John Carter Brown
Library
Brown University

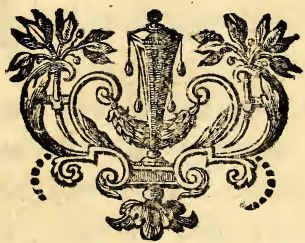
The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

Collegij Flexiensis Societ. Jesu

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XIII. RECUEIL.



A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ex dono P. Bernet. an. 1723.

LETTRES
EDIFIANTES
ET
CURIEUSES.

AUX
JESUITES
DE FRANCE.

MES REVERENDS PERES,

Ce nouveau Recüeil que j'ai l'honneur de vous préſenter, commence par la Lettre du P. Martin, que je vous avois promiſe, lorſque je vous annonçai ſa mort. Elle contient les derniers travaux d'un Miſſion-

naire, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans le Royaume de Maduré, où il a converti à la Foi un grand nombre de Gentils.

Vous y verrez ce qu'il en coûte pour établir la Foi dans ces Terres Infidelles, & à quoi doit s'attendre un homme Apostolique, qui se consacre à une si pénible Mission. L'austérité surprenante de la vie qu'on y méne, n'est pas ce qu'il y a de plus difficile à supporter; on s'y trouve encore exposé à de continuels dangers; & il y a presque toûjours quelque chose à souffrir, soit de l'incommodité du climat, soit de l'avarice des Princes qui gouver-

nent cette partie de l'Inde ; ſoit enfin de l'envie, & de la malignité des Brames, qui ſont les ennemis irréconciliables de la Religion.

Ce ſont ces fatigues & ces dangers qu'on ne craint point d'expoſer à vos yeux : Nous ſçavons que ceux d'entre vous qui aſpirent aux Miſſions, recherchent avec le plus d'ardeur celles qui ſont les plus laborieuſes, & où les croix ſont plus fréquentes.

La ſeconde Lettre vous préſentera un paralelle aſſez juſte de la doctrine des Indiens, avec l'opinion des Pythagoriciens & des Platoniciens ſur la Metempſyco-

se. Il est étonnant qu'un système tel que celui-là, dont l'absurdité & l'extravagance sautent aux yeux, ait esté adopté par tant de Peuples differens ; mais après l'avoir une fois adopté, on ne doit plus estre surpris que pour soûtenir une opinion si absurde, ils ayent recours aux fables les plus grossiéres & les plus mal concertées.

Quand on entend les Brames, qui sont les sçavans des Indes, débiter sérieusement de ridicules imaginations, comme des preuves certaines de ce dogme de leur Théologie, on seroit presque tenté de croire, que les Docteurs & les Disciples sont tout-à-fait dé-

pourvûs de ſens & d'intelligence. Mais auſſi lorſqu'on voit que ces premiers génies du Paganiſme, tels que Pythagore, Platon, & tant d'autres, dont les Ouvrages font l'admiration de tous les ſiécles, ont donné eux-mêmes dans de ſemblables égaremens; on doit, ce me ſemble, rendre un peu plus de juſtice aux Indiens; & tout ce que l'on doit conclure, c'eſt que l'eſprit humain, quelque éclairé qu'il ſoit, eſt toûjours en proye à l'illuſion & au menſonge, lorſqu'il ne s'appuye que ſur les foibles lumiéres de ſa raiſon, & qu'il n'eſt pas dirigé par la Foy, laquelle ſeule peut le délivrer de ſes erreurs & de ſes incertitudes.

C'eſt à un Miſſionnaire d'un ordre très-auſtere & très-recommandable par les ſervices qu'il rend à l'Egliſe, qu'on doit la Relation qui fait la matiere de la troiſiéme Lettre. Il a donné ſon propre original au P. Bouchet, & celui-ci me l'a adreſſé. La route que ce Miſſionnaire a tenuë par le Pérou, pour ſe rendre à la Coſte de Coromandel, eſt ſinguliére & curieuſe. Il n'eſtoit pas naturel qu'il pénétraſt juſqu'au Paraguay ; mais il ſemble que la Providence l'y ait conduit, pour nous inſtruire auſſi amplement qu'il le fait de l'eſtat de ces floriſſantes Miſſions, qui ſont ſous la direction des Jeſuites

Espagnols. Comme il y a fait quelque séjour, il n'avance rien dont il n'ait esté témoin oculaire.

On ne peut s'empêcher d'estre surpris & édifié de l'ordre admirable qui s'observe dans les Missions du Paraguay, depuis plus de cent ans qu'elles ont esté établies par les Jesuites Espagnols. On y trouve cette égalité des biens temporels que saint Paul exigeoit des fidelles, en voulant que l'abondance du riche suppléât à l'indigence du pauvre: ou plustost on n'y voit ni riches ni pauvres, tous estant également pourvûs des choses nécessaires à la vie. C'est peut être l'unique endroit du monde, où le propre interest n'ait

pû encore s'introduire ; & par-là la porte n'eſt-elle pas fermée à preſque tous les vices, dont cette malheureuſe cupidité eſt la ſource ? C'eſt ce qui a maintenu juſqu'ici les fidéles du Paraguay dans ce détachement, & dans cette innocence de mœurs, qu'il eſt ſi rare de trouver maintenant, & qui eſt pourtant ſi propre du Chriſtianiſme.

Auſſi les Rois d'Eſpagne qui dans leurs conquêtes ont bien moins cherché à étendre leur domination, qu'à amplifier le Royaume de JESUS-CHRIST, *ont-ils toûjours honoré ces Miſſions d'une attention toute particuliere. Ils ont fait en divers*

temps de ſages Ordonnances, pour empêcher que certains déſordres aſſez communs parmi les Européans qui habitent les Coſtes, ne vinſſent à la connoiſſance des Chreſtiens du Paraguay; & bien qu'il n'y ait dans le Paraguay ni or ni argent qui y attire les Peuples d'Europe, néanmoins, comme il eſt quelquefois néceſſaire de traverſer ces contrées dans les Voyages, les Rois Catholiques ont fait des déferſes expreſſes aux voyageurs, de demeurer plus de trois jours dans les Bourgades des Néophytes, & d'avoir avec eux aucune communication. Ces précautions ont eſté jugé néceſſaires, afin que

la contagion du mauvais exemple n'infectaſt point une portion ſi pure du troupeau de JESUS-CHRIST.

Au reſte quoique je me ſois fait un ſcrupule de rien changer à cette Relation, quant à la ſubſtance des choſes qui y ſont rapportées, je me ſuis pourtant permis d'en retrancher de fréquens éloges que l'Auteur y fait des Miſſionnaires : je les ai crû hors d'œuvre, & peu capables d'interreſſer le lecteur.

Les autres Lettres qui compoſent ce Recüeil n'ont pas beſoin d'éclairciſſement ; Ainſi, mes RR. PP. il ne me reſte plus que de vous faire part des nouvelles que

nous avons enfin receuës de M. l'Abbé Sidotti, & des Peres Faure & Bonnet. Vous avez vû dans le dixiéme Recüeil avec quel courage & avec quel zele ces trois Missionnaires pénétrerent. l'un dans le Japon sur la fin de l'année 1709. & les deux autres dans les Isles de Nicobar au mois de Janvier de l'année 1711. Jusqu'ici l'on n'avoit pû rien apprendre de certain de leur destinée ; mais les Lettres venuës depuis peu des Indes ne nous permettent guéres de douter qu'au moins les deux derniers n'ayent consommé leur sacrifice.

Deux sommes Chinoises qui arriverent du Japon au mois de

May de l'année 1716. *porterent à Canton la nouvelle de la mort de M. l'Abbé Sidotti. On ne ſçait pas trop bien ce qui lui eſt arrivé pendant ſon ſéjour au Japon, ſi ce n'eſt qu'eſtant entré dans les Terres, il fut preſque auſſi-toſt reconnu, arreſté, & conduit au Mandarin, qui en donna avis à l'Empereur; que ce Prince le fit venir pour apprendre de lui-même, quel eſtoit le ſujet de ſon voyage; que comme le Miſſionnaire ne pouvoit pas s'expliquer de maniere à ſe faire entendre, on le fit garder à vûë par des Soldats, lui laiſſant la liberté d'étudier la langue Japonnoiſe. On a ajoûté ſans beaucoup*

de fondement que l'Empereur lui avoit donné quatre jeunes Seigneurs de sa Cour pour leur apprendre la langue latine : C'est un fait qui paroist assez incertain, mais il est faux qu'on l'ait fait enfermer dans une cage de fer, comme quelques-uns l'ont publié, & qu'il ait été renvoyé à la garde du Directeur de la factorerie Hollandoise établie à Nangazaqui. Le Capitaine Chinois dont on a appris ce détail, attribuë la mort de l'Abbé Sidotti aux jeûnes & aux austéritez, qu'il a poussées trop loin. Cependant quelque fidele que ce recit paroisse, on croit devoir s'en éclaircir davantage, & l'on n'ose encore assurer que

la mort du Missionnaire soit aussi certaine qu'on le dit.

Pour ce qui est des deux Missionnaires de Nicobar, un François qui avoit fait quelque séjour dans ces Isles, avoit apporté dès le mois de May de l'année 1715. *les premieres nouvelles de leur mort. Comme il n'en disoit aucune particularité, on crut pouvoir en douter, jusqu'à ce qu'il se présentast une occasion de s'en mieux informer. On s'adressa pour cela à M. Dardancourt Directeur général pour la Royale Compagnie de France dans le Bengale, & on le pria d'inserer dans les instructions qu'il donnoit au Capitaine d'un Brigantin des-*

tiné pour Queda, un ordre de paſſer aux Iſles des Nicobars, & de s'informer de la deſtinée des Miſſionnaires.

Cet ordre fut executé avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Au retour du Brigantin on confronta les Journaux du Capitaine & des Pilotes, & l'on vérifia en leur préſence & devant M. le Directeur, les circonſtances rapportées dans une Relation particuliére, qu'avoit dreſſé M. du Douay écrivain du baſtiment ; de ſorte qu'on ne peut plus douter de la vérité des faits ſuivans.

Ce fut dans la grande Iſle Nicobare, appellée Chambolan,

la plus près d'Achen, que débarquérent d'abord les deux Missionnaires. Ils employerent environ deux ans & demi à y prêcher l'Evangile ; mais on ne peut dire au juſte quel fut le fruit de leurs Prédications.

Delà ils paſſerent aux autres Iſles, & principalement à celle qui s'appelle Nicobary, laquelle eſt ſituée par les 8. dégrez 30. minutes de latitude Nord. Ces Inſulaires ſont doux, affables, & beaucoup plus traittables que les Peuples des Iſles voiſines.

Pendant dix mois de ſéjour que les Miſſionnaires firent dans cette Iſle, ils y donnerent une ſi haute idée de leur vertu, que les

habitans ne les en virent partir qu'avec un regret extrême. Ces pauvres gens repréſenterent inutilement aux deux Peres, le riſque qu'ils alloient courir de leur vie, en s'abandonnant à des Peuples féroces & inhumains, ils ne purent rien gagner ſur leur eſprit, & ils furent contraints pour ne leur pas déplaire, de les conduire contre leur gré à Chambolan, ou à quelque autre Iſle voiſine : car on n'a pas pu vérifier ce fait.

Les Miſſionnaires y furent à peine quinze jours qu'ils y finirent leur vie, ſans doute par une mort violente & cruelle, comme l'ont reproché dès-lors, & com-

me le reprochent encore aujourd'hui les habitans de Nicobary à ceux de Chambolan : & ceux-ci ne s'en défendent que par de mauvaises défaites.

Il semble même que l'image de leur crime est sans cesse présente à leurs yeux : la fraïeur les saisit à la vûë du pavillon blanc, lorsque le Brigantin parut dans le Canal de saint George qui passe auprès de cette Isle ; ils furent même plus d'une heure sans vouloir donner à bord, criant de leurs Pirogues, & priant en mauvais Portugais qu'on ne leur fist point de mal.

Nos gens qui ne sçavoient pas encore ce qu'ils apprirent de-

puis dans les Isles voisines, n'eurent pas de peine à leur promettre une seureté entiere. Mais la contenance de ces Barbares, lorsqu'on leur demanda des nouvelles des Missionnaires, fit bientost juger que ces Peres avoient este massacrez. Le Chef des Indiens répondit en tremblant qu'il n'en avoit nulle connoissance : un autre le tira par le bras : tous parurent déconcertez & consternez.

C'est ainsi que nos François quitterent l'Isle de Chambolan, & passerent à Nicobary, où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter. Ils eurent la consolation de voir que la mé-

moire des deux Peres eſtoit en bénédiction dans l'Iſle, que ces Inſulaires ne parloient de leur mort qu'avec douleur, qu'ils conſervoient précieuſement, & qu'ils réveroient les moindres choſes qui eſtoient à leur uſage. Un de ces Indiens tenoit dans la main une Imitation françoiſe; quelque choſe qu'on lui offrit en échange, il ne fut pas poſſible de l'engager à s'en deſſaiſir. On n'a pas pu encore s'inſtruire des circonſtances de leur mort, & on ne les ſçaura au vrai, que quand on pourra faire parler de gré ou de force les Peuples de Chambolan.

Voilà, mes RR. PP. une terre arroſée, non ſeulement des

sueurs ; mais encore du sang de ces premiers ouvriers Evangéliques : la moisson en doit estre abondante ; aussi plusieurs Missionnaires aspirent-ils au bonheur de l'aller recüeillir, & de marcher sur les traces des hommes Apostoliques, qui y ont jetté les premiéres semences de la Foi. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels, je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES,

Vostre trés-humble & trés-obéïssant Serviteur en N. S.
J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce *XIII. Recüeil de Lettres edifiantes & curieuses*, & j'ay jugé que l'impression en seroit très-utile au public. Fait à Paris ce 15. Aoust 1718.

RAGUET.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de nostre Revérend Pere Général, permets au Pere J. B. DU HALDE, de faire Imprimer *le treiziéme Recüeil des Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente. Fait à Rennes le 16. de Juillet 1718.

XAVIER DE LA GRANDVILLE.

LETTRE

LETTRE
DU
PERE MARTIN,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

Au Pere de Villette de la même Compagnie.

MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Dans la derniere Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de la Miſſion du *Marava*, je vous

faisois le détail de l'estat de la Religion dans ce Royaume, où j'estois chargé du soin de près de vingt mille Chrestiens, & de la conversion de plus d'un million d'Infidelles. Puisque ce recit vous a esté agréable, je vais vous informer de ce qui s'y est passé depuis ce temps-là, jusques vers le milieu de l'année 1712.

La secheresse & les chaleurs extraordinaires ayant causé en 1709. une disette generale, on commençoit à esperer que les pluyes frequentes qui tomberent dans les mois d'Octobre & de Novembre, rétabliroient l'abondance. Ces grands étangs qui se font aux Indes à force de bras, & avec beaucoup de travail, estoient déja tous remplis: c'est à la faveur de ces eaux que les laboureurs font couler des étangs dans les Campagnes, qu'on

voit croistre une quantité prodigieuse de ris ; lorsque les pluyes sont abondantes, le ris & les autres denrées, y sont à vil prix : pour un Fanon*, on aura jusqu'à huit *Markals*, ou grandes mesures de très-bon ris pillé, ce qui suffit pour la nourriture d'un homme durant plus de quinze jours. Mais aussi quand les pluyes viennent à manquer, la cherté devient si grande, que j'ay vû monter le prix d'une de ces mesures de ris, jusqu'à quatre Fanons, c'est-à-dire, jusqu'à dix-huit sous.

On ne prend nulle part autant de précaution que dans le *Marava*, pour ne pas laisser échaper une seule goutte d'eau, & pour ramasser toute celle des ruisseaux & des torrens que for-

* Un Fanon vaut quatre sous & demi de nostre monnoye.

ment les pluyes. On y voit une assez grande riviere appellée *Vaïarou*: après avoir traversé une partie du Royaume du Maduré, elle tombe dans le Marava, & quand elle remplit bien son lit, ce qui arrive d'ordinaire pendant un mois entier chaque année, elle est aussi grosse que la Seine. Cependant par le moyen des canaux que creusent nos Indiens, & qui vont aboutir fort loin à leurs étangs ; ils saignent tellement cette Riviere de tous les costez, qu'en peu de temps elle est entierement à sec.

Les étangs les plus communs ont un quart de lieuë ou une demie lieuë de levée : il y en a d'autres qui en ont une lieuë & davantage. J'en ai vû trois qui en ont plus de trois lieuës. Un seul de ces étangs fournit assez d'eau pour arroser les campagnes de

plus de soixante Peuplades. Comme le ris veut toujours avoir le pied dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait acquis sa parfaite maturité, lorsqu'après la premiere recolte, il reste encore de l'eau dans les étangs, on fume les terres, & on les ensemence de nouveau. Tout le temps de l'année est propre à faire croître le ris, pourvû que l'eau ne lui manque pas.

On cüeille icy diverses especes de ris ; le meilleur est celui qu'on nomme *Chamba* & *Pijànam* ; le premier croist & meurit dans l'espace de sept mois. Il faut neuf mois au second. On en voit qui ne demeure sur pied que cinq mois, & d'autre à qui environ trois mois suffisent ; mais il n'a ni le goust ni la force du *Chamba* & du *Pijànam*. Du reste, il est surprenant de voir la quantité de Poissons qui se trouvent

chaque année dans ces étangs lorſqu'ils tariſſent. Il y en a dont la pêche s'afferme juſqu'à deux mille écus. Cet argent s'employe toujours à la réparation des levées, qu'on fortifie des terres mêmes qui ſe tirent de l'étang.

Les premieres pluyes qui arriverent dans le mois d'Aouſt, donnerent le moyen à quelques laboureurs d'enſemencer les terres de cette eſpece de ris, qui croiſt en trois mois de temps: mais après les pluyes abondantes des mois d'Octobre, & de Novembre, toutes les campagnes furent ſemées, & elles promettoient une des plus riches recoltes. J'avois compaſſion de voir ces pauvres gens aller chaque jour recüeillir quelques grains de ris à demi meurs, les froiſſer dans leurs mains, & les manger tout cruds, la faim ne

leur donnant pas la patience de les faire cuire.

Ceux qui avoient esté plus diligens à ensemencer leurs terres, prestoient du ris aux autres qui avoient esté plus lents à semer ; mais c'estoit à des conditions bien dures : il falloit que pour une mesure de ris commun, ils s'obligeassent à rendre huit, dix, & même quinze mésures de ris *Chamba*, au temps de la recolte générale. Telle est l'usure qui s'exerce parmi les habitans du Marava. Vous jugez bien que ceux qui se convertissent doivent renoncer absolument à un gain si inique : c'est dequoi les Infidelles même sont instruits, & ils admirent les bornes que la Loy Chrestienne prescrit sur cet article : pour peu que quelque Neophyte vienne à les passer, ils ne manquent pas de lui en fai-

re des reproches, & même de m'en porter leurs plaintes, s'imaginant qu'un excez si criant est permis à ceux qui ne sont pas Chrestiens. « Vous avez raison, » leur dis-je alors, de condam- » ner dans mes Disciples cette » prévarication, quoique ceux » qui en sont coupables, n'aïent » garde de porter l'usure aussi » loin que vous; mais en serez- » vous moins malheureux dans » les enfers, parce que vous vous » croyez autorisez par l'éduca- » tion & par la coûtume de vos- » tre Payis? Vous vous condam- » nez vous-même par vostre pro- » pre témoignage; car si ceux » qui font profession de la Loy » que je prêche, seront éternel- » lement punis pour ne s'y estre » pas conformez; vous autres » qui la connoissez, qui l'ap- » prouvez, & qui refusez de l'em-

brasser, ne devez-vous pas « vous attendre aux mêmes sup- « plices ? N'estes-vous pas dou- « blement idolâtres, & des faux « Dieux, qui sont l'ouvrage de « vos mains, & de cet argent « qui est le fruit de ce trafic hon- « teux que vous exercez ? La « profession que vous faites d'a- « dorer les Idoles, justifie-t-elle « vostre avarice ; & si elle l'au- « torise, n'est-ce pas une mar- « que évidente de la fausseté de « vostre Religion ? Quand je « leur parle ainsi, ils se retirent pour l'ordinaire confus & inter- dits, mais ils ne songent pas pour cela à se convertir.

Comme je n'oublie rien afin d'arracher cette convoitise du cœur de mes Neophytes, & que je refuse d'admettre à la partici- pation des Sacremens ceux qui s'y sont laissez entraîner, j'ay eu

la douleur de perdre un des Chreſtiens, lequel a abandonné la Foi, non pas pour adorer les Idoles, mais pour faire plus librement ce ſordide commerce, verifiant ainſi à la lettre ces paroles de Saint Paul à Timothée : *La convoitiſe eſt la racine de tous les maux, & quelques-uns s'y laiſſant aller, ſe ſont écartez de la Foy.* D'un autre côté je fus conſolé de voir qu'un Chreſtien s'eſtant rendu coupable du même péché, ſa mere me l'amena à l'Égliſe ; l'aïant accuſé en ma preſence, elle lui fit promettre qu'il ne prendroit deſormais qu'autant qu'il auroit donné.

Ces pauvres gens que l'indigence forçoit d'emprunter des Gentils à un ſi gros intereſt, ſe conſoloient dans l'eſpérance d'une recolte abondante, lorſ-

qu'il plût à Dieu de replonger ce Royaume dans de nouveaux malheurs. Le 18. Decembre de l'année 1709. que tous les étangs se trouvoient pleins d'eau, il survint un Ouragan, que ces peuples appellent en leur langue *Perum catou* ou *Perum pugel*, le plus furieux qu'on ait encore veu. Il commença dès sept heures du matin avec un vent affreux de Nord-Est, & une pluye très-violente. Cet orage dura jusqu'à quatre heures que le vent tomba tout-à-coup ; mais demi-heure avant le coucher du Soleil, il recommença du côté du Sud-Oüest avec encore plus de furie ; & comme les lévées des étangs sont presque toutes tournées du côté du Couchant, parce que tout le Marava va en pente vers l'Orient, les ondes poussées par le vent contre ces

digues, les battirent avec tant d'impetuosité, qu'elles les crevérent en une infinité d'endroits; alors l'eau des étangs s'estant réünie aux torrens formez par l'orage, causa une inondation génerale qui déracina tout le ris, & qui couvrit les campagnes de sable. La perte des moissons fut accompagnée de celle des bestiaux, qui furent submergez aussi-bien que les Peuplades bastíes dans les lieux un peu bas.

Comme cette inondation arriva pendant la nuit, plusieurs milliers de personnes y perirent. Dans un seul endroit on trouva jusqu'à cent cadavres, que le courant y avoit portez. Un Chrétien me montra depuis un grand arbre sur lequel il s'estoit perché avec vingt-six autres Indiens: ils y resterent cette nuit-

là & tout le jour suivant : deux de la troupe à qui les forces manquerent, tomberent de l'arbre & furent emportez au loin par le torrent. Il m'ajoûta qu'une femme ayant esté portée par le courant près de cet arbre, un bon Neophyte lui tendit le pied qu'elle prit de la main, & un autre l'ayant soûlevée par les cheveux, lui sauva la vie qu'elle alloit perdre dans les eaux. L'on me montra dans un autre endroit la chaussée d'un grand étang qui creva tout-à-coup sous les pieds de cinq Chrestiens, qui s'y estoient refugiez comme dans un lieu fort seur. Je passai quelque-temps après dans un petit bois de Tamariniers, ce sont des arbre aussi hauts que nos plus grands Chesnes, dont la racine est fort profonde, & qui ayant les feüilles fort peti-

tes, donnent beaucoup moins de prise au vent. Cependant presque tous ces arbres estoient renversez, & avoient la racine en l'air. C'est ce que je n'aurois pu croire, si je ne l'avois vû, & ce qui marque bien le ravage que fit cet Ouragan.

Les suites en furent très-funestes; la famine devint plus cruelle que jamais, & la mortalité fut presque générale : de sorte que plusieurs milliers d'hommes furent contraints de se retirer dans les Royaumes de Maduré & de Tanjaour qui confinent avec le Marava. Pour moi j'eus beaucoup à souffrir pendant toute l'année 1710. la calamité publique, les mauvaises eaux, que les Terres charriées par les torrens rendoient encore plus mauvaises; les fatigues de la Mission, la situation

incommode de ma Cabane qui estoit sur le bord d'une mare, où un grand nombre de Buffles venoient se veautrer pendant la nuit, & faisoient lever des vapeurs infectes ; tout cela altera fort ma santé. La principale Eglise que j'avois estoit devenuë inabordable ; les Chrestiens n'osoient s'y rendre, de crainte des voleurs qui faisoient des courses continuelles dans cette contrée, & quelquefois au nombre de quatre à cinq cens hommes. J'avois fait bastir quatre autres Eglises en quatre endroits differens, à une journée l'un de l'autre ; elles furent toutes submergées ou détruites par l'orage dont je viens de parler. Je songeai à en construire une autre à *Ponnelicotey* : c'est une grosse Bourgade toute composée de Chrestiens, qui est

dans le centre du Marava. Le Seigneur de cette Peuplade qui eſt auſſi Chreſtien, me fournit pour la conſtruction de mon Egliſe, ſix Colomnes de bois aſſez bien travaillées.

Preſque toutes les Bourgades & les terres de Marava, ſont poſſedées par les plus riches du Pays, moyennant un certain nombre de Soldats qu'ils ſont obligez de fournir au Prince, toutes les fois qu'il en a beſoin. Ces Seigneurs ſe revoquent au gré du Prince : leurs Soldats ſont leurs parens, leurs amis, ou leurs eſclaves, qui cultivent les terres dépendantes de la Peuplade, & qui prennent les armes dès qu'ils ſont commandez. De cette maniere le Prince de Marava peut mettre ſur pied en moins de huit jours, juſqu'à trente & quarante mille hommes, & par-là il ſe

fait redouter des Princes ses voisins : il a même secoüé le joug du Roy de Maduré, dont il estoit tributaire. En vain le Roy de Tanjaour & de Maduré s'estoient-ils liguez ensemble pour le reduire : le fameux Brame *Naraja payen*, grand Général de Maduré, estant entré dans le Marava l'an 1702. à la teste d'une Armée considerable y fut entierement défait & y perdit la vie : le Roy de Tanjaour ne fut pas plus heureux en 1709. profitant de la desolation où estoit alors le Marava, il y envoya toutes ses forces ; mais son Armée fut repoussée avec vigueur, & il se vit reduit à demander la paix.

La situation de ma nouvelle Eglise estoit commode pour les Chrestiens qui pouvoient s'y rendre des quatre parties du

Marava, mais elle estoit trés-nuisible à ma santé. Comme elle estoit entourée d'un costé par un grand étang, & de l'autre par des campagnes de ris toujours arrosées, l'humidité du lieu, & le concours incroyable des Fidéles & des Gentils, me causerent deux grosses tumeurs, l'une sur la poitrine, & l'autre immediatement audessous de la jointure du bras. Je fus obligé de me mettre entre les mains d'un Chrestien qui passoit pour habile dans ces sortes de cures. Quand il fallut ouvrir la tumeur, il se trouva qu'un mauvais canif tout émoussé que j'avois estoit meilleur pour cette operation que tous ses outils. Avant que de l'ouvrir, il y appliqua durant huit à dix jours pour la resoudre des oignons sauvages cuits sous la cendre, &

mis en forme de cataplasme. Quand la tumeur fut ouverte, il ne se servit plus que des feüilles d'un arbuste nommé *Virali*. Il avoit soin d'oindre de beurre la tente longue de plus d'un demi pied qu'il insinuoit dans la playe, & après avoir amolli ces feüilles sur la fin, il les appliquoit dessus avec du *diapalma*. La playe fut quarante jours à se fermer, sans que les chaleurs ardentes de la saison y causassent la moindre inflammation.

Cette incommodité fut suivie d'une autre qui n'estoit pas moins douloureuse: mes jambes s'enflerent tout-à-coup, & dans l'une il se forma à la cheville du pied un de ces vers que les Tamuls appellent *Nurapu-chilendi*. Il est aussi mince que la plus petite corde de violon, & long quelquefois de deux coudées &

davantage. Cette maladie eſt cauſée par les eaux corrompuës qu'on eſt obligé de boire. Elle ſe fait ſentir d'abord par une démangeaiſon inſupportable : enſuite il ſe forme à l'endroit d'où le vers doit ſortir une petite ampoulle rouge, & il paroiſt un petit trou où la pointe d'une aiguille auroit de la peine à s'inſinuër. C'eſt par cette ouverture que le vers commence à ſortir peu à peu : il faut chaque jour le tirer inſenſiblement en le roulant ſur un petit morceau de linge roulé. Les Indiens prétendent qu'il eſt animé ; pour moi je n'y remarquai aucun ſigne de vie. Il eſt rare qu'il ſorte tout entier ſans ſe rompre : quand il ſe rompt, la partie qui reſte dans la chair & ſur les nerfs y produit une grande inflammation : il s'y amaſſe une matiere acre,

qui n'ayant point d'issuë s'y fermente, & cause des douleurs très-aiguës : on est deux ou trois mois à en guerir : on prétend que l'incision de cette tumeur seroit mortelle, ou que du moins on en demeureroit estropié le reste de la vie.

Ce fut vers la fin du Carême que je fus attaqué de ces differentes infirmitez. La circonstance du temps, & la foule des Neophytes qui vinrent à l'Eglise, ne me permirent pas de prendre le repos qui m'eust esté necessaire. Mais enfin, il fallut y succomber malgré moi. Le jour même de Pasques j'eus bien de la peine à dire la sainte Messe, & à communier ceux que j'avois confessé les jours précedens. Cependant je ne pus me dispenser de baptiser deux cens seize enfans que leurs meres tenoient entre leurs bras ;

mais je remis à une autre fois les cérémonies du Baptême. Pour les Adultes qui estoient aussi en grand nombre, je differai leur Baptême jusqu'après l'Ascension, prévoyant bien que je ne serois guéres plustost en estat de reprendre mes fonctions. En effet, je fus arresté au lit pendant quarante jours, & ce ne fut qu'à cette feste-là que je commençai à célébrer l'auguste sacrifice de nos Autels.

J'estois encore convalescent, qu'il me fallut faire un voyage de douze grandes journées, & durant des chaleurs brûlantes. Ce voyage qui devoit selon toutes les apparences éloigner mon rétablissement, me rendit une parfaite santé. Il est inutile de vous dire jusqu'où va l'abandon où se trouve reduit un malade dans ces Terres barbares; il n'y

a aucun ſoûlagement à eſperer, il ne doit pas s'attendre même aux remedes les plus communs. Les Medecins Indiens ignorent abſolument l'uſage de la ſaignée : tout leur art ſe borne à des purgations la pluſpart violentes, & à une diette opiniaſtre qu'ils font garder aux malades. La *Canje*, c'eſt-à-dire, de l'eau où l'on a fait cuire quelques grains de ris, eſt tout le boüillon qu'on leur donne ; & ſouvent meſme ils doivent ſe contenter d'eau chaude. Il faut avoüer néanmoins que les Indiens ſe guériſſent de beaucoup de maladies par le moyen d'une abſtinence ſi extraordinaire, & qu'ils vivent auſſi long-temps qu'en Europe.

Ce fut cette année 1710. que mourut le Prince de Marava âgé de plus de quatre-vingt ans ; ſes

Femmes au nombre de quarante ſept, ſe brûlerent avec le corps du Prince. On creuſa pour cela hors de la Ville une grande foſſe qu'on remplit de bois en forme de bûcher ; on y plaça le corps du Défunt richement couvert : on y mit le feu après beaucoup de cérémonies ſuperſtitieuſes que firent les Brames. Alors parut cette Troupe infortunée de Femmes qui comme autant de victimes deſtinées au ſacrifice, ſe préſenterent toutes couvertes de pierreries & couronnées de fleurs ; elles tournerent diverſes fois au tour du bûcher, dont l'ardeur ſe faiſoit ſentir de fort loin. La principale de ces femmes tenoit le poignard du Défunt, & s'adreſſant au Prince qui » ſuccedoit au Trône : Voilà, lui » dit-elle, le poignard dont le » Prince ſe ſervoit pour triompher

pher de ſes ennemis, ne l'em- «
ployez jamais qu'à cet uſage, & «
gardez-vous bien de le tremper «
dans le ſang de vos Sujets? gou- «
vernez-les en Pere, comme il a «
fait, & vous vivrez long-temps «
heureux comme lui. Puiſqu'il «
n'eſt plus, rien ne doit me rete- «
nir davantage dans ce monde, «
& il ne me reſte plus que de le «
ſuivre. A ces mots, elle remit le «
poignard entre les mains du «
Prince qui le reçut ſans donner
aucun ſigne de triſteſſe ou de
compaſſion. Helas! pourſuivit- «
elle, à quoi aboutit la felicité «
humaine? Je ſens bien que je «
vais me precipiter toute vive «
dans les Enfers; & auſſi-toſt tour- «
nant fierement la teſte vers le
bûcher, & invoquant le nom
de ſes Dieux, elle ſe lance au
milieu des flammes.

La ſeconde eſtoit Sœur du

Prince Raja, nommé *Tondaman*, qui estoit présent à cette detestable cérémonie : lorsqu'il reçut des mains de la Princesse sa Sœur les joyaux dont elle estoit parée, il ne put retenir ses larmes, & se jettant à son col il l'embrassa tendrement. Elle ne parut pas s'en émouvoir, mais regardant d'un œil assuré, tantost le bûcher, tantost les assistans & criant à haute voix, *Chiva*, *Chiva*, qui est un des noms qu'on donne au Dieu *Routren* : elle se précipita dans les flammes comme la premiere.

Les autres suivirent de près ; quelques-unes avoient une contenance assez ferme, d'autres avoient l'air interdit & effaré. Il y en eut une qui plus timide que ses Compagnes, courut embrasser un Soldat Chrestien & le pria de la sauver. Ce Neophyte

qui malgré les défenses severes qu'on fait aux Chrestiens d'assister à ces barbares spectacles, avoit eu la témérité de s'y trouver, fut si effrayé, qu'il repoussa rudement sans y penser cette malheureuse, & qu'il la fit culbuter dans le bûcher. Il se retira aussi-tost avec un fremissement par tout le corps, qui fut suivi d'une fiévre ardente, accompagnée de transport au cerveau, dont il mourut la nuit suivante sans pouvoir revenir à son bon sens.

Les dernieres paroles que profera la premiere de ces Femmes sur l'enfer, où elle alloit, disoit-elle, se précipiter toute vive, surprirent tous les assistans. Elle avoit eu à son service une femme Chrestienne, qui l'entretenoit souvent des grandes véritez de la Religion, & qui l'exhor-

toit à embraſſer le Chriſtianiſme : elle goûtoit ces véritez, mais elle n'eut pas le courage de renoncer à ſes Idoles : elle en conçut pourtant de l'eſtime pour les Chreſtiens, & elle ſe déclaroit leur protectrice en toute occaſion ; la vûë des flammes preſtes à la conſumer, lui rappella ſans doute le ſouvenir de ce que cette bonne Chreſtienne lui avoit dit ſur les ſupplices de l'Enfer.

Quelque intrepidité que fiſſent paroiſtre ces infortunées victimes du Demon, elles ne ſentirent pas pluſtoſt l'ardeur du feu, que pouſſant des cris affreux, elles ſe jetterent les unes ſur les autres, & s'élancerent en haut pour gagner le bord de la foſſe. On jetta ſur elles quantité de piéces de bois, ſoit pour les accabler, ſoit pour augmenter

l'embrasement. Quand elles furent consumées, les Brames s'approcherent du bûcher encore fumant, & firent sur les cendres ardentes de ces malheureuses, mille cérémonies non moins superstitieuses que les premieres. Le lendemain ils recüeillirent les ossemens meslez avec les cendres, & les ayant enfermez dans de riches toiles, ils les porterent près de l'Isle *Rameseuren*, que les Européans appellent par corruption *Ramanancor*, où ils les jetterent dans la mer. On combla ensuite la fosse, on y bastit un Temple, & on y fit chaque jour des sacrifices en l'honneur du Prince & de ses Femmes, qui dès-lors furent mises au rang des Deesses.

Cette brutale coûtume de se brûler, est plus frequente dans les Royaumes de l'Inde Meri-

dionale, qu'on ne ſe l'imagine en Europe. Il n'y a pas long-temps que moururent deux Princes qui relevoient du Marava. Le premier avoit dix-ſept Femmes, & l'autre treize. Toutes firent la même fin à la reſerve d'une ſeule qui eſtoit enceinte, & qui ne put ſe bruſler qu'après la naiſſance de ſon fils.

La Reine de *Tricherapali* mere du Prince regnant, qui fut laiſſée enceinte il y a environ trente ans à la mort de ſon Mary, prit la même reſolution auſſi-toſt que ſon fils fut né, & l'executa avec une fermeté qui étonna toute cette Cour. Sa belle-Mere nommée *Mingamal*, n'avoit pu accompagner le Roy *Chokanaden* ſur le bûcher, pour la même raiſon, mais après ſon accouchement elle trouva le ſecret d'échaper aux flammes,

sous prétexte qu'il n'y avoit qu'elle qui pust élever le jeune Prince, & gouverner le Royaume durant la Minorité. Comme elle aimoit la Reine de Tricherapali sa belle-fille, elle voulut lui persuader de suivre son exemple: mais cette jeune Reine la regardant avec dédain: « Croïez-vous, Madame, lui dit-elle, « que j'aye l'ame assez basse pour « survivre au Roy mon époux? « Le desir de lui laisser un suc- « cesseur m'a fait differer mon « sacrifice, mais à present rien « n'est capable de l'arrester. Le « jeune Prince ne perdra rien à « ma mort, puisqu'il a une grand' « Mere qui a tant d'attache- « ment pour la vie. Il est autant « à vous qu'à moi; élevez-le, & « conservez-lui le Royaume qui « lui appartient. » Elle ajoûta beaucoup de reproches assez pi-

quans, mais en termes couverts. *Mingamal* dissimula en femme d'esprit, & abandonna sa belle-fille à sa déplorable destinée.

Au reste, bien que ce soit de leur propre choix que ces Dames Indiennes deviennent la proye des flammes, il n'est guéres en leur pouvoir de s'en dispenser. La coûtume du Payis, le point d'honneur, la crainte d'estre deshonorées & de devenir la fable du public y ont plus de part que leur volonté propre, si quelqu'une tâchoit de se soustraire à une mode si cruelle, ses parens sçauroient bien l'y forcer, afin de conserver l'honneur de leur famille. C'est pourquoi lorsqu'ils en voyent chanceller, ils lui donnent aussi-tost certains breuvages qui leur troublent l'esprit, & qui leur ostent toute apprehension de la mort. Les Femmes du

commun sont en cela plus heureuses que les Princesses, & les Concubines des Princes Indiens: cette loy barbare ne les regarde point, & s'il y en a qui s'y assujettissent, ce n'est d'ordinaire que par une vanité ridicule, & par l'envie de s'attirer des honneurs avant qu'elles se jettent dans les flammes, & de meriter un monument qui s'éleve sur le lieu du bûcher où elles se sont brûlées. Il est rare d'en voir des exemples dans les Castes basses, & même dans celle des Brames. Ils sont plus communs dans la Caste des Rajas, qui prétendent descendre de la race Royale des anciens Souverains de l'Inde.

Aussi-tost que j'appris la mort du Prince de Marava, j'envoyai saluer son Successeur par mes Catechistes & par quelques Capitaines Chrestiens, qui lui por-

terent de ma part quelques présens conformes à ma pauvreté. Il parut agréer cette visite, & sur le champ, il me donna une Patente qui me permettoit de bastir des Eglises dans le cœur de ses Estats. Il ordonna même aux habitans de *Ponnelicotey*, de me ceder l'emplacement que je souhaitterois, & de me fournir les materiaux dont j'aurois besoin. Je fis donc élever en l'année 1711. une assez grande Eglise, qui se trouva plus belle qu'aucune de celles de Maduré. Un Capitaine Gentil, dont toute la famille est Chrestienne, donna l'exemple & me fournit de beau bois qu'il fit couper par ses Soldats & ses Esclaves. Je fis venir de *Tricherapali* deux Chrestiens habiles dans les Ouvrages de terre & de plastre ; d'autres Ouvriers les aiderent, & en moins

de six mois l'Eglise fut achevée. Elle avoit trois grandes portes, & huit croisées ornées en dedans & en dehors de Colomnes & de Pilastres avec leurs chapiteaux. Ils firent la Frise, la Corniche & l'Architrave, partie à l'Indienne, partie à l'Europeanne. L'autel & le rétable estoient travaillez avec tant d'art, qu'un Missionnaire qui vint me voir quelques temps après, les prit pour un Ouvrage veritablement sculpté.

Tandis qu'on estoit occupé à bastir l'Eglise, je fus obligé d'aller à *Aour*, pour y recevoir M. l'Evesque de Saint Thomé, & l'assister dans ses fonctions Episcopales : il estoit entré dans la Mission afin de donner le Sacrement de la Confirmation aux Neophytes de Maduré. Ce saint Prélat qui a esté lui-même Mis-

sionnaire de Maduré pendant plus de vingt-ans, sçavoit parfaitement la langue du Payis, & il estoit tout accoustumé à la vie austere qu'on y mene, puisque depuis son élevation à l'Episcopat, il ne l'a jamais quittée. Jusqu'alors aucun autre Evêque n'avoit osé pénétrer dans les Terres parcequ'ignorant la langue & les coûtumes du Maduré, il n'auroit pas manqué de passer pour *Pranguy* ou Européan dans l'esprit des Indiens, ce qui auroit absolument ruiné le Christianisme.

Ce Prélat entra donc dans le Maduré en habit de Missionnaire, sans porter d'autre marque de sa dignité Episcopale, qu'une petite croix sur la poitrine, & une bague au doigt. Les Chrestiens dont plusieurs milliers avoient reçû le Bapteſme de ses

mains, s'empressoient de se rendre de toutes parts auprès de leur ancien Pasteur. Il fallut leur ordonner de l'attendre dans leurs Peuplades qu'il parcouroit l'une après l'autre, de crainte qu'un si grand concours ne donnast de l'ombrage, & ne fust cause de quelque persecution. Il donnoit chaque jour la Confirmation à une infinité de Chrestiens, il entendoit les Confessions tout le reste du temps qu'il avoit de libre, & il donnoit la Communion à un grand Peuple qui se presentoit en foule au saint Autel. Nous nous estions rendus quatre Missionnaires auprès du Prélat, afin de disposer les Peuples à recevoir la Confirmation avec fruit. Nous eusmes autant à travailler chaque jour pendant trois mois, que si ç'eust esté la Feste de Pâques. *Aour*

eſtant le centre de la Miſſion fut auſſi le lieu où nous fiſmes le plus long ſéjour, & l'on permit aux Néophytes d'y venir de tous les lieux circonvoiſins. J'avois fait dreſſer pour moi une eſpece d'apenti au fonds d'un petit Jardin, afin d'y vacquer avec moins de bruit aux Confeſſions & à l'inſtruction des Chreſtiens ; je m'y rendois quelques heures avant le jour, je le trouvois ſouvent déja occupé par le Prélat. Les pauvres & les *Parias* ſi mépriſez dans les Indes, eſtoient ceux à qui il donnoit le plus de marques de ſa charité Paſtorale. Il fit de grandes aumônes, juſqu'à s'endetter conſiderablement pour ſecourir un grand nombre de familles indigentes. Le Prince vint le viſiter, & lui rendit toute ſorte d'honneurs. Quoiqu'il ſoit Gentil, il a pour

les Miſſionnaires une ſinguliere affection, & aux Feſtes principales, il envoye d'ordinaire trois ou quatre de ſes gens pour empeſcher le deſordre qu'y pourroient faire les Gentils que la curioſité y attire.

M. l'Eveſque de Saint Thomé ſouhaittoit extremement de pénétrer juſques dans le Marava, & il eſtoit preſt d'y entrer, lorſque des affaires preſſantes le rappellerent à la Coſte de Coromandel. Il nous promit en partant qu'il reviendroit le pluſtoſt qu'il pourroit pour parcourir toutes les autres Egliſes de la Miſſion : mais il ne l'a pu faire depuis ce temps-là : il a eſté obligé de viſiter toutes les Egliſes qui ſe trouvent ſur la Coſte de Coromandel dans les Colonies Françoiſes, Angloiſes, Hollandoiſes, Danoiſes, Portugaiſes,

& dans quelques autres Villes qui appartiennent aux Mores & aux Gentils. Il parcourut tous ces differens endroits, ſans trouver le moindre obſtacle de la part des Hérétiques & des Infidelles. Il revint enſuite à Madras, où il s'embarqua pour aller viſiter toutes les Egliſes des Royaumes d'*Arrakan* & de *Bengale*, juſqu'aux frontieres de Thibet : il eſt accompagné du P. Barbier Miſſionnaire François du Carnate, qui partage avec ce grand Eveſque les travaux immenſes qu'il faut eſſuyer dans la viſite du plus grand Diocèſe qu'il y ait au monde : car il s'eſtend depuis la pointe de *Caglia-mera* près de Ceylon, ſur toute la partie Orientale de l'Inde Meridionale, & comprend les trois Royaumes d'*Arrakan*, de *Bengale* & d'*Orixa*.

Aussi-tost après le départ de M. l'Evesque de Saint Thomé, je retournai au Marava, où je trouvai ma nouvelle Eglise presque achevée. J'eus la consolation d'y célébrer la premiere Messe le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge à laquelle je l'avois dédiée. Il y eut un concours extraordinaire de Chrestiens, & un grand nombre d'Infidelles se convertirent. Un seul Missionnaire ne pouvant suffire à ce travail ; mon dessein estoit de bastir une autre Eglise vers l'Orient, & d'y appeller un de nos Peres pour partager avec moi une moisson qui devenoit de jour en jour plus abondante, mais j'eus la douleur de voir tout à coup de si belles esperances ruinées.

Le Prince nouvellement monté sur le Trône, estoit fort atta-

ché à ſes fauſſes Divinitez, & faiſoit rebaſtir un grand nombre de Temples, que ſon Prédeceſſeur avoit négligez. Les Brames qui s'eſtoient emparez de ſon eſprit, lui repreſenterent qu'il eſtoit aſſez inutile de relever leurs Temples abbatus, s'il ne détruiſoit celui du Dieu des Chreſtiens qui faiſoit deſerter tous les autres. Ils profiterent enſuite d'un accident arrivé à un Seigneur Chreſtien fort puiſſant à la Cour, & premier Secretaire d'Eſtat, pour aliener tout-à-fait le Prince de nôtre ſainte Religion. Ce Seigneur qui portoit de l'argent à une petite Armée qu'on avoit levée, pour donner la chaſſe aux voleurs, s'eſtoit engagé temerairement dans les bois avec une trop petite eſcorte : il y fut attaqué par une troupe de ces Voleurs,

qui le dépoüillerent, lui enleverent l'argent, & lui donnerent plusieurs coups de poignard. On le porta tout ensanglanté dans sa maison, où je me rendis au plus viste, & où je n'eus que le temps de le confesser avant sa mort.

Les Brames & les autres Ennemis de la Religion dirent sur cela au Prince, que j'avois eu recours à mille sortileges pour conserver la vie à cet Officier de sa Cour, mais que par ces sortileges là-même j'avois avancé sa mort; que s'il eust esté permis aux Brames de faire leurs priéres & leurs sacrifices, l'Estat n'auroit pas perdu un Ministre si fidelle. Le Prince infiniment sensible à cette perte avoit une disposition naturelle à croire ces imposteurs. Aussi-tost il donna ordre que le lendemain dès la

pointe du jour on s'assuraſt de ma perſonne & de mes Catechiſtes, qu'on pillaſt & bruſlaſt mon Egliſe ; qu'on m'empriſonnaſt, qu'on foüettaſt mes Catechiſtes, & qu'on les miſt à la torture ; il défendit néanmoins qu'on me maltraitaſt, ſe faiſant ſcrupule de violer la parole qu'il m'avoit donnée ſi ſolemnellement.

Cet ordre bien que donné en ſecret, fut entendu par le fils d'un Chreſtien Gouverneur de la Capitale & Intendant des Finances, qui ſe trouva alors dans l'Appartement du Prince. Il en donna avis auſſi-toſt à ſon Pere, qui dans l'inſtant me dépêcha un Courrier pour m'avertir de prendre mes ſeuretez ; l'ordre avoit eſté donné le Samedy à quatre heures du ſoir, & quoique mon Egliſe fuſt à huit lieuës delà, j'en reçus la nouvelle avant

minuit. J'estois encore occupé à confesser un grand nombre de Chrestiens qui s'y estoient rendus. A cette nouvelle, tous me pressèrent de me retirer ; je ne suivis pas leur conseil pour les raisons suivantes : on m'avoit donné souvent de semblables avis qui s'estoient trouvez faux, & il en pouvoit estre de même de celui-là : en me retirant je laissois mon Eglise, & les Chrestiens à la merci de nos plus cruels ennemis ; ma retraitte même sembloit confirmer la verité des crimes qu'on m'imputoit, & les Brames en eussent fait un sujet de triomphe. Enfin, je faisois reflexion que si je sortois une fois du Marava, il me seroit très-difficile d'y rentrer, & j'avois cet avantage en y demeurant, que de ma prison même, je pouvois aisément détruire les calomnies

que les Brames publioient contre notre sainte Religion. Trop heureux si en prenant le parti que je jugeois le plus sage, Dieu me trouvoit digne de souffrir & de mourir pour une si sainte cause. C'est pourquoi ayant fait transporter dans les Peuplades voisines les principaux ornemens de l'Eglise, je ne reservai qu'un seul ornement pour dire la Messe le lendemain, supposé que la nouvelle ne fust pas veritable. Comme mes Catechistes estoient menacez des plus cruels tourmens, je les exhortai à se retirer, mais ils se tinrent offensez de ma proposition, & ils me répondirent qu'ils estoient prests de tout souffrir plustost que de m'abandonner : ils se confesserent & ils Communierent pour se préparer au combat qu'ils auroient à soustenir. Deux autres Chrés-

tiens suivirent leur exemple.

Le jour parut, & l'on ne s'apperçut d'aucun mouvement, c'est ce qui fit qu'une centaine de Néophytes que le bruit de cette persecution avoit dispersez, revinrent à l'Eglise. Je commençai moi-même à douter si l'avis qu'on m'avoit donné estoit véritable: ainsi je me mis à entendre les confessions des Néophytes, après quoi je dis la sainte Messe, où je m'offris de bon cœur en sacrifice, demandant instamment à N. Seigneur qu'il daignast conserver cette Eglise nouvellement élevée en son honneur au milieu de la Gentilité. Je fis ensuite appeller 25. Catechuménes, qui se disposoient depuis long-temps à recevoir le Baptesme. Après les avoir entretenus je les remis entre les mains des Catechistes, afin qu'ils

continuaſſent à les préparer, tandis que je reciterois mon office.

A peine avois-je ouvert mon Breviaire, qu'un Brame, un Capitaine, & une troupe de Soldats parurent dans la cour de l'Egliſe: ils venoient, diſoient-ils, pour me conduire au Palais où le Prince vouloit m'entretenir. Cette nouvelle me fit plaiſir dans l'eſpérance dont je me flattois, que ſi je pouvois parler au Prince, je lui inſpirerois des ſentimens favorables à la Religion. Je leur demandai la permiſſion de faire quelques priéres avant que de partir, & de donner le Bapteſme à quelques-uns de mes Diſciples. Ce n'eſt pas dequoi il s'agit, me répondirent-ils ſéchement, & en même-temps ils ordonnerent aux Soldats d'entrer dans ma cabanne. Ils s'attendoient à y trouver des choſes infiniment

finiment précieuses, & ils furent bien surpris de n'y trouver que des meubles fort pauvres.

Nous avons coûtume de porter les ornemens d'Autel dans des paniers assez propres, faits en forme de coffre, & couverts d'une peau de Daim ou de Tygre : je m'en saisis aussi-tost, & je déclarai aux Envoyez du Prince, que leur abandonnant tout le reste, je ne permettrois à personne de toucher aux meubles qui servoient au sacrifice que je faisois chaque jour au Dieu vivant, que mes Catechistes mêmes n'y pouvoient mettre la main; qu'ils se gardassent bien d'y toucher s'ils ne vouloient éprouver la malédiction que je lancerois sur le champ de la part du vrai Dieu, auquel ces meubles estoient specialement consacrez.

Ces paroles proferées d'un ton ferme les intimiderent, car il n'y a rien que les Indiens apprehendent davantage que les malédictions des Gouroux * : A la bon- » heure, me répondirent-ils, » mais ouvrez-nous ce *Pugei pet-* » *ti*, c'eſt-à-dire, ce Coffre du » Sacrifice, & montrez-nous ce » qui y eſt renfermé, afin que » nous en puiſſions faire le rapport au Prince. J'ouvris le Coffre, & je leur montrai chaque piéce l'une après l'autre : leur avidité ne fut guéres irritée : la Chaſuble & le devant d'Autel, eſtoient d'une ſoye de la Chine fort commune ; le Calice & le Ciboire auroient pu les frapper, parce que la coupe en eſtoit de vermeil doré, & le reſte de cuivre doré ; mais je les tins enveloppez par reſpect, & je ne leur

* Docteurs ſpirituels.

montrai que le dessous du pied qui n'estoit pas doré ; de sorte qu'ils n'en firent pas grand cas. Les Chrestiens avoient eu soin de retirer de l'Eglise une fort belle Image de la sainte Vierge, & quelques ornemens de peu de valeur.

Enfin les Soldats prirent les petites provisions de ris & de legumes, avec les pots & les autres utensiles qu'ils trouverent dans ma Cabanne; ils enlevérent pareillement deux charges de ris, qu'un fervent Chrestien avoit mis à la porte de l'Eglise pour estre distribuées aux pauvres : après quoi ils m'ordonnerent de les suivre. J'allai à l'Eglise où m'estant prosterné contre terre, je restai quelque-temps en priére sans qu'ils m'interrompissent. J'exhortai ensuite les Chrestiens qui fondoient en larmes, à perse-

verer dans la Foi, & je dis aux Catechumenes, que si le Seigneur me faisoit la grace de verser mon sang pour les interests de la Religion, ils allassent trouver le Missionnaire d'*Aour*, qui leur confereroit le saint Baptême. Je fus étonné du respect que les Ministres du Prince & leurs Soldats me témoignerent, leur coûtume estant de traitter avec toute sorte d'indignitez, ceux qu'ils ont ordre de conduire en prison.

A peine eusmes nous fait quelques pas, que je songeois à prendre le chemin de la Capitale, ainsi qu'ils me l'avoient dit; mais ils m'en empescherent en me montrant leur ordre, qui portoit de me mettre en prison à une lieuë de l'Eglise. C'estoit le même endroit où le Vénérable Pere de Britto, dont la

mort glorieuse vous est assez connuë, fut conduit il y a environ 23. ans. Ce souvenir me remplit de joye dans l'espérance du même bonheur. Néanmoins, comme ils voulurent me renfermer dans un Temple d'Idoles basti de briques & assez vaste, je leur répondis qu'ils me mettroient plustost en piéces que de m'y faire entrer, & que s'ils m'y entraînoient par force, je renverserois toutes leurs Idoles. Cette réponse les fit changer de dessein, & ils me mirent dans un reduit fort humide, qui n'estoit couvert que de paille, & qui estoit fermé d'un grand retranchement. Incontinent après ils mirent les fers aux pieds de mes deux Catechistes, & ils firent venir plus de deux cens Soldats pour nous garder, dans l'apprehension où ils estoient que les

Chreſtiens ne nous enlevaſſent. Je me preſentai aux Soldats pour participer aux fers de mes Catechiſtes, & je leur dis pour les y engager, qu'eſtant leur Chef & leur maiſtre, cet honneur m'eſtoit dû préferablement à eux. Ils me répondirent qu'ils avoient défenſe de mettre la main ſur moi.

Le lendemain ils préparerent pluſieurs poignées de branches de Tamariniers, qui ſont auſſi pliantes que l'oſier, mais qui eſtant ſemées de nœuds cauſent beaucoup plus de douleur, & ils conduiſirent les deux Catéchiſtes dans la place publique; ils les dépoüillerent tout nuds, ne leur laiſſant qu'un ſimple linge qui leur entouroit le milieu du corps. Après bien des reproches qu'on leur fit ſur ce qu'ils avoient embraſſé une loy nouvelle, deux

Soldats déchargerent de grands coups sur le plus âgé qui relevoit d'une longue & dangereuse maladie : la force de son esprit suppléa à la foiblesse de son corps : il supporta ce tourment avec une constance invincible, prononçant à haute voix les sacrez noms de JESUS & de MARIE ? & plus les idolâtres qui estoient accourus en foule à ce spectacle, lui crioient d'invoquer le nom de leur Dieu *Chiven*, plus il élevoit la voix pour invoquer celui de JESUS-CHRIST.

Les Bourreaux s'estant lassez sur cette victime, deux autres prirent leur place, & exercerent la même cruauté sur le second Catéchiste, dont la fermeté & la patience furent également admirables.

Après ce premier acte d'in-

humanité, on leur fit souffrir une question très-douloureuse, les Bourreaux leur mirent entre les doigts de chaque main des morceaux de bois inégaux, & ils leur serrerent ensuite les doigts très-étroitement avec des cordes. Pour rendre la douleur encore plus vive, ils les forcerent de mettre leurs mains ainsi serrées sous la plante de leurs pieds, que les Bourreaux pressoient encore avec les leur de toutes leurs forces. Leur intention estoit d'obliger mes Catechistes par cette torture, à découvrir où j'avois caché mes prétenduës richesses. J'entendois de ma prison la voix de ces généreux patiens, & l'on peut penser avec quelle ardeur je priois le Seigneur de donner à ses serviteurs la force & la constance dont ils avoient besoin dans ce combat digne de ses regards.

Quand je les vis entrer dans le retranchement, je courus au devant d'eux, & m'estant mis à genoux, je leur baisai les pieds, puis je les embrassai tendrement le visage baigné de larmes, que la joye & la compassion tout ensemble me faisoient répandre : je les felicitai de l'honneur dont ils venoient d'estre comblez, ayant esté trouvez dignes de souffrir les opprobres & les tourmens pour le nom de JESUS-CHRIST ; je baisai avec respect les endroits de leur poitrine & de leurs épaules qui estoient le plus meurtris, & j'essuyai avec vénération le sang qui en découloit encore : je ne pouvois me lasser de prendre leurs mains livides, & de les mettre sur ma teste, en les offrant à Dieu en expiation de mes propres offenses, & le suppliant par les mérites de

ces généreux Confeſſeurs, d'ouvrir les yeux à cette aveugle Gentilité.

Ces differentes marques de joye, de compaſſion, de reſpect, & de tendreſſe que je donnois à mes chers Enfans en JESUS-CHRIST, furent interpretez bien diverſement par les Idolâtres qui eſtoient entrez en foule dans le retranchement. « Voïez-» vous, ſe diſoient-ils entr'eux, » comme il les carreſſe ; c'eſt » parce qu'ils n'ont point découvert où eſtoient ſes tréſors. » Je leur fis à cette occaſion un » aſſez long diſcours, où je tâchai de les deſabuſer: Si j'avois » des richeſſes à amaſſer, leur » dis-je, ce ne ſeroit pas dans un » payis auſſi pauvre que le vôtre « que je viendrois les chercher, » ou que je voudrois cacher celles que j'aurois pu amaſſer ail-

leurs. J'ai à la vérité un grand « tréſor, mais je ne le cache à « perſonne: c'eſt le Royaume des « Cieux que je vous annonce, & « dont je ſouhaitte de vous fai- « re part au prix même de mon « ſang. Portez-en la nouvelle à « vôtre Prince, dites-lui que « ſans qu'il ait beſoin d'uſer de « violence; j'ai à lui offrir un tré- « ſor ineſtimable auprès duquel « tous les autres tréſors ſont indi- « gnes de ſon attention. » Ils comprirent aiſément ma penſée, & les plus ſages d'entr'eux ne purent s'empêcher de blâmer le Prince, de s'eſtre laiſſé tromper par l'envie & la malignité des Brames.

Il eſtoit midy, & depuis plus de 24. heures nous n'avions rien mangé: les Miniſtres du Prince ſe retirerent tout confus de la cruauté qu'ils venoient d'exercer: & le Brame qui comman-

doit nôtre Garde, nous fit apporter du ris & des legumes qu'on avoit trouvez dans ma Cabanne. Un Chreſtien eut alors la liberté de ſortir pour aller querir de l'eau & du bois.

Cependant le Brame écrivit au Prince, pour lui rendre compte de tout ce qui s'eſtoit paſſé. Le Prince fut ſurpris de ce qu'on avoit trouvé ſi peu de choſe dans mon Egliſe : on lui avoit rapporté qu'on y avoit vû le jour d'une Feſte un Dais ſuperbe qui valoit plus de mille Pagodes, c'eſt-à-dire, plus de 500 piſtoles. Ce Dais n'eſtoit cependant que de toile peinte ornée de divers feſtons de piéces de ſoye de la Chine. Il ſe douta que j'avois reçû quelque avis, & ſon ſoupçon tomba ſur le Gouverneur de ſa Capitale qui eſt Chreſtien. Celui-ci s'excuſa en lui diſant que

si j'avois esté effectivement averti soit par lui, soit par quelque autre de l'ordre donné contre moi, je n'aurois pas manqué de me dérober à sa poursuite, comme il m'estoit aisé de le faire; qu'il ne devoit pas s'estonner que mon Eglise & ma Cabanne fussent si pauvres, puisque je faisois profession de la pauvreté la plus exacte; que ces ornemens précieux qu'on disoit avoir vûs dans mon Eglise, estoient des piéces de soye ou de toile peinte qui s'empruntoient aux Chrestiens, & qu'on rendoit aussi-tost après la célébrité des Festes: que lui-même avoit presté souvent des piéces de soye pour orner mon Eglise ces jours-là.

Cette réponse ne satisfit nullement le Prince: il envoya un nouvel ordre au Brame, par lequel, il lui commandoit de tour-

menter de nouveau mes deux Catechiſtes, & de les tenailler, de bruſler mon Egliſe, d'envoyer par tout des Soldats pour ſaiſir les autres Catéchiſtes, & pour leur faire ſouffrir les mêmes ſupplices. « Il faut, diſoit-il, tourmenter ſes Emiſſaires, dont il » ſe ſert pour ſéduire mes ſujets, » & leur faire abandonner la » Religion de leurs Peres. » L'ordre portoit auſſi de me reſſerer plus étroitement que jamais, ſans pourtant uſer de violence à mon égard : le malheur arrivé à ſon Prédeceſſeur, qui avoit fait mourir le P. de Britto, lui faiſoit apprehender un ſort ſemblable, & c'eſt l'unique raiſon qui le porta à cette ſorte de ménagement.

L'ordre nous fut lû par le Capitaine, le Brame n'eſtant pas en eſtat de le faire, parce qu'il eſ-

toit retenu au lit par une fiévre ardente. Cette maladie qui le prit tout-à-coup l'intimida, dans la persuasion où il estoit, que c'étoit une punition de la cruauté avec laquelle il avoit traitté mes Catéchistes. Il me pria de l'aller voir dans l'endroit du retranchement où il estoit couché. Il me fit aussi-tost des excuses de la maniére indigne dont il me traitoit, & il en rejetta la faute sur l'avarice du Prince, dont il ne pouvoit s'empêcher d'executer les ordres contre ma personne, contre mes Catéchistes, & contre mon Eglise.

Je le confirmai dans l'opinion où il me parut estre que cette maladie soudaine, estoit selon toute apparence, un chastiment du vrai Dieu qu'il persécutoit dans la personne de ses serviteurs; je luis dis que les ordres

qu'il venoit de recevoir eſtant injuſtes, il ne pouvoit les executer ſans ſe rendre auſſi coupable que le Prince qui les avoit portez ; que du reſte, le premier Miniſtre qui venoit de l'Armée arriveroit dans deux jours, & qu'il en pouvoit ſurſeoir l'execution juſqu'à ſon arrivée. Il le fit, & dès que le premier Miniſtre parut, je lui fis demander audience. Il m'envoya deux de ſes principaux Officiers, pour me dire qu'il ne vouloit pas me parler, de crainte que le Prince ne s'imaginât que je l'avois gagné par quelque ſomme d'argent ; mais qu'il permettoit à mes Catéchiſtes de paroiſtre en ſa préſence. Il ordonna ſur le champ qu'on leur ôtaſt les fers, & qu'on les lui amenaſt. D'abord il leur marqua le déplaiſir qu'il avoit des tourmens & des affronts

qu'on leur avoit fait souffrir ; mais, ajoûta-t-il, le Prince « n'a-t-il pas raison de vous punir « pour avoir embrassé une Loi « si contraire à celle du Payis, & « pour aider un Estranger à la « prêcher & à pervertir les Peu- « ples ! Vous estes de la même « Caste que moi, pourquoi la des- « honorez-vous en suivant un « inconnu ? Quel honneur & « quel avantage trouvez-vous « dans cette Loi ? Nous y trou- « vons, répondirent les Ca- « téchistes, le chemin assuré du « Ciel & de la felicité éternelle. « Bon repliqua-t-il en riant, « quelle autre felicité y a-t-il que « celle de ce monde ? Pour moi « je n'en connois point d'autre ; « votre Gourou vous abuse. « Nous le sçaurons un jour vous « & nous, répondirent les Ca- « techistes, quand nous serons «

» dans l'autre monde. Hé ! quel » monde y a-t-il, leur demanda » le Miniſtre ? Il y a replique- » rent-ils, le Ciel & l'Enfer, ce- » lui-cy pour les méchans, ce- » lui-là pour les bons. » Comme ils vouloient lui expliquer leur Foi plus en détail, cet Infidelle les interrompit, en leur diſant, qu'il n'avoit pas le loiſir d'entrer dans un long diſcours ; mais que s'ils pouvoient donner caution, il leur permettroit de le ſuivre à la Cour, où il tâcheroit d'appaiſer la colere du Prince. Un Chreſtien Capitaine d'une Compagnie de Soldats s'offrit auſſi-toſt à eſtre leur caution, & ils furent mis en liberté.

Ce Miniſtre me fit dire qu'il s'oppoſeroit à la ruine de mon Egliſe, pourvû que je promiſſe quelques milliers d'écus que je

pouvois tirer aisément du grand nombre de Disciples que j'avois dans le Royaume. Je répondis à ceux qui me firent cette proposition de sa part, qu'ils pouvoient dire à leur Maître & au Prince même, que je n'avois apporté dans le *Marava* que la Loi de JESUS-CHRIST pour la leur annoncer, & ma tête pour la donner, s'il estoit nécessaire, en témoignage de la verité de cette Loi, qu'ils n'avoient qu'à choisir ou l'une ou l'autre ; mais que je ne permettrois jamais que mes Disciples rachetassent par argent ma liberté ni ma vie. Je n'ai basti cette Eglise, leur ajoûtai-je, qu'en vertu d'une permission solemnelle du Prince, c'est à sa parole que j'en appelle ; il s'est engagé d'honneur à la conserver, & s'il la détruit, les ruïnes de ce saint édifice se-

ront un témoignage éternel du fonds qu'on doit faire sur ses promesses. Qu'il sçache que je m'estime plus heureux dans ma prison, que dans mon Eglise & dans son Palais. Cette réponse estant portée au Ministre, il ne dit autre chose, sinon : Hé ! que fera le Prince du crâne d'un Etranger ? c'est de l'argent qu'il demande; si l'on ne promet rien, je ne réponds de rien. Il partit ensuite pour la Cour, & il permit à mes deux Catéchistes d'aller voir leur famille avant que de venir l'y trouver.

Les deux Catéchistes allerent en effet dans leur maison où ils avoient chacun leur mere. Celle de *Xaveri mouttou*, c'est le nom du plus ancien Catéchiste, estoit fort âgée, & il s'attendoit à la trouver toute désolée ; mais

il fut bien surpris quand il la vit se jetter à son col avec un visage épanoüi, & lui dire en l'embrassant : « C'est à-present que « vous estes, & que je vous re- « connois veritablement pour « mon fils ; quel bonheur pour « moi d'avoir enfanté, & nour- « ri un Confesseur de JESUS- « CHRIST ! Mais, mon cher « Fils, c'est peu d'avoir commen- « cé à donner des preuves de vô- « tre constance, il faut persever- « rer jusqu'à la fin. Le Seigneur « ne vous abandonnera pas, si « vous lui estes fidele. »

Sattianaden, c'est ainsi que s'appelle l'autre Catéchiste, fut reçû par sa mere avec les mêmes transports de joye & les mêmes sentimens de piété ; il estoit marié, & avoit un enfant fort aimable d'environ trois ans. Cette bonne Chrestienne le prit en-

tre ſes bras, & le portant au col » de ſon fils ; « mon enfant, lui » dit-elle, embraſſe ton pere » qui a ſouffert pour JESUS-» CHRIST ; on nous a enlevé » le peu que nous avions, mais » la Foi nous tiendra lieu de tous « les biens.

Ces deux Catéchiſtes ſont en effet très-dignes de l'emploi qui leur eſt confié ; le premier qui a eſté marié, perdit ſa Femme eſtant encore fort jeune ; il a conſtamment refuſé de s'engager de nouveau dans le Mariage, afin de vaquer plus librement à l'inſtruction des Néophytes. Le ſecond, quoique marié vit comme le Religieux le plus auſtere ; à une humilité & une douceur charmante, il joint un zele vif & animé qui le rend infatigable ; & bien qu'il n'ait que trente ans, ſa vertu le fait

ſingulierement reſpecter des Chreſtiens.

Ils ſe rendirent l'un & l'autre à la Cour, où l'on avoit tranſporté tout ce qui avoit eſté enlevé de mon Egliſe. Le Prince qui s'attendoit à un riche butin, fit de ſanglans reproches aux Brames, de ce qu'ils l'avoient engagé dans une affaire capable de le deshonorer. Cependant pour couvrir ſon avarice ſous des dehors de zele pour ſes Divinitez : il proteſta qu'il ne vouloit plus ſouffrir une Loy qui condamnoit les Dieux, & il ordonna qu'on fiſt une recherche exacte de tous les Catéchiſtes, afin de les punir ſévérement ; ayant appris qu'on avoit épargné mon Egliſe, il donna un troiſiéme ordre de la réduire en cendre.

Une troupe de Gentils furent

chargez de cette commiſſion. J'avois fait écrire au haut du rétable ces paroles en gros caracteres. *Sarveſurenukonſtotiram*, qui ſignifient : *Gloire & loüange ſoient au ſouverain Seigneur de toutes choſes* Le Capitaine qui préſidoit à la deſtruction de l'Egliſe, fit d'abord briſer cette inſcription, afin, dit-il, que le nom du Dieu des Chreſtiens ſoit tout-à-fait anéanti. Les materiaux furent tranſportez ailleurs & deſtinez à la conſtruction d'un Temple d'Idoles. Le reſte devint la proye des Infidelles.

La ruïne de cette Egliſe qui n'eſtoit achevée que depuis deux mois, me cauſa une douleur bien ſenſible ; mais elle n'égaloit pas la crainte que j'avois d'une perſecution prochaine & très-violente. Le Prince eſtoit reſolu de livrer tous les Chreſtiens à deux Indiens

Indiens de sa Cour, qui offroient de mettre vingt mille écus au Trésor, si l'on vouloit leur donner le pouvoir de tourmenter à leur gré mes Néophytes & de piller leurs maisons : la chose estoit presque concluë ; mais le premier Ministre, par un trait de politique sauva les Chrestiens, afin de se sauver lui-même. Il craignoit d'estre recherché sur l'administration des finances, & il sçavoit que des Officiers Chrestiens avoient en main dequoi le perdre. Pour leur fermer la bouche, & gagner en même-temps leurs bonnes graces, il entreprit de dissuader le Prince, & de lui montrer que le dessein qu'il méditoit estoit contraire à ses véritables interests. Il lui representa donc que pour vingt mille écus qu'il gagneroit, il s'exposeroit à perdre plus de

vingt mille bons sujets ; qu'il y avoit parmi eux un grand nombre de Capitaines & de Soldats ; que se voyant persecutez, ils abandonneroient le Payis, & chercheroient un azile dans l'Etat voisin qui estoit actuellement en guerre avec le Marava ; que cette desertion grossiroit l'armée ennemie, & entraîneroit peut-être la ruïne de son Etat.

Ces raisons frapperent le Prince, & il ne pensa plus à son premier projet ; mais il se flatta qu'il pourroit tirer cette somme par mon moyen. Il me fit dire qu'il n'ignoroit pas que j'estois sans argent, mais qu'il sçavoit aussi l'attachement que mes Disciples avoient pour moi ; que j'en avois plus de cent mille, & que quand ils ne donneroient chacun qu'un Fanon, ils feroient la somme de vingt mille écus

qu'il souhaittoit. Il se trompoit sur le nombre des Chrestiens, car il n'y en a guéres plus de vingt mille qui ayent reçu le baptesme ; mais je ne crus pas devoir le desabuser. Toute ma réponse fut qu'il n'appartenoit pas à un Etranger comme moi d'imposer une taxe sur ses sujets ; que la Loi sainte que j'enseignois, prescrivoit l'obéïssance & la fidelité qui est duë aux Souverains ; que je n'avois ni ne voulois avoir aucun droit sur les biens de mes Disciples, & que je ne souffrirois jamais qu'ils donnassent une obole pour acheter ma liberté ; qu'au contraire si je possedois des richesses, je les donnerois volontiers pour obtenir la grace de mourir dans l'étroite prison où il m'avoit fait enfermer.

Cette réponse ne devoit pas

lui eſtre agréable ; mais il crut que ma fermeté ne ſeroit pas à l'épreuve de la longueur & des incommoditez de ma priſon : c'eſt pourquoi il ne voulut plus écouter ceux qui lui parloient en ma faveur. Son propre frere ſollicité par des Capitaines & des Officiers Chreſtiens, lui écrivit pluſieurs fois pour lui demander ma liberté ; & quoique ſa puiſſance ſoit preſque égale à celle du Prince, ſes priéres furent conſtamment rejettées. Ces refus réïterez ne le rebuterent point : il dépeſcha un de ſes Officiers pour ſolliciter de vive voix mon élargiſſement. Cet Officier qui avoit ordre de me voir en paſſant, me trouva tourmenté d'une groſſe fluxion ſur les yeux, cauſée par l'humidité de ma priſon ; il en fut touché, & il repreſenta vivement au Prince

le danger où j'estois de mourir dans ce cachot. Le Prince l'aiant écouté assez tranquillement s'arracha un de ses cheveux, & lui dit en colere : pourvu que je ne trempe pas mes mains dans son sang, je me soucie aussi peu qu'il meure que de voir tomber ce cheveu de ma teste ; qu'il pourrisse dans sa prison ; & que cet exemple apprenne aux autres Gouroux comme lui, à ne plus venir dans mes Etats pour y séduire mes sujets.

Néanmoins nonobstant la colere du Prince, mes Gardes s'adoucissoient, & devenoient de jour en jour plus humains : ils donnoient la liberté aux Chrestiens de me venir voir, j'en confessai plusieurs, & comme j'avois gardé mes ornemens d'Autel, & qu'un de mes Catechistes, trouva le moyen de

m'apporter du vin & des hoſties, j'eus la conſolation de dire la ſainte Meſſe, & d'y communier quelques Chreſtiens. Je baptiſai auſſi pluſieurs enfans & quelques Adultes.

Les conſolations que je goûtois dans ma priſon, furent troublées par la douleur que j'eus de voir mourir preſque à mes yeux la femme d'un Capitaine Gentil Seigneur d'une Peuplade voiſine, ſans pouvoir la ſecourir. Il y avoit un an que je lui avois conferé le ſaint Bapteſme, & elle avoit vécu depuis dans une grande ferveur. Elle fut ſenſiblement affligée de ma priſon par je ne ſçai quel preſſentiment qu'elle avoit de ſa mort prochaine, & l'impoſſibilité où je ſerois de lui adminiſtrer les derniers Sacremens. En effet, elle tomba malade, & fut tout-a-

coup à l'extremité. On n'oublia rien pour engager le Brame à me permettre de l'aller voir, mais quelque bonne volonté qu'il eust, il n'osa pas accorder cette grace, dont le Prince auroit eu infailliblement connoissance par les espions qu'il a de tous costez. Elle demanda avec instance qu'on la transportast dans ma prison, quand même elle devroit expirer en chemin: ses parens ne purent s'y resoudre, & elle mourut entre les bras d'un Catéchiste, qui l'assista dans ces derniers momens, & qui fut édifié de sa piété.

Enfin après plus de deux mois de détention, & lorsque je m'y attendois le moins; un Officier suivi de quatre Soldats vint me tirer de ma prison. Il estoit chargé de me conduire sur la frontiere du Marava, & de m'inti-

mer l'ordre de sortir du Royaume, & de n'y plus rentrer sous peine de la vie. Comme cet Officier devoit sa fortune à un des premiers Seigneurs du Palais qui estoit Chrestien, il ne m'accompagna qu'une demie lieuë au sortir de la prison, & il me laissa la liberté d'aller où je voudrois.

Je me retirai d'abord dans une Peuplade Chrestienne, où j'administrai les Sacremens à un grand nombre de Fidelles. Je comptois de marcher pendant la nuit, & de parcourir plusieurs Bourgades pour y consoler les Chrestiens, que la destruction de l'Eglise, ma prison, & mon exil avoient consternez. Mais une personne puissante à la Cour & qui m'estoit affectionnée, m'écrivit qu'il estoit plus à propos que je sortisse du Marava; que

la haine du Prince se rallentiroit peu à peu, & que pour lui il ménageroit son esprit de telle sorte, qu'il esperoit obtenir en moins de deux mois, & mon rappel & le rétablissement de mon Eglise. Je pris donc le parti de me retirer, & je me rendis à une grande Peuplade nommée *Melcuri*. Comme elle est située dans les bois, & qu'elle est fort éloignée de la Cour, j'y demeurai trois jours, & j'eus le temps de confesser & de communier tous les Chrestiens de ce lieu là, & des Payis circonvoisins. Enfin, je continuai ma route, & j'allai demeurer hors des Terres du Marava, dans un lieu qui en estoit assez proche, pour estre à portée d'en recevoir de frequentes nouvelles.

Environ un mois après mon banniſſement, le Prince fit une

double perte qui lui fut infiniment sensible. Deux de ses Enfans moururent, & ce qui le toucha vivement, c'est qu'il avoit destiné l'un d'eux à estre un jour son successeur. Il regarda cette affliction comme l'effet de sa dureté à mon égard : c'est ce qu'il avoüa à un de ses Officiers, auquel il promit qu'il me rappelleroit incessamment, & qu'il feroit rétablir mon Eglise. Mais oubliant peu à peu la perte de ses Enfans, & devenant de jour en jour plus attaché à ses superstitions, il ne pensa plus à tenir sa promesse.

Varouganadadeven, c'est le nom de son frere, estoit beaucoup plus humain, & avoit toujours paru affectionné au Christianisme. Je l'envoyai prier par un de mes Catéchistes de me donner une retraitte sur ses Ter-

res : il hesita quelque-temps à prendre son parti ; mais enfin, il m'écrivit une Lettre fort obligeante, par laquelle il m'invitoit à venir le trouver, & m'accordoit sa protection. Ce Prince fait sa résidence ordinaire dans une forteresse appellée *Aradanzhi* : c'est une conqueste que le feu Prince de Marava a faite sur le Prince de Tanjaour : elle est bastie de pierre, ses Tours sont assez hautes, & garnies de quelques piéces d'artillerie ; ses fossez estoient autrefois fort larges & fort profonds ; mais à présent ils sont à demi comblez. *Varouganadadeven* est le maistre d'une bonne partie du Marava ; tout le Royaume lui appartenoit de droit, car il est l'aîné, mais il en a cedé la souveraineté à son cadet, qu'il reconnoist avoir plus de talent que

lui pour le gouvernement.

Ce Prince me reçut avec distinction & avec amitié ; il m'obligea de m'asseoir auprès de lui, & aprés m'avoir fait des excuses sur les mauvais traittemens que j'avois reçus de son frere, nôtre entretien roula sur la Religion. Je lui expliquai les Commandemens de Dieu, le Symbole des Apôtres, & en particulier l'article du Jugement dernier, & les peines éternelles destinées à ceux qui n'adorent pas le vrai Dieu. Je tenois à la main mon Breviaire ; il le prit, & le feüilleta avec curiosité ; il en admira les caracteres, & il fallut lui donner quelque idée de nostre impression, que les Indiens ignorent ; car ils ne sçavent que graver avec une espece de burin, sur de grandes feüilles de Palmier sauvage.

Il considera attentivement une image de Rome en taille-douce, où la sainte Vierge est representée la teste couronnée d'étoiles, ayant la lune & la terre sous les pieds, & tenant entre ses bras l'enfant JESUS. Elle « est belle, me dit-il, mais elle « ressemble à une Veuve, car « elle n'a aucun joyau pendu au « col. En effet les Veuves ne portent aucun ornement dans le *Marava*, & c'est par-là qu'elles se distinguent des autres Femmes. Il est vrai, Seigneur, lui répondis-je; mais « prenez garde qu'elle tient le « monde sous ses pieds, & que « sa teste est couronnée d'étoiles; une seule de ces étoiles « est capable d'effacer l'éclat des « plus précieux diamans; mais « elle n'a pas besoin de ces ornemens fragiles qu'elle foule aux «

» pieds avec le monde qui les » produit.

Cette réflexion fut applaudie & du Prince & de sa Cour. Il repeta plusieurs fois le nom de *Diva-mada*, que nous donnons à la très-sainte Vierge, & qui signifie, *la Divine-Mere*. Montrant ensuite mon Breviaire à » ses Courtisans : Voilà, dit-il, » toutes les richesses que ce *Sa-* » *nias* porte avec lui ; n'est-ce pas » un objet bien capable d'exci- » ter l'avidité de mon frere? Puis » en m'adressant la parole : Mon » frere fera, dit-il, tout ce qu'il » voudra sur ses Terres ; pour » moi, je vous donne toute per- » mission de demeurer dans les » miennes, & d'y choisir un en- » droit pour y bastir une Eglise. » Il est bon néanmoins, m'a- » joûta-t il, qu'elle ne soit pas » éloignée d'icy, afin qu'elle

soit à couvert de toute insulte, « & il m'indiqua un assez beau lieu à deux lieuës de sa forteresse.

Je le remerciai de ses bontez ; & comme, selon la coûtume des Princes Indiens, il voulut me faire présent d'une piéce de toile très-fine, je m'excusai de la recevoir, en lui disant, que je m'estimerois plus heureux, s'il vouloit bien en présence de toute sa Cour me faire l'honneur de mettre sa main droite dans la mienne, pour faire connoistre à tout le monde qu'il protegeoit les Chrestiens. A cela ne « tienne, me répondit-il en sou- « riant, & levant la main avec « grace, il l'étendit sur la mien- « ne, en m'assurant de son a- « mitié & de sa protection.

Je restai deux ou trois jours à cette Cour pour déterminer l'endroit, où je bastirois l'Egli-

se. Durant ce temps-là le Prince m'envoya tous les jours dans des plats d'argent du ris, du lait, & toute sorte de legumes & de fruits du Payis. S'il eust eu le moindre soupçon que j'estois de la Castes des *Pranghis*, c'est ainsi qu'ils appellent les Européans, il ne m'auroit point certainement admis auprès de sa personne, ni envoyé des plats qui sont à son usage. Un de ses Ministres homme d'esprit, fit en ma présence un portrait fort ridicule des Pranghis ou Européans qu'il avoit vûs à la Coste de Coromandel, & il concluoit que mes maniéres, & ma façon de vivre si opposée à celle de ces Pranghis, estoient une preuve convainquante que je n'estois pas d'une caste si mépriſable.

Je visitai avec mes Catéchistes, & quelques Capitaines

Chrestiens, l'endroit que le Prince avoit indiqué pour y construire la nouvelle Eglise. Le lieu me parut assez commode en lui-même ; mais il ne l'estoit guéres pour les Chrestiens, sur-tout pour ceux qui sont vers le midy, dans les Terres du Prince de Marava, qui en auroient esté fort éloignez. Je jugeai qu'il convenoit mieux de la bastir sur la frontiere des deux Estats, afin d'estre plus à portée de secourir les Chrestiens de tout le Marava. J'en fis faire la proposition au Prince mon protecteur. Il eut d'abord de la peine à consentir que je m'établisse si loin de son Palais, dans la crainte que je ne fisse des excursions sur les Terres de son frere, avec lequel il lui faudroit se broüiller, s'il me faisoit quelque nouvelle peine. Enfin, pressé par mes sol-

licitations réïterées, il m'accorda un terrein où il avoit fait autrefois creuſer un puits dans le deſſein d'y faire un jardin, & il ordonna aux Peuplades voiſines de me fournir ce qui me ſeroit néceſſaire pour la conſtruction de l'Egliſe & de ma maiſon. Je m'y tranſportai, & ayant fait curer le puits qui eſtoit preſque comblé, j'y trouvai de fort bonne eau & en abondance, ce qui eſt très-rare dans le Marava. Je ne balançai point à y baſtir ma nouvelle Egliſe laquelle ſubſiſtera ſans doute pendant la vie de ce bon Prince, qui donne de jour en jour de nouvelles marques de ſon eſtime pour les Miſſionnaires, & pour les Chreſtiens qui s'y rendent en foule de tous les quartiers du Marava.

Cependant comme il m'eſtoit

bien triſte de ne pouvoir aller ſur les Terres du Prince régnant pour y adminiſtrer les Sacremens aux malades ; je tâchai d'en obtenir la permiſſion, & je la lui fis demander par des perſonnes de ſa Cour qu'il conſidere : Mon frere le protege, répondit-il, cela lui ſuffit. Le ton « dont il prononça ces paroles ne fit que trop connoiſtre le ſecret mécontentement qu'il en avoit. J'ai ſçu depuis qu'il en avoit fait des reproches amers au Prince ſon frere ; mais comme celui-cy eſt abſolu & indépendant, il s'eſt mis peu en peine de ces reproches.

Il a fait encore moins de cas des fréquentes remontrances qui lui ont eſté adreſſées par les Brames & par les Preſtres des Idoles. Comme ils lui diſoient avec aſſez de chaleur que leurs

Dieux menaçoient d'abandonner deux ou trois Temples qui ſont à une ou deux lieuës de ma » nouvelle Egliſe : Il faut, ré- » pondit le Prince d'un ton mo- » queur, que ces Dieux ſoient » bien foibles & bien timi- » des, puiſque fortifiez com- » me ils ſont dans de beaux » Temples de pierre & de bri- » que, ils redoutent un Dieu » qui n'eſt logé que dans une » cabanne de terre. Je ne pré- » tends pas les chaſſer en rece- » vant ce Docteur étranger, » mais s'ils ne ſont pas contens, » qu'ils partent quand ils le vou- » dront, il en reſtera toujours » aſſez dans le Payis.

Il y a plus de 25. ans que ce Prince eſt marié, ſans qu'il ait eu aucun enfant du grand nombre de Femmes qu'il entretient dans ſon Palais. Il ſemble que

n'ayant point de recompense à attendre dans l'autre monde, s'il persévére dans son infidelité ; Dieu veüille le recompenser en cette vie de la bonne œuvre qu'il a faite en rétablissant la Religion presque détruite. Au bout de la premiere année de mon établissement dans ses Terres, il lui est né une fille, & il reconnoist publiquement qu'il la doit au vrai Dieu. Les Gentils même ne peuvent s'empêcher de dire hautement, que le Dieu des Chrestiens a osté au Prince qui les a persecutez, les Enfans qu'il avoit, pour les donner à celui qui les protege. Il promet que s'il lui naist un fils, il fera bastir au vrai Dieu une Eglise plus magnifique qu'aucun Temple qu'il y ait dans le Marava. Prions le Seigneur que pour le bien de la Religion, il

daigne accorder à ce Prince une posterité telle qu'il la desire ; & plus encore qu'il daigne lui ouvrir les yeux, & le tirer des ténébres de l'infidelité où il paroiſt vivre ſi tranquillement. Je ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

A Varugapati dans la Miſſion de Maduré, le 10. Decembre 1713.

Voſtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur en N. S.
P. MARTIN, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU
PERE BOUCHET,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

A Monseigneur HUET, *ancien Evêque d'Avranches.*

MONSEIGNEUR,

Pendant le séjour que je fis, il y a quelques années en Europe pour les affaires de cette Mission ; j'eus à répondre à plusieurs

queſtions, que des perſonnes ſçavantes me firent ſouvent ſur la doctrine des Indiens, & principalement ſur l'opinion qu'ont ces Peuples de la Metempſychoſe ou de la Tranſmigration des ames. Elles ſouhaittoient entre autres choſes, de ſçavoir en quoi le ſyſteme Indien eſt conforme au ſyſteme de Pytagore & de Platon, & en quoi il en eſt different. Je me rappelle de temps en temps avec plaiſir, MONSEIGNUR, les entretiens que j'eus alors avec V. G. ſur la même matiere; c'eſt pour cela qu'étant de retour aux Indes, j'employai une partie de mon loiſir aux recherches néceſſaires pour me mettre en eſtat de ſatisfaire une curioſité ſi loüable. La bonté avec laquelle vous avez déja reçu une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur un autre

ſujet

sujet, autorise la liberté que je prends de vous adresser ces réflexions, & me fait esperer qu'elles ne vous seront pas desagréables.

Il y a long-temps, MONSEIGNEUR, que je suis au fait des sentimens des Bracmanes ; j'ai lû plusieurs Ouvrages des sçavans Indiens, j'ai entretenu souvent leurs plus habiles Docteurs, & j'ai tiré de la lecture des uns & de l'entretien des autres, toutes les connoissances qui pourroient m'aider à approfondir leur systeme sur la Transmigration des ames.

J'ai d'abord esté surpris en lisant leurs Livres, de voir qu'il n'y a presque point d'erreurs dans les Auteurs anciens, que les Indiens n'ayent ou adoptées ou inventées. Plusieurs croyent que les ames sont éternelles ;

d'autres penſent qu'elles ſont une portion de Dieu même. Ils ſont à la verité preſque tous convaincus de leur immortalité ; mais ils prouvent cette immortalité par la Metempſychoſe & la Tranſmigration des ames en differens corps.

On a peine à comprendre comment une idée auſſi chimerique que celle-là, s'eſt répanduë dans toute l'Aſie. Sans parler des Indiens qui ſont en deça du Gange, les Peuples d'*Arracan*, du *Pegou*, de *Siam*, de *Camboje*, du *Tonquin*, de la Cochinchine, de la Chine, & du Japon, ſont dans cette ridicule opinion de la Metempſychoſe, & ils l'appuyent par les mêmes raiſons dont ſe ſervent les Indiens.

Lorſque ſaint François Xavier prêchoit la Foi au Japon,

le plus fameux Bonze du Payis, se trouvant avec le Saint à la Cour du Roi de Bungo, lui dit d'un air suffisant : Je ne sçai si tu « me connois, ou pour mieux di- « re, si tu me reconnois ; & après avoir rapporté beaucoup d'extravagances, qu'on peut voir dans l'histoire de la Vie de ce Saint, il ajoûta : Ecoute moi, tu « entendras des oracles, & tu de- « meureras d'accord que nous a- « vons plus de connoissance des « choses passées que vous n'en a- « vez vous autres des choses pre- « sentes. Tu dois donc sçavoir que « le monde n'a jamais eu de com- « mencement, & que les hommes « à proprement parler ne meu- « rent point. L'ame se dégage seu- « lement du corps où elle estoit « enfermée ; & tandis que ce corps « pourrit dans la terre, elle en « cherche un autre frais & vigou- «

» reux, où nous renaissons tan-
» tost avec le sexe le plus noble,
» tantost avec le sexe imparfait,
» selon les diverses constellations
» du Ciel, & les differens aspects
» de la Lune.

Les diverses Relations que nous avons de l'Amerique, nous assurent qu'on y trouve des vestiges de la Metempsychose. Qui a pu porter cette folle imagination à des Peuples, qui ont esté si long-temps inconnus au reste du monde ? On est moins surpris qu'elle se soit repanduë dans l'Afrique & dans l'Europe : les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Afriquains ; Pytagore qui fut le chef de la secte Italique, l'avoit établie chez plusieurs Nations, sur-tout dans les Gaules, où les Druides la regardoient comme la base & le fondement de leur Religion,

Elle entroit même dans la Politique : les Généraux d'Armée voulant inspirer à leurs Soldats le mépris de la mort, les assuroient que leurs ames n'auroient pas plustost abandonné leurs corps, qu'elles iroient en animer d'autres. C'est ainsi que Cesar en parle en expliquant le dogme des Druides : *Non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maximè ad virtutem excitari putant metu mortis neglecto.* *De Bell. Gallic. lib. 6.*

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par la plus part des Hérétiques, tels que furent les Simoniens, les Basilidiens, les Valentiniens, les Marcionites, les Gnostiques, & les Manichéens. Les Juifs eux-mêmes qui avoient reçu la Loi de Dieu; & qui par consequent devoient

eſtre convaincus de l'impiété d'un pareil ſyſteme, s'y laiſſerent néanmoins ſurprendre, ainſi que le rapportent Tertullien & S. Juſtin dans ſes Dialogues. On lit dans le Talmud, que l'ame d'Abel paſſa dans le corps de Seth, & enſuite dans celui de Moyſe. Saint Jerôme donne auſſi à entendre que quelques Juifs, & Herodes entre autres, s'imaginoient que l'ame de ſaint Jean avoit paſſé dans le corps de JESUS-CHRIST. Tel a eſté le progrez d'une opinion ſi extravagante.

Il ne ſeroit pas facile de remonter juſqu'à ſon origine, ni de décider quels en ont eſté les premiers Auteurs. Herodote, S. Clement d'Alexandrie, & d'autres ſçavans hommes ont cru que cette doctrine avoit d'abord eſté enſeignée par les anciens

Egyptiens, & que de chez eux elle estoit passée dans les Indes, & dans le reste de l'Asie. D'autres au contraire en attribuent l'invention aux Peuples de l'Inde, qui l'ont ensuite communiquée aux Egyptiens: car il y avoit autrefois un commerce reglé entre ces deux Nations. Pline & Solin rapportent fort en détail le chemin qu'on tenoit toutes les années pour aller de l'Egypte aux Indes. Philostrate assure que Pythagore est l'inventeur de ce systeme, qu'il le communiqua aux Brames, dans un voyage qu'il fit aux Indes, & que de-là il fut porté chez les Egyptiens.

Quoiqu'il en soit, c'est-là sans doute une de ces questions qui demeurera long-temps indécise: & c'est ainsi, MONSEIGNEUR, que vous vous en ex-

pliquez dans vos Entretiens sur Origene. *An vesana Metempsychoseos doctrina ab Indis ad Egyptios transivit, an ab his ad illos, res est non parvæ disquisitionis.* Néanmoins si l'on s'en rapporte à la Chronologie Indienne, la question seroit bien-tost décidée, car elle compte plusieurs milliers d'années depuis que cette opinion a vogue dans l'Inde. Mais par malheur la Chronologie de ces Peuples est remplie de tant de fausſetez, que l'on n'y peut faire aucun fonds. Il y a donc plus d'apparence, ainsi que plusieurs anciens Auteurs l'ont dit en termes exprès, que c'est des Egyptiens plustost que des Indiens, que Pythagore & Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la Metempsychose.

Les Indiens de même que les Pythagoriciens entendent par la

Metempſychoſe le paſſage d'une ame par pluſieurs corps qu'elle anime ſucceſſivement, pour y faire les fonctions qui lui ſont propres. Au commencement il n'eſtoit queſtion que du paſſage des Ames en differens corps humains : on l'étendit plus loin dans la ſuite, & les Indiens ont encore encheri ſur les Diſciples de Pythagore & de Platon.

1. Les Pythagoriciens en établiſſant leur ſyſteme fondoient leur principale preuve ſur l'autorité de leur Maiſtre : ſes paroles eſtoient pour eux des oracles : il n'eſtoit pas même permis d'avoir des doutes ſur ce qui avoit eſté avancé par ce grand Philoſophe ; & quand d'autres Philoſophes moins dociles blâmoient quelques-unes de ſes opinions, ſes Diſciples croyoient avoir donné une réponſe ſoli-

de en disant, que le Maistre par excellence l'avoit ainsi enseigné. Et certainement on ne peut nier que cette haute reputation que Pythagore s'estoit acquise, ne fust bien fondée ; puisque c'est lui qui perfectionna toutes les sciences, qui de son temps estoient fort confuses & fort embroüillées.

C'est aussi ce que répondent nos Indiens, quand nous leur faisons toucher au doigt les extravagances qui suivent de leur systeme. *Brumma*, disent-ils, est le premier des trois Dieux qu'on adore dans les Indes : c'est lui qui a enseigné cette doctrine, elle est donc infaillible. C'est *Brumma* qui est l'Auteur du *Vedam*, c'est-à-dire, de la Loi qui ne peut tromper. C'est *Brumma* qui est *Abaden*, c'est-à-dire, qui parle essentiellement, confor-

mément à la vérité, & dont toutes les paroles sont des oracles. Il a une connoissance infinie de tout ce qui a esté, de tout ce qui est, & de tout ce qui doit estre; c'est lui qui écrit toutes les circonstances de la vie de chaque homme : c'est lui qui a enseigné toutes les sciences; si les Brames connoissent la Vérité, s'ils sont habiles dans l'Astronomie & dans les autres sciences, c'est à *Brumma* qu'ils en sont redevables. Peut-on douter après cela que la doctrine de la Metempsychose ne soit véritable, puisqu'elle nous est venuë de *Brumma.*

2. Les Disciples de Pythagore devoient garder le silence pendant un certain nombre d'années, avant qu'il leur fust permis de proposer leurs doutes: après quoi, ils avoient la li-

berté de former des difficultez, & d'interroger leur Maître. Quelques-uns de ſes Diſciples qui avoient achevé leur temps d'épreuve, lui demanderent un jour, s'il ſe reſſouvenoit d'avoir vécu dans un autre temps. Il leur répondit en faiſant ainſi ſa généalogie: autrefois j'ai paru dans le monde ſous le nom d'Etalide fils de Mercure, à qui je demandai la grace de me reſſouvenir de tous les différens changemens qui pourroient m'arriver. Il m'accorda cette inſigne faveur ; depuis ce temps-là, je n'acquis dans la perſonne d'Euphorbe, & je fus tué au Siége de Troye par Menelaüs : j'animai enſuite un nouveau corps & je fus connu ſous le nom d'Hermetime : après quoi je fus un peſcheur de l'Iſle de Delos qu'on nommoit Pyrrhus ; & enfin je

suis maintenant Pythagore.

Mais comme les Disciples de ce Philosophe n'estoient pas toujours crus sur leur parole, lorsqu'ils débitoient le privilége de cette réminiscence ; ils la prouvoient par le détail de plusieurs circonstances également fabuleuses : Une preuve disoient-ils, que nôtre Maître a véritablement paru sous le nom d'Euphorbe, c'est qu'en entrant dans le Temple de Junon qui est dans l'Eubée, il y a reconnu lui-même son propre bouclier, que les Grecs avoient consacré à cette Deesse. Cette fable estoit si souvent repetée par les Pythagoriciens, qu'Ovide la met en œuvre dans ses Metamorphoses en faisant parler ainsi Pythagore :

Ipse ego nunc memini Trojani Lib. 15.
tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram.

On lit avec plaiſir l'ingénieuſe réfutation que Tertullien fait de cette fable : mais comme ce n'eſt pas icy le lieu de la rapporter, je me contenterai d'examiner ce qui ſe trouve de ſemblable parmi les Indiens.

Ils ont dix-huit Livres fort anciens, qu'ils appellent *Pouranam*. Quoique ces Livres ſoient remplies de fables plus groſſiéres les unes que les autres, ils ne contiennent pourtant ſelon eux que des veritez inconteſtables. C'eſt dans ces *Pouranams*, qu'on lit cent traits d'Hiſtoires ſemblables à celles que les Pythagoriciens rapportent de leur Maître. Pluſieurs grands hommes y racontent toutes les figures differentes ſous leſquelles ils ont paru dans divers Royaumes : ils entrent dans le détail des moindres particularitez : ils

disent, par exemple, qu'on trouvera dans certains endroits qu'ils marquent, les trésors, les armes, les instrumens de fer, & cent autres choses de cette nature qui leur appartenoient, par où ils prouvent qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils faisoient dans les vies précedentes. On y voit aussi les divers changemens de leurs Dieux. Ils commencent par *Brumma*, qu'ils disent s'estre montré sous mille figures differentes : les Metamorphoses de *Vichnou* y sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent, & qu'ils appellent *Kelki-vadaran*, c'est-à-dire, *Vichnou* changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de *Routren* dont j'aurai occasion de parler dans la suite, aussi-bien que des diverses Metamorphoses de leurs

Deeſſes. Ils ont outre cela un autre Livre appellé *Brumma-pouranam*, où ſe trouve une multitude prodigieuſe de Tranſmigrations d'ames dans les corps des hommes & des beſtes.

Les adorateurs de *Vichnou*, prétendent que ce Dieu éclaire par une lumiére celeſte quelques Ames favorites de ſes Dévots, & qu'il leur fait connoiſtre les differens changemens qui leur ſont arrivez dans les corps qu'elles ont animez. Pour ce qui eſt des zelez ſerviteurs de Routren ils aſſurent que ce Dieu chimerique revele à pluſieurs d'entre eux les divers eſtats où ils ont eſté engagez dans les differentes tranſmigrations de leurs ames.

5. Les Indiens & les Pythagoriciens ont recours aux comparaiſons, pour expliquer leurs

sentimens, mais avec cette difference que ceux-ci ne les employent que pour donner de la clarté & du jour à leurs pensées, au lieu que ceux-là les regardent comme des preuves manifestes de ce qu'ils avancent.

L'ame, disent les Indiens, est dans le corps, comme un oyseau est dans sa cage; c'est la premiére comparaison dont ils se servent; mais ils ne s'y arrestent pas beaucoup, parce qu'en effet la difference saute aux yeux. Mais en voici trois autres qui leur paroissent admirables, & d'autant plus persuasives, qu'elles sont soûtenuës chacune par l'autorité d'un Poëte : car parmi les Indiens un Vers cité même hors de propos, donne un grand poids au raisonnement, & si le Vers qu'on cite, renferme une comparaison qui explique en appa-

rence quelques circonſtances du ſujet dont on parle ; c'eſt alors que la meilleure raiſon ne s'égale jamais à la comparaiſon.

Voici donc la ſeconde comparaiſon qu'il employent pour appuyer leur ſentiment ſur la Metempſychoſe. Comme l'homme eſt dans une maiſon, qu'il y habite, & qu'il a ſoin d'en reparer les endroits foibles ; de même l'ame de l'homme eſt dans le corps, elle y loge, elle s'étudie à le conſerver, & à en reparer les forces quand elles défaillent. De plus, comme l'homme ſort de ſa maiſon quand elle n'eſt plus habitable, & va ſe loger dans un autre ; l'Ame de même abandonne ſon corps, quand quelque maladie, ou quelque autre accident le met hors d'eſtat d'eſtre animé, & elle ſe met en poſſeſſion d'un au-

tre corps. Enfin comme l'homme sort quand il veut de sa maison, & y retourne de la même maniére ; il y a pareillement de grands hommes, dont l'ame a le pouvoir de se dégager de son corps pour y revenir quand il lui plaist, après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers. A la verité on trouve peu de ces ames privilegiées ; mais enfin on en trouve, & les *Pouranams* nous en fournissent des exemples.

Parmi ces exemples j'en choisis un qui est fort celebre. On lit dans la vie de *Vieramarken* l'un des plus puissans Rois des Indes, qu'un Prince pria une Déesse dont le Temple estoit à l'écart, de lui enseigner le *Mandiram*, c'est-à dire, une priére qui a la force de détacher l'ame du corps, & de l'y faire revenir

quand elle le souhaitte. Il obtint la grace qu'il demandoit ; mais par malheur le Domestique qui l'accompagnoit, & qui demeura à la porte du Temple, entendit le *Mandiram*, l'apprit par cœur, & prit la resolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce Prince se fioit entierement à son Domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir, mais il se donna bien de garde de lui reveler le *Mandiram*. Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'essor à son ame ; mais auparavant il recommandoit bien à son Domestique de garder soigneusement son corps, jusqu'à ce qu'il fust de retour. Il recitoit donc tout bas sa priére, & son ame se dégageant à l'instant de son

corps, voltigeoit çà & là, & revenoit ensuite. Un jour que le Domestique estoit en sentinelle auprès du corps de son Maître; il s'avisa de réciter la même priére, & aussi-tost son ame s'estant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du Prince. La premiére chose que fit ce faux Prince, fut de trancher la teste à son premier corps, afin qu'il ne prist point fantaisie à son Maitre de l'animer. Ainsi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un Perroquet, avec lequel elle retourna dans son Palais.

On ne doit pas trouver étrange que les Indiens s'imaginent que de grands hommes parmi eux aïent eu ce pouvoir de séparer ainsi leurs ames de leurs corps. Pline raconte dans son Histoire *Liv. 7.*

naturelle, qu'un certain Hermotime avoit cet admirable secret de quitter son corps toutes les fois qu'il le vouloit ; que son ame ainsi séparée alloit en divers Payis, & revenoit dans son corps pour raconter les choses qui se passoient dans les lieux les plus éloignez. A la vérité Plutarque n'est pas de l'avis de Pline, il prétend que l'ame de cet Hermotime, qu'il appelle Hermodore, ne se separoit pas réellement de son corps ; mais qu'un génie estoit sans cesse à ses côtez qui l'instruisoit de tout ce qui se passoit ailleurs.

Ce que saint Augustin raconte dans son Livre de la Cité de Dieu, paroist assez surprenant. Un Prestre, dit ce saint Docteur, appellé Restitut, qui estoit de la Paroisse de Calamo, pouvoit à son gré se mettre dans un estat

L. 14. c. 24.

tout-à-fait semblable à celui d'un homme mort : on avoit beau alors le frapper, le piquer, & même le brusler ; il avoit perdu tout sentiment, & on ne lui trouvoit nulle apparence de respiration : il ne s'appercevoit même qu'il eust esté brusle, que par les cicatrices qui lui en restoient : il avoit enfin un tel empire sur son corps, qu'en peu de temps, lorsqu'on l'en prioit, il s'interdisoit tout usage des sens. Un exemple de cette nature seroit dans la bouche d'un Indien, une preuve à laquelle il n'y auroit point de replique : après avoir raconté un trait semblable ; Voyez, ajoûteroit-il serieusement, s'il n'est pas vrai, que les ames demeurent dans leurs corps, de la même maniére que les hommes logent dans leurs maisons.

La troisiéme comparaison

dont les Indiens ſe ſervent, eſt priſe du Navire & du Pilote. Le Pilote, diſent-ils, eſt le maître du Navire, il le gouverne à ſon gré, il le conduit dans les Payis les plus reculez; il le fait entrer dans les Riviéres, il lui fait faire le tour des Iſles, il lui fait parcourir tous les Ports qui ſe trouvent ſur les rivages de la Mer : s'il eſt endommagé en quelqu'une de ſes parties, il le radoube, & il l'abandonne quand les planches venant à ſe pourrir, menacent d'un prochain naufrage. C'eſt ainſi que l'ame ſe trouve dans le corps de l'homme, elle le conduit par tout; elle lui fait faire de longs voyages; elle le mene dans les Villes, elle le fait monter, elle le fait deſcendre; elle le fait marcher ou repoſer; lorſqu'il eſt malade, elle cherche des remé-

des

des propres à réparer ses forces. Mais quand ce corps vient à périr, ou que ses organes s'usent & se déconcertent, elle l'abandonne pour en chercher un autre qu'elle puisse gouverner comme le premier.

Enfin, les Indiens comparent les ames dans les corps à un homme qui est en prison. Cette comparaison suppose ce que je dirai plus bas, que les ames qui se trouvent engagées dans différens corps qu'elles animent successivement, n'y sont retenuës que pour expier les péchez qu'elles ont commis dans une autre vie. Pour prouver ce qu'ils avancent, ils raisonnent du plus au moins, & ils disent que les Dieux subalternes qui sont si fort au-dessus des hommes, sont obligez eux-mêmes d'animer des corps, pour expier les péchez de

la vie précedente. Ils rapportent ſur cela une infinité d'hiſtoires, entre autres celle qu'on lit dans la vie de *Tarma-Rajakels*, ou autrement le *Baradam*; la voici.

Arichenen, eſtoit un des cinq Rois qui ſe ſont rendus célébres dans l'Inde. Ce Prince eut un fils qu'il aimoit tendrement : on l'appelloit *Abimanien*. Cet enfant cheri vint à mourir après bien des avantures ; la douleur que ſon pere en conçut, le mit au deſeſpoir. *Vichnou* metamorphoſé en *Krichnen*, eut pitié de ce pere affligé : il le mena dans un des cinq Paradis, où *Arichenen* apperçut ſon fils tout brillant de gloire. Il voulut l'embraſſer & demeurer avec lui ; mais on le fit retirer, & *Abimanien* lui parla de la ſorte : Autre-
» fois tout Dieu que j'eſtois, je

tombai dans un grand péché : « pour l'expier je fus condamné à « estre mis en prison dans un corps « humain ; maintenant que j'ai sa- « tisfait pour ce crime, & que je « me suis entierement purifié ; vous « me voyez plein de gloire, com- « me j'estois auparavant. Or, di- « sent les Indiens, si les Dieux eux-mêmes sont obligez d'animer des corps pour se purifier, & pour faire penitence dans ces prisons : pouvez-vous douter que les Ames après avoir commis des péchez, dans une autre vie, ne soient pareillement obligées de demeurer dans les corps qu'elles animent comme dans autant de prisons ? Si ces corps naissent dans des Castes mépri-sables, s'ils sont sujets aux maladies, & à d'autres infirmitez, ou s'ils sont disgraciez de la nature, tout cela arrive afin qu'elles

puiſſent expier les péchez de la vie paſſée.

Les Platoniciens employoient la même comparaiſon : Platon l'avoit tirée de Pythagore & d'Empedocle, & Pythagore l'avoit reçuë d'Orphée. Parmi les premiers Chreſtiens, quelques-uns qui avant que d'embraſſer le Chriſtianiſme avoient eſté élevez dans l'école de Platon, trouvoient dequoi l'appuyer dans quelques paſſages de l'Ecriture qui ne doivent s'entendre que dans un ſens metaphorique. Les Saints Peres en citent des endroits mal expliquez par les Origeniſtes. Saint Epiphane, par exemple, dit que les Sectateurs de Platon prenoient à la Lettre ces paroles du Prophete Roy : *Seigneur* tirez mon ame de la priſon où elle eſt.* S. Jerôme obſerve

* *Educ de cuſtodia animam meam.* P. 141.

qu'ils entendoient de même ces autres paroles de saint Paul : * *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* Doit-on estre surpris que les Indiens s'attachent si fort à cette comparaison, puisque des Philosophes qui se disoient Chrestiens, ne laissoient pas de s'en servir dans le même sens que les Platoniciens ?

4. Ce n'est pas assez pour les Indiens de faire passer les ames dans differens corps humains, ils admettent encore la Metempsychose à l'égard des corps de bestes, & de tous les objets sensibles. Ils assurent même que le monde change plusieurs fois de forme, ce qui se fait selon eux par autant de transmigrations différentes. Mais pour mieux éclaircir ce système des Indiens,

* *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* ad Rom. c. 7. v. 24.

il me faut montrer la conformité de leur ſentiment ſur la création du monde avec celui des Diſciples de Pythagore & de Platon.

Ces deux Philoſophes, ainſi que le marquent les Peres, avoient tranſporté dans leur Philoſophie pluſieurs choſes qu'ils avoient tirées des Juifs touchant la morale, & la maniére dont le monde a eſté formé depuis tant de ſiécles. C'eſt le rapport qui ſe trouve entre le commencement de la Geneſe & pluſieurs endroits de Platon, qui a fait dire à Numenius que Platon n'eſtoit autre choſe que Moyſe qui parloit Grec. *Quid eſt Platonisi Moſes atticiſſans* ?

En effet, Platon croyoit que le monde avoit eſté produit par la toute-puiſſance de Dieu, & qu'il eſtoit ſujet à la corruption;

que Dieu est le souverain Seigneur de toutes choses, & le pere des Dieux subalternes, mais qu'il s'est servi de ces Dieux pour former & pour perfectionner tous les Estres.. Les premiers Hérétiques, tel que fut Menandre disciple de Simon le Magicien, pensoient à peu près de même, & soûtenoient que le monde avoit esté fait par les Anges. Saturnin disoit qu'il y en avoit eu sept entre autres qui avoient esté occupez à ce grand ouvrage. Tous ces Hérétiques des premiers siécles, qui s'estoient infatuez du Platonisme, appliquoient aux Anges, ce que le Philosophe disoit des Dieux inferieurs. Seneque voulant expliquer le sentiment des Platoniciens, dit que Dieu produisit des Dieux subalternes pour estre les Ministres de son Royaume, &

pour le perfectionner. Je ſerois trop long ſi j'entreprenois de citer tous les endroits des ouvrages de Platon qui prouvent que c'eſt là ſon opinion.

C'eſt de la même maniere que les Indiens expliquent la création du monde. Dieu qui avoit ſubſiſté pendant toute une éternité ; lorſqu'il n'y avoit ni Ciel ni Terre, créa *Brumma* par ſa toute-puiſſance, laquelle eſt appellée par les Indiens *Parachatti*, c'eſt-à-dire, pouvoir ſouverain ; (les ignorans ont perſonnifié cette expreſſion, & croyent que *Parachatti* eſt la mere des Dieux) ; qu'il ſe ſervit de lui pour créer les autres Eſtres ; qu'enſuite il créa *Vichnou*, qui eſt le Dieu conſervateur de tous les Eſtres ; puis le Dieu *Routren* qui détruit les mêmes Eſtres, afin que *Brumma* les faſſe repa-

roistre avec plus d'éclat. Cet emploi des Dieux subalternes créez par le souverain pouvoir du Seigneur de tous les Estres, peut-il estre plus conforme à l'idée de Platon, qui assure que Dieu créa les Dieux inferieurs, & qu'il les employa à former & à perfectionner ce monde visible?

5. Selon la doctrine du même Platon, la premiere de toutes les Metempsychoses est celle du monde qui doit finir un jour, & estre suivi d'un autre monde. La pensée de ce Philosophe est que comme les ames animent de nouveaux corps, il y aura aussi de nouveaux mondes. A la verité les Platoniciens modernes s'efforcent de donner un bon sens à ces paroles; mais peuvent-ils nier que ce n'ait esté le sentiment des Origenistes; & n'est-ce pas chez Platon que les Origenistes

ont puisé cette idée du renouvellement du monde ? Il ne faut que lire ce que dit Origene au Chapitre 5e du 3e Livre de ses Principes. Il se propose une objection qu'on pourroit lui faire, sur ce qu'il a dit que le monde a commencé dans le temps : Vous me demanderez, dit-il, ce que faisoit Dieu avant qu'il créast le monde ? Il seroit ridicule de dire qu'il estoit oisif ; car rien ne repugne davantage à la nature de Dieu, que de penser que sa bonté n'ait pas voulu faire, ni sa Toute-puissance executer ce qu'il pouvoit. A cela dit ce Docteur, nous répondons conformément à la régle de la piété, que Dieu n'a pas commencé d'agir lorsqu'il a créé le monde : mais nous croyons que de la même maniére que ce monde où nous sommes, sera suivi d'un au-

tre, il y en a eu pareillement plusieurs autres qui ont précédé celui-ci. Ces paroles sont assez expresses en faveur de la doctrine des mondes qui se succedent les uns aux autres, & qu'Origene avoit tirée de Platon, ainsi que plusieurs Saints Peres le lui reprochent : & comme ces mondes ont toujours esté animez par la grande ame du monde, ainsi que Platon l'assure, peut-on douter que les Platoniciens n'admissent la Metempsychose à l'égard de plusieurs mondes ? Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'Origene entesté de ces idées Platoniciennes, abusoit de quelques passages des Livres divins, pour prouver un dogme si ridicule. Il employoit, par exemple cet endroit d'Isaye, où Dieu dit qu'il créera un nouveau Ciel,

* *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum*

& une Terre nouvelle, & ces autre de l'Eccleſiaſte : *Qu'eſt-ce qui a eſté autrefois ? c'eſt ce qui doit eſtre à l'avenir. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait ? c'eſt ce qui doit ſe faire encore. Rien n'eſt nouveau ſous le Soleil, & nul ne peut dire : Voilà une choſe nouvelle, car elle a eſté déja dans les ſiécles qui ſe ſont paſſez avant nous.*

Telle eſt l'opinion des Indiens ; ils s'imaginent que ce monde doit finir, & qu'enſuite Dieu en créera un nouveau : ils déterminent même le temps où ce changement doit arriver ; car ils prétendent qu'après que les quatre âges, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, ſeront expirez, il y aura un jour de la vie de *Brumma*

eſt: Quid eſt quod factum eſt ? Ipſum quod faciendum eſt. Nihil ſub ſole novum, nec valet quiſquam dicere : Ecce hoc recens eſt : jam enim præceſſit in ſæculis, quæ fuerunt ante nos. Eccleſiaſt. c. 1. v. 10.

qui doit durer cent ans : que quand cette multitude d'années ſera écoulée, le monde ſera détruit par le feu. C'eſt une choſe remarquable, que preſque toutes les Nations conviennent enſemble ſur cette maniére dont le monde ſera détruit : c'eſt une tradition que les anciens Philoſophes ſe ſont laiſſez les uns aux autres, & Ovide dit en termes formels, que c'eſt une choſe arreſtée par la force d'une fatalité inévitable, que le Ciel, la Mer, & la Terre doivent eſtre conſumez par le feu :

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque Regia Cæli Ardeat.

Ce monde eſtant donc détruit par le feu, Dieu en fera reparoiſtre un nouveau de la même maniére qu'il a créé celui-ci, & cela ſe renouvellera toujours ;

de même qu'avant que cet Univers où nous ſommes euſt eſté créé, il y en avoit un autre, & avant ce dernier un plus ancien. C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'il faut raiſonner en remontant toujours plus haut, où l'on trouvera divers mondes, plus anciens les uns que les autres. Je ne trouve qu'une difference entre les deux opinions; c'eſt que les Platoniciens & les Pythagoriciens, croyoient qu'il n'y avoit qu'un monde à la fois, & que les Indiens au contraire, en diſtinguent quatorze. On peut néanmoins facilement les accorder, en ce que les Indiens avoüent que ces quatorze mondes n'en font qu'un ſeul, puiſqu'ils ſont tous renfermez dans un œuf, ou comme quelques autres diſent, dans *Brumma*. C'eſt encore une choſe à obſerver que preſque toutes les Nations ſont dans ce

ſentiment, que le monde eſt ſemblable à un œuf : c'eſt ainſi que les anciens Egyptiens repreſentoient le monde, & c'eſt d'eux ſans doute que toutes les Nations ont reçu cette idée. Les Indiens ajoûtent que cet œuf qui renferme tous les mondes a eſté formé par le Dieu *Brumma*, qui ſe trouva ſur l'eau. Les Platoniciens ont dit auſſi que Dieu eſtoit ſur l'eau ; n'auroient-ils pas abuſé de ce paſſage de l'Ecriture, où il eſt dit que * *l'eſprit de Dieu eſtoit porté ſur les eaux* ?

6. Mais combien d'années durera le monde, avant qu'il en paroiſſe un autre ? Il durera, diſent-ils, juſqu'à ce que *Brumma* paroiſſe de nouveau, & que tous les Eſtres reviennent au même eſtat où ils ont paru d'abord. C'eſt

* *Spiritus Domini ferebatur ſuper aquas.* Gen. c. 1. v. 2.

ce qui répond à la grande année Platonique qui devoit durer trente ſix mille ans. Les Platoniciens diſent que tout ce qui s'eſt paſſé durant ce long eſpace de temps, ſe renouvellera alors, & que les ames reviendront dans les corps pour recommencer une vie nouvelle ; que Socrate doit eſtre accuſé de nouveau par Amyte & Melite, que les Atheniens le condamneront à la mort, qu'ils s'en repentiront enſuite, & qu'ils puniront rigoureuſement les accuſateurs. Ce qu'ils diſent de Socrate, doit s'entendre pareillement des autres hommes, & de toutes les avantures ſi célébres dans l'Hiſtoire.

7. La Metempſychoſe ſelon les Indiens ne regarde pas moins les Dieux que les hommes. A la vérité ils avoüent que le Dieu ſouverain qui a créé les Dieux,

les Astres, & tous les Estres, n'est pas sujet à ces différens changemens : mais outre les Dieux inferieurs dont nous parlerons dans la suite, il y en a trois principaux qu'ils confondent avec le Dieu suprême, sçavoir *Brumma*, *Vichnou* & *Routren*, & ces trois Dieux du premier Ordre, quoique subalternes, ont animé différens corps d'hommes & de bestes. *Brumma* a animé le corps d'un Cerf, & celui d'un Cygne. *Vichnou*, le plus accoustumé aux Metempsychoses, a paru sous la figure de *Matcham*, c'est-à-dire, de poisson: ce fut, disent quelques-uns, au temps du Déluge, lorsque ce Dieu conduisit la barque qui sauva le genre humain : il devint ensuite *Courman*, c'est-à-dire, tortuë, pour soûtenir le monde, qui chancelloit : il prit aussi la figure d'un pourceau, pour

trouver les pieds de *Routren* qui s'eſtoit caché ; puis celle de *Naraſingam*, c'eſt-à-dire, moitié homme & moitié lion, pour défendre un de ſes adorateurs, & faire mourir *Franien*. Enfin il a animé le corps d'un *Bramin* d'un fameux Roy appellé *Ramen* &c. *Routren* a pareillement changé pluſieurs fois de figure ; mais la plus extravagante, eſt celle du *Linzam*, qui a produit la ſecte infame des Liganiſtes.

Les Deeſſes, femmes de ces trois Dieux, ont eſté ſujettes à de pareils changemens. *Parradi* femme de *Routren*, vivement touchée de ce que ſon pere n'avoit pas appellé ſon mari à un fameux Sacrifice, auquel il avoit invité tous les Dieux, de rage ſe jetta dans le feu, où elle fut conſumée. Elle nacquit enſuite d'une montagne du Nord, & épouſa une ſeconde fois *Routren*.

Les diverſes renaiſſances de la *Kehoumi* Femme de *Vichnou* ſont célébres. Elle nâquit d'abord lorſque les Dieux & les Géans firent tourner dans la Mer la fameuſe montagne de *Meroüa* : il en ſortit des choſes prodigieuſes, mais la plus excellente de toutes fut la *Kehoumi*, qui ébloüit tous les Dieux par ſa beauté, & qui de leur conſentement fut donnée à *Vichnou*. Long-temps après, elle nâquit d'un fruit, dont l'odeur infiniment douce & agréable ſe répandoit à dix lieuës à l'entour. Cette jeune fille fut élevée par un Penitent appellé *Vedamamouni*, qui lui enſeigna toutes les ſciences ; mais comme elle ſurpaſſoit en beauté toutes les perſonnes de ſon ſexe, il ſouhaitta qu'elle devinſt femme de *Vichnou*, changé alors en *Ramen*,

Roy célébre dans les anciennes Hiſtoires des Indes. Cette Princeſſe s'appelloit pour lors *Sida* : elle faiſoit une rude penitence ſur le bord de la Mer, ſe tenant ſur un maſt au bas duquel elle entretenoit un feu fort actif. La reputation de ſa beauté vint aux oreilles d'un Géant qui eſtoit Roy de Ceilon : il ſe tranſporta ſur le lieu où elle avoit fixé ſon ſéjour, dans le deſſein de l'épouſer ; mais une pareille propoſition lui ayant déplu ; elle ſe jetta dans le feu, & elle fut réduite en cendres. La penitence ne fut pas pourtant inutile : car *Vedamamouni* ayant recüeilli ſes cendres, les renferma dans une canne d'or, enrichie de diamans & de pierres précieuſes d'un prix ineſtimable. On porta cette canne au Géant Ravanen qui la fit mettre dans ſon tréſor. Quelque-

temps après comme on entendit sortir de cette canne une voix semblable à celle d'un enfant, on l'ouvrit, & on y trouva *Sida* changée en petite fille : Les Astrologues consultez sur ce prodige, répondirent que cet enfant seroit la cause de la ruine de Ceilon ; c'est pourquoi on l'enferma dans un coffre d'or, & on la jetta dans la Mer pour l'y faire perir. Mais le coffre au lieu d'estre entraîné par sa pesanteur au fond de l'eau, surnagea, & avança vers la Mer de Bengale : estant entré dans un des bras du Gange, il fut porté sur un champ : les laboureurs l'ayant trouvé le donnerent à leur Roy, qui éleva la *Kehoumi* jusqu'à ce qu'elle fust mariée à *Ramen.*

En un mot, les Dieux subalternes du premier Ordre, outre

qu'ils doivent mourir au temps de la grande année Brummatique & renaiſtre enſuite, ſont encore nez pluſieurs fois dans le cours des années de Brumma. Ces années contiennent pluſieurs milliers d'années, & ſurpaſſent de beaucoup les années qui doivent s'écouler pendant la grande année Platonique.

Pour ce qui eſt des Dieux du ſecond Ordre; les Indiens les repreſentent ſouvent changez en hommes & en demons, leſquels enſuite redeviennent Dieux. Cette opinion des ſçavans Indiens eſt très-conforme à celle des Platoniciens. Saint Auguſtin aſſure que ces Philoſophes croyoient que les Ames des hommes qui avoient pratiqué la vertu, eſtoient changez en Dieux familiers & domeſtiques, & devenoient les protecteurs des fa-

milles : qu'au contraire si elles s'estoient renduës coupables de quelques crimes, elles devenoient des esprits malins qui inquiétent les vivans. *Animas ex hominibus fieri Lares, si meriti boni, & Lemures, si mali.* Saint Jerôme dans sa Lettre à Avitus, dit, que les Origenistes avoient le même sentiment, sçavoir que les hommes estoient changez en demons, & les demons en hommes. *Ita cuncta variari, ut & qui nunc homo est, possit in alio mundo Dæmon fieri; & qui Dæmon est, & negligentius egerit, in crassiore corpore relegetur, id est, homo fiat.* *De Civit. Dei. l. 9. c. 15.*

Afin de montrer que c'est-là l'opinion des Indiens, je ne raporterai qu'un seul exemple tiré d'un de leurs Livres qui a pour titre *Palmapouranam.* Un fameux Brame appellé *Kedanidi*,

avoit un fils nommé *Akinipar*. Ce jeune homme alloit tous les jours se laver dans une eau sacrée qu'on nomme *Achoditirtam*. Cinq jeunes Déesses descendoient souvent du Ciel pour y prendre le bain : elles apperçeurent le jeune Penitent, & elles en furent épriſes. Celui-ci s'en offensa, & jettant sur elles sa malediction, il les changea en Demons, & leur ordonna de voltiger dans les airs. Je dois remarquer en passant, que comme Platon pensoit qu'il y avoit des Demons dans les quatre élemens ; les Indiens croyent de même, qu'il y en a dans l'air, dans le feu, dans l'eau & sur la terre. La malediction eut son effet ; mais les Déesses indignées de l'audace d'*Akinipar*, le maudirent à leur tour, & le condamnerent à estre Demon comme elles.

elles. Ces six Demons, tout ennemis qu'ils devoient estre, conspirerent néanmoins la mort d'un grand Pénitent, qui se nommoit *Chomoucharichi* : mais celui-ci rendit leurs efforts inutiles, & les chassa honteusement de sa presence. *Kedanidi* se trouva là par hazard, & ayant reconnu son fils qu'il cherchoit depuis long-temps ; il pria le Pénitent de le lui rendre dans une forme humaine. Le Pénitent y consentit, pourvû que *Kedanidi* allast se baigner dans le *Prayagatirtam*, (c'est le confluent de trois Rivieres, qui se réünissent dans les Estats du Mogol), & pour l'engager à suivre son conseil, il lui raconta l'histoire suivante : Une sainte Fille appellée *Malinei*, fit autrefois plusieurs années de pénitence, & mérita de renaître dans le Palais des Dieux, & d'es-

tre changée en Deesse : elle venoit tous les jours se laver dans le *Prayaga* : Comme elle se retiroit, une goutte d'eau tomba de ses cheveux sur un Géant d'une grandeur énorme qui estoit caché dans un bois de Bambous. Cette seule goutte fit une telle impression sur le Géant, qu'il comprit que dans une autre vie il avoit esté un des plus grands scelerats de l'Univers, & que c'estoit pour cela qu'il avoit esté condamné à naistre dans cette figure affreuse. Aussi-tost il se prosterna aux pieds de la Déesse, & il la conjura avec larmes de lui oster la vie, & de lui obtenir une nouvelle naissance qui lui procurast un estat plus heureux. La Déesse touchée de ses pleurs l'assura, que pour le faire renaistre heureux, & même pour le placer dans le Palais des

Dieux, elle lui cedoit tout le mérite qu'elle avoit acquis pendant trente jours qu'elle s'estoit lavée dans le *Prayaga*, & le Géant fut aussi-tost changé en une autre forme. *Kedanidi* ayant entendu cette histoire, alla sur le champ au *Prayaga*, où il se baigna trente jours de suite, après quoi il obtint ce qu'il souhaittoit, & son fils redevint Brame. Cette fable fait assez connoistre qu'un des points de la doctrine Indienne, est que les Dieux peuvent estre changez en hommes, & les hommes en Dieux; & que les hommes & les Dieux peuvent devenir Demons, & les Demons devenir des hommes & des Dieux.

Jusqu'icy, MONSEIGNEUR, le systeme Indien ne s'accorde pas mal avec le systeme de Pythagore & de Platon. Cepen-

dant la matiére n'eſt encore qu'effleurée : plus j'approfondirai l'une & l'autre opinion, plus vous reconnoiſtrez qu'à peu de choſes près la conformité eſt entiere. Je commence d'abord par l'idée que les uns & les autres ſe forment de la nature de l'ame.

8. On trouve dans les Livres des anciens Indiens que les ames ſont une parcelle de la ſubſtance de Dieu même ; que ce ſouverain Eſtre ſe répand dans toutes les parties de l'Univers pour les animer : & il faut bien que cela ſoit ainſi, diſent les Indiens, puiſqu'il n'y a que Dieu qui puiſſe vivifier & faire paroiſtre de nouveau des Eſtres. J'eus autrefois un long entretien avec un Brame, qui ſe ſervoit de cette comparaiſon : Repreſentez-vous pluſieurs millions de vaſes,

grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau : Imaginez-vous que le Soleil donne à plomb ſur ces vaſes : n'eſt-il pas vrai que dans chacun d'eux il grave ſon image, que l'on y voit un petit Soleil, ou pluſtoſt un amas des rayons qui ſortent immédiatement du corps brillant de cet Aſtre ? C'eſt, me diſoit-il, ce qui ſe paſſe dans le monde : les vaſes ſont les differens corps dont l'ame émane de Dieu, de même que les rayons émanent du Soleil. Je lui demandai s'il penſoit que dans la diſſolution des corps, ces ames eſtoient détruites, de même que les images du Soleil ne ſubſiſtoient plus, dès que le vaſe eſtoit briſé. Il me répondit, que comme ces mêmes rayons qui avoient formé ces images dans les Vaſes briſez, ſervoient à former d'au-

tres images dans d'autres vaſes pleins d'eau ; de même les ames obligées de quitter les corps qui periſſent, vont animer d'autres corps qui ſont frais & vigoureux. Mais, pourſuivis-je, pourquoi cette portion de la Divinité qui anime les hommes, commet-elle de ſi grands crimes ? N'eſt-il pas ridicule d'attribuer à une partie de Dieu même des pechez auſſi honteux, que ceux que nous voyons tous les jours commettre aux hommes? Il m'avoüa qu'il avoit de la peine à comprendre, comment cette partie de Dieu, qui animoit pour la premiere fois le corps de l'homme, pouvoit donner dans de ſi grands excez ; mais que ſuppoſé qu'elle ſe fuſt rendu coupable de quelque crime, il falloit bien qu'elle ſe purifiaſt par diverſes tranſmigrations, avant

que de se réünir à la Divinité.

D'autres croyent que Dieu est un air extremement subtil, & que nos ames sont une partie de ce souffle celeste ; que quand nous mourons, cet air subtil qui nous servoit d'ame, va se réünir avec Dieu, à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs Metempsychoses ; que quand ces ames sont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude qui a cinq dégrez differens, & qui se consomme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine est enseignée par les Disciples de Pythagore & de Platon, & au rapport de saint Jerôme, par les Origenistes, qui l'avoient tirée de ces deux Philosophes. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que Ciceron fait dire à Caton,

ſçavoir que les Philoſophes de la ſecte Italique, ne doutoient point que les ames ne fuſſent tirées de la ſubſtance de Dieu même. *Audiebam Pythagoram Pythagoreoſque incolas penè noſtros, qui eſſent Italici Philoſophi nominati, nunquam dubitaſſe quin ex universâ mente divinâ delibatos animos haberemus.* C'eſt auſſi vôtre ſentiment, MONSEIGNEUR, car je me ſouviens d'avoir lû dans vos Notes ſur Origene, que les Platoniciens & les Stoïciens ont ſuivi cette même opinion, que les Marcionites & les Manichéens l'ont embraſſée depuis, & que c'eſt dans le ſens des Pythagoriciens que Virgile dit en parlant de Dieu:

Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris,
Cælumque profundum.

Georg. l. 4. v. 221.

Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.

Il eſt vrai néanmoins que pluſieurs textes de Platon prouvent aſſez clairement que Dieu a créé les ames, & qu'il les a enſuite attachées aux Aſtres pour y contempler les idées de toutes les choſes créées. Mais mon deſſein n'eſt pas d'accorder Platon avec lui-même, ni de le ſuivre dans ſes incertitudes, & dans ſes contradictions perpetuelles. Tout ce que je prétends, c'eſt de montrer en quoi la Metempſychoſe Indienne eſt ſemblable à celle des Platoniciens qui ont tiré preſque toute leur doctrine de Pythagore. Car, comme le remarque ſaint Auguſtin, c'eſt de Pythagore que Platon tira toute ſa phyſique; & en y ajoû-

tant la morale de Socrate, il se fit une philosophie complette.

Mais soit que les Ames soient une émanation de la substance de Dieu même, soit que Dieu les ait tirées du néant, il est toujours vrai de dire que Platon fidele disciple de Pythagore a pensé comme lui, que Dieu avoit attaché les ames aux Astres, & leur avoit laissé le plein usage de leur liberté. Saint Augustin en plusieurs endroits, Vivez* dans les Commentaires qu'il a faits du Livre de la Cité de Dieu, & le P. Thomassin** dans sa Theologie, nous assure que c'est-là le véritable sentiment de la philosophie Platonicienne. Celui-ci après avoir cité plusieurs textes de Platon qui le prouvent, l'ex-

* *Comment. in C. 5. de Civ. Dei.*
** *Theolog. page 317.*

plique à peu près de cette maniére. Ces Ames ainſi attachées aux Aſtres, eſtoient ſi heureuſes, qu'elles ſembloient eſtre au comble de leurs déſirs. Dieu leur avoit manifeſté une partie des beautez céleſtes ; elles eſtoient ſi éclairées, qu'elles découvroient la ſouveraine Vérité dans elle-même, & cette vûë eſtoit leur beatitude ; mais elles abuſérent de leur liberté, & ſe laiſſant ébloüir par les beautez créées, elles négligérent ce qui faiſoit leur parfaite felicité. Dieu pour punir ces ames temeraires & infidelles, les détacha des Aſtres, & les attacha à des corps groſſiers. Néanmoins ſi ces ames faiſoient un bon uſage de la liberté qui ne leur avoit pas eſté ravie, ſi elles ſe purifioient en pratiquant la vertu ; elles pouvoient après quelques

transmigrations retourner au premier estat dont elles estoient déchuës. Si au contraire elles venoient à se soüiller en s'abandonnant au vice, elles descendoient dans des corps plus grossiers les uns que les autres, pour y estre sévérement punies.

Cependant il faut prendre garde, disent les Platoniciens, qu'il y a des ames qui ayant contemplé avec plus d'attention la beauté céleste, & les veritez éternelles, ont conservé, nonobstant cette alliance avec les corps materiels, quelques idées de ces beautez & de ces veritez ; à peu près comme on voit des Riviéres, dont les eaux pures, après avoir coulé au travers des mines d'or, & ensuite au milieu des prairies émaillées de fleurs, se jettent dans la Mer, & y conservent durant quelque temps

les bonnes qualitez des lieux où elles ont passé, sans trop se mesler au commencement avec les eaux salées.

Enfin, pour ne rien omettre de ce, que disent les Platoniciens sur ce sujet, c'est en consequence de ces traces des beautez éternelles qu'elles ont vûës, que quand elles trouvent sur la terre des objets qui leur paroissent accomplis; ces objets quoique terrestres, remuent les traces des premieres beautez, & leur causent ces transports qui vont quelquefois jusqu'à une espece d'extase. Les Platoniciens sont tellement enchantez de cette idée, qu'ils croyent qu'on ne peut expliquer autrement ces violens & soudains attachemens, qui enlevent l'ame dès la premiére vûë.

Je sçai qu'il y a des Disciples

de Platon, qui pour justifier leur maître, prétendent qu'il a simplement enseigné, que Dieu a créé les ames, & les a unies aux corps pour la perfection de l'Univers, & non pas pour des fautes qu'elles eussent commises estant attachées aux Astres. Mais on trouve dans les Ouvrages de ce Philosophe des textes si formels du contraire, qu'on doit, ce me semble, s'en tenir à ce que je viens d'exposer de sa doctrine.

La même doctrine se trouve répanduë dans les Ouvrages des Indiens, sur-tout au regard des Rajas qui forment la premiére Caste après celle des Brames. Il y a plusieurs Castes de Rajas subordonnées les unes aux autres, qui cependant sont renfermées dans deux principales. La premiere est de ceux qui sont sortis

du Soleil, c'eſt-à-dire, que leurs ames habitoient auparavant dans le corps même du Soleil, ou en eſtoient, ſelon d'autre, une partie lumineuſe. Cette Caſte s'appelle *Chouria-Vankcham*, *Caſte du Soleil.* Ils en diſent autant de la ſeconde Caſte qu'ils nomment *Somma-Vankcham*, c'eſt-à-dire, *Caſte de la Lune:* & quand on leur demande d'où viennent les ames des autres Caſtes, ils répondent qu'elles viennent des Aſtres. C'en eſt, ſelon eux, une preuve déciſive, que ces traînées de lumiére qui paroiſſent durant la nuit, lorſque l'air eſt enflammé; car ils prétendent que ce ſont des ames qui tombent des Aſtres, ou bien du *Chorkam*, qui eſt un de leurs Paradis. Les Brames perſuadent au Peuple que cette lumiére, ou ſelon eux, ces ames qui tombent

ainſi du Ciel, venant à s'arreſter ſur les herbes, entrent dans le corps des vaches ou des brebis qui broutent, & vont animer les veaux & les agneaux. Si cette lumiére tombe ſur quelque fruit qui ſoit mangé par une femme enceinte, ils diſent que c'eſt une ame qui va animer le petit enfant dans le ſein de ſa mere.

Enfin, les Indiens aſſurent de même que les Platoniciens, que ces Ames ſe dégoûtant de leurs premiéres délices, & preſſées du déſir d'animer des corps materiels, viennent effectivement y habiter, & y demeurent juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient purifiées, & qu'elles ayent merité de retourner au lieu d'où elles ſont ſorties : mais que ſi elles y contractent de nouvelles ſoüillures, elles ſont enfin condamnées aux Enfers, d'où elles ne

sortiront qu'après un temps presque infini.

9. Au reste ce passage des ames dans des corps plus ou moins parfaits, selon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne se fait pas au hazard, mais avec ordre, & il y a comme differens dégrez par où elles montent ou descendent pour estre recompensées ou punies. C'est ce que Platon fidele disciple de Pythagore, enseigne dans son Timée, dans son dernier Livre de la Republique, & dans son Phédre, où il explique ainsi l'ordre de ces transmigrations. 1°. Si c'est une ame qui ait vû beaucoup de perfections en Dieu, & qui ait découvert plusieurs véritez dans cette espece de vision beatifique, elle entre dans le corps d'un Philosophe ou d'un Sage, qui fait ses délices de la

contemplation. 2°. Elle anime le corps d'un Roy ou d'un grand Prince. 3°. Elle passe dans le corps d'un Magistrat, ou elle devient le Chef d'une puissante Famille. 4°. Elle anime le corps d'un Medecin. 5°. Elle entre dans le corps d'un homme dont l'emploi est de pourvoir au culte des Dieux. 6°. Elle passe dans le corps d'un Poëte. 7°. Dans celui d'un Artisan ou d'un Laboureur. 8°. Dans le corps d'un Sophiste, & enfin dans celui d'un Tyran.

C'est ainsi à peu près que les Indiens arrangent leur Metempsychose. Bien qu'ils n'admettent que quatre Castes principales, ils reconnoissent néanmoins plusieurs autres Castes subalternes, qui sont renfermées sous chacune de ces quatre Castes fondamentales. Ainsi quand les ames

descendent immediatement du Ciel, elles entrent 1°. dans le corps des Brames, qui sont leurs sçavans & leurs Philosophes. 2°. Elles passent dans les corps des Rois & des Princes. 3°. Dans les Magistrats ou Intendans des Provinces, qui sont de la Caste des Choutres : & enfin dans les Castes les plus viles & les plus mépriſées, d'où aussi elles peuvent monter à mesure qu'elles se purifient. J'ai oüi dire à un Brame habile, qu'il avoit lû dans un Livre ancien, qu'en certaines occasions les ames devoient passer jusqu'à mille fois dans differens corps, avant que d'estre unies au Soleil dont elles deviennent comme autant de rayons. Un Poëte Indien voulant faire mieux comprendre la maniere dont les ames descendent toujours en des corps moins par-

faits les uns que les autres, lorſqu'elles ne ſuivent pas les lumiéres de la raiſon, les compare à la deſcente de la riviére du Gange. Cette Riviere, dit-il, tomba d'abord du haut des Cieux dans le *Chorkam*, de-là elle deſcendit ſur la teſte d'*Iſſouren*, puis ſur la fameuſe montagne *Ima*: de-là ſur la terre, de la terre dans la mer, de la mer dans le *Padalam*: c'eſt-à-dire, dans l'Enfer.

Les Chaldéens expliquent ici d'une maniére non moins ridicule cette deſcente & cette élevation des ames: ils prétendent qu'elles ont des aiſles qui ſe fortifient à meſure qu'elles pratiquent la vertu, & qui s'affoibliſſent à meſure qu'elles ſe plongent dans le vice. Le peché a la force de couper ces aiſles, & alors les ames ſont obligées de

descendre. Quand elles se tournent vers la vertu, ces aisles croissent, se fortifient, & les élevent au Ciel.

Platon dit de même, que quand les ames ne s'élevent pas à un plus haut dégré en changeant de demeure; c'est que leurs aisles ne sont pas assez fortes. Lorsqu'on demande aux Platoniciens, combien il faut de temps à ces ames, afin qu'elles puissent recouvrer leurs aisles brisées par le peché, ils répondent qu'il faut au moins dix mille ans pour les pecheurs; mais que pour les justes qui ont vécu trois fois dans la simplicité & dans l'innocence, il leur suffit d'y employer trois mille ans. *Qui simpliciter & sine dolo philosophatus est, huic, si ter ad eum vixerit modum, ter milleni sufficient anni.*

Il y a de l'apparence que ce-

la ſe diſoit par les Platoniciens dans un ſens allegorique. Mais les Indiens ne l'entendent pas de même ; ils ont pris à la lettre ces aiſles dont ils avoient oüi parler. Ils en ont donné juſques aux montagnes. Elles eſtoient autrefois ſi inſolentes, diſent-ils, qu'elles ſe mettoient devant les Villes pour les couvrir. *Devendiren* les pourſuivit avec une épée de diamants, & ayant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les aiſles ; c'eſt ce qui a produit cette chaiſne de montagnes, qui diviſe les Indes en deux parties. Pour ce qui eſt des autres montagnes qui ſe ſeparerent de l'armée, elles tomberent çà & là dans leur déroute, ainſi qu'elles ſe voyent encore aujourd'hui : celles qui tomberent dans la mer, formerent

les Isles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, selon eux, sont animées; ils leur donnent même pour enfans, non seulement des rochers, mais encore des Dieux & des Deesses.

10. Après tout, MONSEIGNEUR, les ames ne seroient pas entierement dégradées, si elles estoient destinées à n'animer que des corps humains; mais que la philosophie Platonicienne les ait avilies jusqu'à animer des corps de bestes, c'est ce qui ne paroistroit pas croyable, si une opinion si insensée n'estoit pas semée dans les Ouvrages de Platon. C'est cette opinion que saint Augustin rapporte au 30 Livre de la Cité de Dieu, lorsqu'il dit ces paroles: *Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse certissimum est.*

Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur maiſtre, comme a fait Porphyre ; ils ont allegué des raiſons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également que les ames animent les corps des beſtes, & les corps des hommes.

Telle eſt donc le ſyſteme de Platon. Toutes les Ames à la reſerve de celles de quelques Philoſophes, ſont jugées au moment qu'elles ſe ſeparent de leurs corps. Les unes tombent dans les Enfers, où elles ſont punies & purifiées. Les autres dont la vie a eſté innocente, montent au Ciel pour y eſtre recompenſées d'une maniére proportionnée à leurs vertus : mais après mille ans elles retournent ſur la terre, où elles choiſiſſent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors que celles

les qui ont animé des corps humains dans la vie précedente, passent dans des corps de bestes ; que les autres qui ont esté dans des corps de bestes, viennent animer des corps humains. C'est ainsi que ce Philosophe s'explique dans son Phedre.

Mais qu'on ne croye pas que ce choix que font les Ames, soit ou aveugle ou indifferent à l'égard de toute sorte de bestes ; c'est un choix éclairé, puisque parmi les bestes elles choisissent celles qui ont eu le plus de rapport à l'estat où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cygne ; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un Rossignol ; celle d'Ajax dans le corps d'un Lion : l'ame d'Agamemnon anima un Aigle, & celle de Therſite passa dans le corps d'un Singe. C'est dans les Livres* de la Republique que Platon dé-

* *L. x.*

veloppe cette rare doctrine.

Les Indiens penſent comme Platon, avec cette difference, comme nous le verrons dans la ſuite, qu'après que les ames ont eſté punies pour leurs crimes, ou récompenſées pour leurs vertus, elles ſont deſtinées à entrer dans d'autres corps, non par choix, mais par une qualité néceſſitante qu'ils appellent *Chankcharam*, ou par la détermination de *Brumma*, qui a ſoin d'écrire toutes les avantures de cette ame dans les ſutures de la teſte du corps qu'elle eſt ſur le point d'animer.

11. Quand on a une fois admis le grand principe des Pythagoriciens & des Platoniciens, ſçavoir que tout l'homme conſiſte dans l'ame, & que le corps que les ames animent, ne ſont que de ſimples inſtrumens dont elles ſe ſervent, ou comme des veſtemens dont elles ſe cou-

vrent, il s'ensuit que les ames doivent passer pareillement dans les arbres, dans les plantes, & dans tout ce qui a la vie vegetative. Et c'est ce qu'Ovide, qui par tout se déclare Pythagoricien, nous represente dans ses Metamorphoses; car bien qu'il y ait quelque legere différence entre la Metempsychose & la Metamorphose; cette derniere pourtant n'est fondée que sur la premiere. C'est aussi ce que veut dire Virgile, lorsqu'il raconte qu'Enée coupant un arbre, vit couler le sang de Polidore, & qu'il entendit une voix qui lui crioit:

Quid miserum, Æneæ, laceras? jam parce sepulto.

Je pourrois rapporter icy plusieurs contes fabuleux qui ont cours parmi les Indiens, & qui y passent pour des véritez incon-

teſtables. En voici un entre pluſieurs qui ſe trouvent dans le fameux Livre appellé *Ramayenam*. C'eſt ſelon eux un Livre infaillible, & dont la lecture efface tous les pechez.

Chourpanaguey eſtoit ſœur du geant *Ravanen*, elle avoit un fils qu'elle aimoit tendrement. Ce jeune homme entra un jour dans le Jardin d'un Penitent, & y gaſta quelques arbres : le Solitaire en fut offenſé, & ſur le champ il le condamna à devenir un arbre qui ſe nomme *Alamaram*. *Chourpanaguey* ayant prié l'Hermite de moderer ſa colere, il ſe laiſſa attendrir, & il conſentit que quand *Vichnou* transformé en *Ramen* viendroit dans le monde, & couperoit une branche de cet arbre ; l'ame du jeune homme s'envoleroit dans le *Chorkam**, & ne ſeroit plus ſujet

* Paradis des Indiens.

à d'autres transmigrations. On lit dans les Ouvrages des sçavans Indiens, un grand nombre d'exemples de cette nature, par lesquels il prouvent que les ames passent dans les plantes & dans les arbres.

12. Pour pousser la Metempsychose jusqu'où elle peut aller, il ne resteroit plus que de faire passer les ames dans les pierres, & dans tous les autres estres de même espece. Je ne trouve nul vestige d'une pareille doctrine parmi les sectateurs de Pythagore & de Platon. A la vérité Ovide s'est donné l'essor dans ses Metamorphoses: Aglauros y est changée en pierre, Niobé en marbre, Atlas en une montagne de son nom, Scilla dans un écüeil qui est dans la mer, &c. Mais ce Poëte ne croit pas que ces rochers, ces pierres, & ces mon-

tagnes ſoient animez.

Les Indiens au contraire ſont fortement perſuadez que des ames animent véritablement les pierres, les montagnes, & les rochers. Parmi pluſieurs exemples qu'on trouve dans le *Ramayenam*, je n'en citerai qu'un ſeul, qui ſera la preuve de ce que j'avance.

Il eſt rapporté qu'il y avoit auprès du Gange un Pénitent nommé *Cavoudamen*, dont la vie eſtoit très-auſtere ; qu'il avoit une des plus belles Femmes qui fuſt au monde : (elle ſe nommoit *Ali*) qu'elle eut le malheur de plaire à *Devendiren* Roy des Dieux du *Chorkam* ; que l'Hermite qui s'en apperçut, en fremit de colere, & qu'il donna à l'un & à l'autre ſa malediction ; qu'*Ali* fut auſſi-toſt transformée en un rocher, où ſe logea ſon

ame ; mais que dans la suite *Ramen* ayant touché du pied le rocher, délivra par sa vertu cette ame infortunée : que comme elle avoit expié son crime dans cette transmigration, elle s'envola sur l'heure au *Chorkam*.

13. On pourroit me faire icy une question que je dois prévenir, afin de mieux approfondir le système Indien ; sçavoir si le passage des ames du corps dans un autre se fait à l'instant, ou s'il se trouve quelque intervalle de temps entre les differentes animations. Les sentimens des Indiens sont partagez. Quelques-uns croyent que les ames demeurent auprès du corps, & même dans les endroits où se conservent les cendres des cadavres brulez, jusqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps qui soit propre à les recevoir. D'autres

penſent qu'elles ont la permiſſion de venir manger ce qu'on leur offre pendant pluſieurs jours, & c'eſt l'opinion la plus commune : auſſi ſe réjoüiſſent-ils, lorſqu'ils voyent que les corbeaux viennent ſe jetter ſur ce que l'on a préparé pour ces ames. Le peuple ſur-tout, croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans ces corbeaux, ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure ; qu'enſuite elles vont dans la gloire, ſi elles l'ont méritée, ou dans les Enfers ſi elles s'en ſont rendu dignes.

Pour ce qui eſt de Platon, il m'a paru varier ſur la deſtinée des ames au ſortir du corps. Néanmoins il aſſure plus communément que les ames qui ſe ſont purifiées s'en retournent au Ciel d'où elles ſont venuës ſur la terre, & que les ames des mé-

chans sont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlez, ou auprès des sépulcres où l'on a placé ces cadavres, avant qu'il leur soit permis de se loger dans d'autres corps ; & que par ce moyen-là elles expient leurs crimes.

C'est une observation que vous avez faite, MONSEIGNEUR, & que je ne fais qu'après vous, que les Poëtes, qui la pluspart estoient Pythagoriciens, ont cru que les ames soit bonnes soit mauvaises, accompagnoient toûjours au moins pour quelque-temps les cadavres. C'est ce qu'on lit dans le quatriéme Livre de l'Eneïde, lorsque Virgile parle des manes & des cendres d'Anchise, dans le troisiéme Livre d'Ovide, & dans le quatriéme Livre des Elegies de Properce. Lucain veut qu'on

ramaſſe les cendres répanduës ſur le rivage, pour les renfermer avec les Manes dans la même Urne

Cinereſque in littore fuſos
Colligite, atque unam ſparſis
date Manibus Urnam.

L. 2. & 9.

L'Interprete Servius en expliquant ces paroles du troiſiéme Livre de l'Eneïde

Animamque ſepulchro
Condimus,

dit, que l'ame demeure auprès du corps ou des cendres, autant de temps qu'il en reſte quelque veſtige. C'eſtoit pour empeſcher les ames d'aller ſi-toſt dans d'autres lieux que les Egyptiens embaumoient avec ſoin les cadavres. La myrrhe, les parfums, les bandes de fin lin enduites de gomme rendoient ces cadavres, au rapport de ſaint Auguſtin, auſſi durs que s'ils euſſent eſté de

marbre. C'est pour la même raison qu'ils firent bastir ces superbes Pyramides dont Herodote, Diodore le Sicilien, Strabon, Pline, & plusieurs sçavans voyageurs nous ont fait des peintures si surprenantes.

Les Indiens n'accordent pas aux ames un si long séjour auprès des cadavres: douze ou quinze jours tout au plus leur suffisent: après quoi le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animez; & tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles ayent accompli plusieurs centaines de transmigrations.

Quand on interroge les Brames sur la cause de ces diverses renaissances, ils se trouvent fort embarrassez. J'ai découvert néanmoins leur veritable senti-

ment, soit par la lecture de leurs anciens Livres, soit par les entretiens que j'ai eus avec leurs Docteurs. Ils conviennent tous que *Brumma* écrit dans la teste des Enfans qui naissent l'histoire de leur vie future, & qu'ensuite, ni lui ni tous les Dieux ensemble ne peuvent plus l'effacer ni en empêcher l'effet. Mais les uns prétendent que *Brumma* écrit ce qu'il juge à propos, & que par consequent, c'est de sa fantaisie que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres au contraire soûtiennent qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice, & que les avantures qu'il écrit dans la teste des Enfans, doivent estre conformes aux actions de la vie précedente.

C'est une chose assez plaisante, MONSEIGNEUR, que

cette écriture de *Brumma*, & qui mérite d'estre expliquée. Le crâne, comme tout le monde sçait, a des sutures qui entrent les unes dans les autres, & qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie. Toutes ces petites dents sont selon les Indiens autant de hierogliffes, qui forment l'écriture de Brumma dans les trois principales sutures, que les Anatomistes appellent la coronale, la lambdoïde, & la sagittale. C'est dommage, disent-ils, qu'on ne puisse lire ces caracteres, ni en pénétrer le sens, on sçauroit toute la vie de l'homme.

Voici donc quel est le véritable systeme des anciens Brames : toute bonne action doit estre essentiellement recompensée, & toute mauvaise doit estre nécessairement punie. Par con-

ſequent nul innocent ne peut eſtre puni, nul coupable ne doit eſtre recompenſé. Ce ſont donc les vertus & les vices qui ſont la véritable cauſe de la diverſité des Eſtats : c'eſt-là le deſtin auquel on ne peut reſiſter, c'eſt-là l'écriture fatale de *Brumma*. Et c'eſt en développant ce principe qu'on rend raiſon pourquoi les uns ſont heureux dans ce monde, & les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précedente, vous joüirez de tous les plaiſirs imaginables dans celle-ci ; ſi vous avez commis des crimes, vous en ſerez puni. C'eſt pour cela que les Indiens repetent ſans ceſſe ce proverbe. *Qui fait bien trouvera bien, qui fait mal trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité *Chankaram*. C'eſt une qualité im-

primée dans la volonté qui fait agir bien ou mal, selon les actions de la vie précédente. Ceux qui n'entendent pas bien la langue, se trompent souvent sur cette expression; car elle a differentes significations: quelquefois elle signifie la memoire; d'autres fois, elle signifie une certaine qualité que les Prestres des Payens impriment à la statuë d'une Idole par certaines priéres, qui donnent une espece de vie à cette statuë. Mais elle est principalement emploïée par les sçavans, pour expliquer la cause des differentes transmigrations.

Ce principe une fois posé, c'est ainsi que les Brames raisonnent. Le Dieu que nous adorons est juste, il ne peut donc commettre aucune injustice. Cependant nous voyons que plusieurs nais-

ſent aveugles, boiteux, difformes, pauvres & denuez de toutes les commoditez préſentes, dont la vie par conſéquent eſt très-malheureuſe. Ils n'ont pas mérité un ſort ſi triſte en naiſſant, puiſqu'ils n'avoient pas l'uſage de leur liberté; il faut donc l'attribuer aux péchez qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres au contraire qui naiſſent dans de magnifiques Palais, qui ſont reſpectez, honorez, & àqui il ne manque rien de toutes les délices. Par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une deſtinée ſi agréable, ſi ce n'eſt par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente? Ainſi toutes les diverſes tranſmigrations tirent leur origine de la néceſſité qu'il y a que le vice ſoit puni & la vertu recompenſée. On ne lit autre choſe dans

les Histoires Indiennes: leurs Livres de morale, & leurs poësies sont remplies de ces maximes. Voici, par exemple, ce que dit l'un de leurs plus célébres Auteurs, pour montrer quelle est la force des bonnes œuvres.

Un homme fort habile pensoit souvent à l'obligation où il estoit d'honorer les Dieux subalternes; il fit néanmoins réflexion que ces Dieux inferieurs estoient soumis à *Brumma*, & il jugea qu'il estoit plus naturel de s'adresser directement à lui. Ensuite, il considera que *Brumma* ne pouvoit rien changer aux évenemens de cette vie, & que tous les avantages qu'on retire dans l'estat où nous sommes, ont leur source dans les bonnes œuvres qu'on avoit pratiquées dans la vie précédente: d'où il conclut qu'il devoit regarder

les actions vertueuſes comme le principe de ſon bonheur. Il eſt donc vrai, diſent les Indiens, que c'eſt à la pratique de la vertu qu'on eſt redevable du bien que l'on reçoit maintenant.

Il ne me ſeroit pas difficile de rapporter des exemples de chaque vertu, qui a produit une nouvelle renaiſſance dans un eſtat plus heureux. Ce ſeul trait tiré de la vie de *Vieramarken* fera juger de tous les autres. Un ſcelerat coupable d'une infinité de crimes, donna par aumône une meſure de ſemence de Bambous; cette action de charité le fit renaiſtre fils du Roi de *Cachi*: c'eſtoit le plus grand honneur qu'il pouvoit eſperer ſur la terre.

Les Auteurs Indiens rapportent pareillement une infinité d'exemples de la punition des

pecheurs dans les diverſes tranſmigrations de leurs ames. Je me borne à un ſeul qu'ils regardent comme la cauſe principale de toutes les Metempſychoſes de *Vichnou*. Un Solitaire appellé *Virougoumamouni* avoit vécu pluſieurs années dans les rigueurs de la pénitence. Il s'eſtoit élevé à un ſi haut dégré de perfection, que les Dieux mêmes eſtoient obligez de l'honorer, ou eſtoient expoſez à la malédiction: car nulle puiſſance ne pouvoit lui reſiſter. Il alla ſur une montagne, où ſe trouverent *Brumma*, *Routren*, *& Vichnou*. Les deux premieres Divinitez ne l'ayant pas reçu avec le reſpect qui lui eſtoit du, furent punies ſur le champ. *Brumma* fut condamné à n'avoir jamais de Temple, & *Routren* fut frappé rudement. *Vichnou* qui crai-

gnoit un traittement semblable, s'humilia en sa présence: mais ensuite il entra dans un étrange colere contre le portier de son Palais, qui avoit donné entrée au Solitaire ; & pour le punir de sa négligence, il le condamna à renaître son ennemi dans ses diverses Metempsychoses. C'est pour cela que quand *Vichnou* parut sous la figure de *Ramen*, le portier anima le corps d'un Géant nommé *Ravanen.* Vous voyez donc, ajoûtent les Indiens, que c'est toujours ou le vice ou la vertu qui font renaître les hommes heureux ou malheureux.

Ils sont tellement convaincus que tous les évenemens de cette vie, ont pour principe le bien ou le mal qu'on a fait dans une autre vie, que quand ils voyent qu'un homme est élevé à quel-

que grande dignité, ou qu'il possede de grandes richesses, ils ne doutent point qu'il n'ait esté très-exact à pratiquer la vertu dans une vie précedente. Qu'un autre au contraire traîne une vie malheureuse dans la pauvreté, & dans les disgraces qui l'accompagnent; il ne faut pas s'en étonner, disent-ils, c'estoit un méchant homme.

Je me souviens, MONSEIGNEUR, de vous avoir raconté ce qui m'arriva il y a quelques années, lorsque je fus mis en prison à *Tartolam*. Un des principaux du Payis touché de tout ce que je souffrois, vint me voir pour me consoler; & comme il m'entretenoit à cœur ouvert; Hé bien! me dit-il, vous avez « tant de fois déclamé contre la « Metempsychose, la pouvez-vous « nier à present? Le triste estat où «

„ vous eſtes réduit, n'en eſt-il pas
„ une preuve aſſez claire ? Car en-
„ fin, ajouſta-t-il, j'ay appris de
„ vos Diſciples que dès vôtre plus
„ tendre jeuneſſe, vous vous eſtes
„ fait *Sanias* ; l'air empeſté du
„ monde, & le commerce des mé-
„ chans n'avoient pû alors cor-
„ rompre vôtre cœur ; vous avez
„ toujours vécu depuis dans la ſim-
„ plicité & dans l'innocence: Vous
„ menez dans les bois de *Tarco-*
„ *lam* une vie auſtere & péniten-
„ te, vous ne faites de mal à per-
„ ſonne, au contraire, vous enſei-
„ gnez le chemin du ſalut à tout
„ le monde. Pourquoi donc eſtes-
„ vous enfermé dans cette obſ-
„ cure priſon ? Pourquoi eſt-on
„ preſt de vous livrer aux plus
„ cruels ſupplices ? Ce n'eſt pas
„ ſans doute pour les pechez que
„ vous avez commis dans cette
„ vie, c'eſt donc pour ceux que

vous avez commis dans une autre. «

Il n'en faut pas davantage, MONSEIGNEUR, pour connoître ce que pensent les Indiens sur la Metempsychose, cependant pour achever le parallelle de leur opinion avec celle de Pythagore & de Platon, j'y ajoûterai encore un dernier trait de ressemblance.

14. On lit dans le Livre de saint Irenée sur les Hérésies, que Platon ne sçachant que répondre à ceux qui lui objectoient que la Metempsychose estoit une chimere, puisqu'on ne voyoit personne qui se ressouvinst des actions qu'il avoit faites dans les vies précédentes, ce Philosophe inventa le fleuve de l'oubli, & avança, sans néanmoins le prouver, que le Démon qui présidoit au retour des ames sur la

terre, leur faiſoit boire des eaux
L. 2. c. 59. de ce fleuve. *Qui primus hanc introduxit ſententiam, cum excuſare non poſſet, oblivionis induxit poculum potaſſe.* Mais quoi, dit à cela ſaint Irenée, nous nous reſſouvenons tous les jours des ſonges que nous avons eu durant la nuit; comment ſe peut-il faire que nous perdions tout ſouvenir de cette multitude prodigieuſe de faits dont nous avons eſté les témoins, & de tant d'actions que nous avons faites? Un Démon, dites-vous, donne aux ames qui entrent dans les corps un breuvage qui leur fait oublier tout ce qui s'eſt paſſé dans les vies précédentes; mais d'où ſçavez-vous qu'il y a un pareil breuvage? Qui vous a dit qu'un Démon l'a préparé? Si vous l'ignorez, l'un & l'autre eſt chimérique: ſi vous vous ſouvenez effecti-

fectivement que ce Démon vous a fait boire de l'eau de ce fleuve, vous devez également vous souvenir du reste. *Si enim & Dæmonem, & poculum, & introitum reminiscaris, reliqua oportet cognoscas. Si autem illa ignoras, neque Dæmon verus, neque artificiosè compositum oblivionis poculum.*

Platon ajoûtoit néanmoins que l'oubli de ce qu'on avoit vû dans une autre vie, n'estoit pas si profond ni si universel, qu'il n'en restast quelques traces, lesquelles excitées par les objets & par l'application à l'étude, rappelloient le souvenir des premiéres connoissances. C'est ainsi qu'il expliquoit la maniére dont les sciences s'apprennent; & selon ce principe, il soûtenoit que les sciences estoient plustost des reminiscences de ce qu'on avoit appris autrefois, que des

connoiſſances nouvellement acquiſes. Il y avoit outre cela des ames privilegiées qui ſe ſouvenoient des différens corps qu'elles avoient animez, & de tout ce qu'elles avoient fait dans ces corps : c'eſt ainſi que Pythagore ſe reſſouvenoit d'avoir eſté Euphorbe. Mais c'eſtoit une faveur ſinguliere qui n'eſtoit accordée qu'à un petit nombre d'hommes excellens & tout divins.

Les Indiens diſent quelque choſe d'aſſez ſemblable ; car ils aſſurent qu'il y a certaines vûës ſpirituelles qui ſe donnent à quelques ames plus favoriſées, qui les font reſſouvenir de tout ce qu'elles ont vû, & de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilége eſt ſur-tout accordé à celles qui ſçavent de certaines priéres & qui les recitent : par malheur preſ-

que perſonne ne ſçait ces priéres, & de-là vient cet oubli où l'on eſt maintenant de tout ce qu'on a eſté, & de tout ce qu'on a fait. Un exemple fera mieux comprendre quelle eſt ſur cela leur opinion.

Il eſt rapporté dans un Livre qu'ils appellent *Brumma-pouranam*, qu'un Roi nommé *Bimarichen* né dans le Royaume de *Tiradidejam*, avoit épouſé *Commatoudi* : c'eſtoit une grande Princeſſe qui eſtoit née dans le Royaume de *Nirreinchiadejam*. Ce Roi avoit de grands deffauts; il ne gardoit point les *Ajarams*, c'eſt-à-dire, les coûtumes propres de la Nation ; c'eſt ce qui le rendoit odieux & mépriſable à ſes ſujets. La Reine qui le voyoit avec douleur négliger les choſes mêmes, où les *Parias* ſont très-exacts, lui en fit de vifs

reproches. Le Prince ne s'en tint pas offensé, au contraire après l'avoir écouté paisiblement, il s'ouvrit à elle, & il lui confia un grand secret. La devotion que j'avois aux Dieux, lui dit-il, m'a obtenu d'eux une faveur particuliére, & qui n'est reservée qu'à peu de personnes. Ils m'ont fait connoistre par une vûë spirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'estois un chien dans la vie précédente : j'entrai alors par hasard dans la cour d'un Temple où l'on faisoit un sacrifice; je me jettai sur l'autel, & je mangeai le ris qu'on y immoloit. On me chassa par trois fois différentes. Mais enfin, comme je revenois toujours à la charge, on me donna un coup si violent, que j'en mourus sur l'heure devant la porte du Temple dédié à *Chiven*. Heureusement pour moi

Chiven eſtoit deſcendu dans le Temple pour voir le ſacrifice & pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainſi devant ſa porte, & il me procura une nouvelle naiſſance dans la perſonne d'un Roi tel que je ſuis. Si donc vous voyez que j'obſerve ſi peu les *Ajarams*, c'eſt que mes premiéres inclinations ne ſont pas tout-à-fait détruites, & que je ſuis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier eſtat. Ce recit ſurprit étrangement la Princeſſe, & la curioſité naturelle aux perſonnes du ſexe la porta à faire inſtance auprès de ſon mari, pour ſçavoir de lui ce qu'elle avoit eſté elle-même. Le Roi examina les vies précedentes avec le ſecours de ſa vûë ſpirituelle, & il lui aprit qu'elle eſtoit un oyſeau qui fut pourſuivi par un

Oyſeau de proye, & qui vint mourir à la porte du Temple de *Chiven*, & que ce Dieu ordonna qu'elle naiſtroit *Rajatti*. Mais que deviendrons-nous, reprit la Reine ? Le Prince regardant pour la troiſiéme fois dans l'avenir, découvrit que lui & elle devoient renaiſtre trois fois dans la Caſte des Rajas.

A travers toutes ces fables, & ces idées extravagantes des Indiens, on voit aſſez qu'ils reconnoiſſent un premier Eſtre éternel & Créateur de tous les autres Eſtres ; des intelligences qui ſont d'un ordre ſuperieur à l'homme, quoique fort inferieures à Dieu ; qu'ils admettent des Démons ; qu'ils tiennent que l'ame eſt immortelle, qu'il y a une autre vie, un Paradis & un Enfer : qu'on mérite l'un par la pratique de la vertu, & qu'on ſe rend digne de l'au-

tre par les pechez qu'on commet ; qu'on peut expier les pechez en cette vie ; que la prospérité & les richesses sont presque toujours la source de nos desordres. Enfin, il paroist que dans plusieurs points, ils pensent d'une maniére qui les approche des véritez de la Religion : mais ces véritez qu'ils admettent, sont tellement obscurcies par les fables & les rêveries que l'idolâtrie y a mêlées, qu'on a peine à les tirer de cet amas confus de fables & de mensonges, pour les leur faire voir telles qu'elles sont.

Peut-estre me demanderez-vous, MONSEIGNEUR, quelles sont les raisons qui frappent davantage ces Peuples, quand nous réfutons leurs ridicules idées sur la Metempsychose.

C'eſt par où je finirai cette Lettre qui n'eſt déja que trop longue. Nous avons remarqué que les raiſons dont ſaint Thomas ſe ſert contre les Gentils, ne font ſur l'eſprit des Indiens qu'une très-legére impreſſion. Ainſi pour les deſabuſer entierement d'un ſyſteme également impie & ridicule, nous avons recours à des raiſonnemens tirez de leur propre doctrine, de leurs uſages, & de leurs maximes : & ce ſont ces raiſonnemens où l'on leur fait ſentir les contradictions dans leſquelles ils tombent, qui les confondent, & qui les contraignent de reconnoiſtre l'abſurdité de leurs opinions.

Nous leur demandons d'abord, s'il n'eſt pas vrai que les hommes ont eſté créez : ils n'ont garde de le nier, car l'emploi

de *Brumma* qui eſt le premier de leurs Dieux, a eſté de créer le Ciel & la terre, les hommes & les animaux. Nous leur demandons enſuite : N'eſt-il pas vrai que *Brumma* ne créa d'abord qu'un ſeul homme, & puis neuf autres, & enſuite tous ceux qui tirent leur origine de ces premiers hommes ? C'eſt dequoi ils conviennent, car c'eſt là leur ſyſteme. Mais, pourſuivons-nous : ſuppoſons que tous ces premiers hommes ayent eſté d'abord au nombre de cent mille : leurs conditions eſtoient-elles égales ? Joüiſſoient-ils tous des mêmes richeſſes, des mêmes honneurs, des mêmes dignitez ? N'y avoit-il point parmi eux de malades ou de pauvres ? N'en voyoit-on point qui commandoient aux autres, & d'autres qui leur obéïſſoient ? Comme ils ne prévoyent

pas les conſéquences que nous devons tirer de ces principes ; ils n'ont point de peine à convenir, qu'il y avoit de la difference dans leur eſtat & dans leur condition. Mais, reprenons-nous, tous ces hommes n'avoient commis aucun peché ni pratiqué aucune vertu, puiſqu'ils exiſtoient pour la premiere fois : d'où peut venir parmi eux cette inégalité qui rend heureux le ſort des uns, & malheureux le ſort des autres ? S'il n'eſt pas néceſſaire de recourir aux vertus, ni aux péchez de ces premiers hommes, pour prouver la difference de leurs conditions, quelle néceſſité y a-t-il maintenant d'y avoir recours ? A cela ils ne ſçavent que répondre, & ils voudroient bien revenir ſur leurs pas, & dire, ce qui eſt contre tous leurs principes, que le mon-

de n'a pas eu de commencement. Il est vrai que quelques sçavans prétendent qu'il y a trois choses qui sont éternelles, sçavoir le Dieu suprême, les ames, & les générations, ce qu'ils expriment par ces trois mots, *Padi*, *Pachou*, *Pajam*; & qu'en remontant du fils au pere, du pere à l'ayeul, de l'ayeul au bisayeul, & ainsi du reste, on ne trouvera jamais de premier principe. Mais l'opinion universellement reçûë est, que *Brumma* a créé les premiers estres. Leur chronologie même fixe le nombre des années qui se sont écoulées depuis cette création. Ainsi l'argument subsiste dans toute sa force.

De plus nous leur demandons où estoient ces ames avant la création du monde ? Quoiqu'ils soient partagez sur cela en deux

opinions différentes, cette question les jette dans un égal embarras. Ceux qui tiennent que nos ames ſont une portion de la Divinité, diſent qu'elles eſtoient en Dieu, dont elles ſe ſont ſéparées quand elles ſont venuës ſur la terre, pour y animer les differens corps d'hommes, de beſtes, ou de plantes. Mais quoi, leur diſons-nous; ces ames eſtant des parties égales de la ſubſtance divine, comment ont-elles mérité d'eſtre placées ſi differemment, les unes dans le corps d'un Roy, les autres dans le tronc d'un arbre, celles-ci dans un lion féroce, celles-là dans un agneau? Ils avoüent de bonne foi, qu'ils n'en ſçavent pas davantage. Pour ce qui eſt des autres qui ſoûtiennent que les ames ſont hors de Dieu, ils ne ſçavent où les placer avant

la création du monde, & ils ne peuvent se tirer que par des absurditez dont ils sentent eux-mêmes le ridicule ; comme, par exemple, que les ames dormoient pendant tout ce temps-là.

Je me sers quelquefois d'une comparaison tirée d'une axiome qu'ils repetent continuellement, sçavoir que l'homme est un petit monde, & que tout ce qui se passe dans le grand monde se trouve dans l'homme, & je leur demande : Tous les Estres qui sont dans le monde, doivent ils estre semblables ? Ne doit il y avoir que des Soleils & des Astres ? Le bien de l'Univers n'exige-t-il pas que toutes les parties qui le composent soient subordonnées les unes aux autres, & que tous les estres soient placez differemment ? Ils en

tombent d'accord. Avoüez-donc, leur dis-je, qu'il en eſt de même du monde moral ; que tous ne peuvent pas eſtre Rois, que le bon ordre demande qu'il y ait de la ſubordination, & que par conſequent il eſt inutile d'attribuer la difference des eſtats & des conditions aux actions de la vie précédente.

Comme ils conviennent que, bien qu'il y ait ici-bas une grande difference entre un Brame, un Raja, & un Parias, il n'y aura cependant que la vertu qui diſtinguera les uns des autres à la porte du Ciel ; & que peu importe en quel eſtat on ſe trouve en ce monde, pourvu qu'on y pratique la vertu : Je pouſſe encore plus loin cette comparaiſon, & je leur dis : dans l'homme que vous regardez comme un petit monde, tous les mem-

bres ne doivent-ils pas avoir des emplois différens ? La teſte ne doit-elle pas eſtre au deſſus du corps, & les pieds au deſſous ? Quoique les fonctions des divers membres ſoient les unes plus nobles, & les autres plus viles, chaque membre ne doit-il pas eſtre content de ſon eſtat ? Ils en tombent d'accord ; & alors je les force d'avoüer que la même choſe doit ſe paſſer dans le monde moral ; qu'il doit y avoir differentes Caſtes ; que dans quelque Caſte que l'on naiſſe, ſi l'on y pratique la vertu, on eſt plus heureux que ceux des Caſtes ſuperieures qui s'abandonnent à des paſſions brutales ; que par conſequent, c'eſt la vertu ou le vice qui fait la véritable diſtinction des hommes.

Voici un autre raiſonnement qui eſt tout-à-fait à leur portée :

il eſt tiré de leurs propres maximes. Un homme vertueux, diſent-ils, renaîtra un grand Roi : dans une autre tranſmigration, ſa vertu ſera recompenſée par la joüiſſance de tous les honneurs & de tous les plaiſirs. Or, leur diſons-nous, comment accordez-vous cela avec cette opinion où vous eſtes, que tous les Rois tombent en mourant dans les Enfers ? Un eſtat qui eſt cauſe de vôtre damnation, peut-il eſtre la récompenſe de la vertu ? De plus, ajoûtons-nous, vous aſſurez que les plaiſirs ſeront la récompenſe de la mortification, que les richeſſes ſeront données à un *Sanias*, qui dans cette vie aura fait choix de la pauvreté : mais en même-temps, vous dites que l'abondance & les délices ſont capables de corrompre, & corrompent effectivement le

cœur. Aurez-vous donc pour récompense d'avoir évité le vice, ce qui sera pour vous une source de crimes ? Un *Sanias*, pour avoir mépriſé les richeſſes & le commerce des femmes, afin de mieux pratiquer la vertu, sera-t-il recompenſé en ſe mariant à pluſieurs femmes, & en amaſſant de grands biens ? Eſt-il rien de plus contraire au bon ſens.

Un quatriéme raiſonnement dont je me ſers, eſt tiré de leur opinion ſur l'écriture de *Brumma*. Vous ſoûtenez, leur dis-je, que toute la vie de l'homme eſt écrite dans la teſte de chaque enfant par *Brumma* ; que ces caracteres renferment toutes les circonſtances des actions & des événemens qui ſe doivent paſſer à ſon égard ; qu'ils ſont ineffaçables, que *Brumma* lui-même, & tous les Dieux ne ſçau-

roient en empêcher l'effet ; & que tout cela ſe fait conformément aux actions de la vie précédente. D'un autre côté vous aſſurez, que la vie des hommes & toutes leurs actions ſont pareillement écrites dans les Aſtres, dans les Planettes, & dans leurs differentes conjonctions & oppoſitions ; qu'il faut les conſulter quand on veut réüſſir dans quelque entrepriſe : c'eſt pour cela, que quand il s'agit de faire des Mariages, d'entreprendre un voyage, de conſtruire des Baſtimens, de dreſſer des Contrats ; vous voulez que le Brame conſulte les douze ſignes du Zodiaque, la ſituation des Planettes, & des vingt-ſept principales conſtellations. Mais s'il eſt vrai que tout ce qui arrive dans cette vie a déja eſté réglé par Brumma, que devient la force

invincible des Aſtres ? Quel avantage y a-t-il à les conſulter pour ſçavoir ceux qui ſont favorables ou contraires ? Ou ſi les Aſtres influent dans toutes vos actions, ce que vous dites de l'écriture de *Brumma* eſt donc une chimére ? Je n'ay vû preſque aucun Indien qui ne ſentiſt la force de ce raiſonnement.

La doctrine des Indiens nous fournit une cinquiéme demonſtration, à laquelle ils n'ont point de replique. La principale raiſon qui leur fait admettre la Metempſychoſe, eſt la néceſſité d'expier les péchez de la vie paſſée ; or ſuivant leur ſyſteme rien de plus aiſé que l'expiation des péchez. Tous leurs Livres ſont remplis des faveurs ſinguliéres qui ſe retirent de la prononciation de ces trois noms *Chiva*, *Rama*, *Harigara*. Dès

la premiére fois qu'on les prononce tous les pechez ſont effacez, & ſi l'on vient à les prononcer juſqu'à trois fois, les Dieux qu'on honore par là, ſont en peine de trouver une récompenſe qui puiſſe en égaler le mérite. Alors les ames regorgeant, pour ainſi dire de mérites, ne ſont plus obligées d'animer de nouveaux corps; mais elles vont droit au Palais de la gloire de *Devendiren.* Or il n'y a preſque point d'Indien, quelque peu dévot qu'il ſoit, qui ne prononce ces noms plus de trente fois par jour; quelques-uns les prononcent juſqu'à mille fois, & contraignent ainſi les Dieux d'avoüer qu'ils ſont inſolvables. De plus les péchez s'effacent avec la même facilité en prenant le bain dans certaines riviéres & dans quelques eſtangs, en don-

rant l'aumône aux Brames, en faisant des pelerinages, en lisant le *Ramayenam*, en célébrant des festes en l'honneur des Dieux, &c. Cela estant ainsi, leur dis-je, il n'y a personne aux Indes qui ne sorte de cette vie chargé de mérites, & sans la moindre tache de peché: or dès-là qu'il n'y a plus de pechez à expier, à quoi peut servir la Metempsychose?

Ces sortes de raisons prises de leur doctrine, font incomparablement plus d'impression sur eux, que toutes les autres qui seroient beaucoup plus solides. On tire du moins cet avantage, que les ayant convaincus de la fausseté d'un point de leur doctrine, ils ne peuvent nier qu'une Religion appuyée sur cette doctrine, ne soit pareillement fausse.

Nous nous ſervons encore à l'égard des Indiens des mêmes reproches qu'on faiſoit aux antiens Pythagoriciens. Suppoſé que ce ſoient les mêmes ames qui animent les corps des hommes & des beſtes ; il s'enſuit que c'eſt un crime énorme de tuer une beſte, & qu'on s'expoſe même à donner la mort à ſon propre pere, à ſes enfans, &c. Les Indiens avoüent ſans peine la conſéquence. Mais puiſque cela eſt ainſi, leur diſons-nous ; comment ſe peut-il faire que vos Dieux ayent tant de complaiſance pour les ſacrifices d'animaux ?

Ces ſacrifices que faiſoient les Philoſophes en l'honneur des Dieux, ſans eſtre retenus par leur idée de la Metempſychoſe, me donne lieu de remarquer ici en paſſant une pratique de Py-

thagore, qui est actuellement observée par les Brames. On sçait que ce Philosophe leur offroit une hecatombe en reconnoissance d'une démonstration de Géométrie qu'il avoit trouvée; & quoiqu'il s'abstinst constamment de la viande, & qu'il ne vécust que de miel & de laict; il ne laissoit pas de manger certaines parties des victimes immolées. C'est ce que font pareillement les Brames. Bien qu'ils s'interdisent absolument la chair des animaux; néanmoins, il est certain que dans le plus fameux de leurs sacrifices, qu'ils appellent *Ekiam*, où ils immolent des moutons, comme je l'ai vû à *Tricherapali*, ils mangent certaines parties de la victime qu'on vient d'immoler, & s'abstiennent de toutes les autres. Il n'y a que dans cette occasion qu'ils

mangent de la viande ; car ils ne se nourrissent d'ordinaire que de ris & d'herbes qu'ils cüeillent en grande quantité tous les jours. Cependant, ils distinguent cinq sortes de pechez, par rapport aux herbes qu'il appellent d'un nom générique *Panchounou*. Ces pechez sont de couper des herbes, de les moudre, de les fouler aux pieds, de les cuire, & de les mâcher. Surquoi je leur dis : Vous autres Brames, vous estes infiniment plus coupables que ceux des autres Castes qui usent de viande : car en tuant un mouton, par exemple, ils ne font qu'un meurtre, au lieu que vous qui arrachez tous les jours une si grande quantité d'herbes que vous faites cuire, ce sont autant de meurtres que vous faites. D'ailleurs comme il se trouve plusieurs petits animaux

animaux imperceptibles dans l'eau que vous buvez, ce sont encore autant de meurtres que vous commettez. Ces ridicules conséquences que nous tirons de leur doctrine les couvrent de confusion, & leur en fait connoître l'absurdité.

Je me souviens qu'estant à Siam dans un Monastere de Talapoins, où j'apprenois la langue, le * *Sancrà* qui me l'enseignoit, & qui estoit fort enteſté de la Metempsychose, fut fort surpris quand je lui dis que toutes les fois qu'il buvoit de l'eau du ** *Menan*, il commettoit plusieurs meurtres : il se mit à rire de ma proposition ; mais il fut tout-à fait déconcerté, lorsqu'ayant mis un peu d'eau dans un de ces beaux microscopes

* Superieur des Talapoins.
** Riviere qui passe à Siam.

que nous avions apportez d'Europe, je lui fis voir plusieurs animaux, qui estoient dans l'eau même dont il venoit de boire.

Ayant eu autrefois une longue conversation avec un Brame sur le passage des ames dans le corps des bestes; il me vint en pensée d'essayer si l'opinion des Carteſiens touchant les bestes, ne feroit pas quelque impression sur son esprit. Je me mis donc à lui prouver par des raisons tirées de cette Philosophie, que les bestes ne sont que des automates & de pures machines. Pour ne rien avancer que de palpable, n'est-il pas vrai, lui dis-je, que Dieu est tout puissant, qu'il peut former le corps d'un animal, d'un cheval par exemple, sans qu'il soit nécessaire de lui donner d'ame? Vous devez l'avoüer, puis-

que ce fut ainsi qu'en usa *Brumma* quand il créa le premier homme : vos Histoires sont remplies de machines admirables qui se firent autrefois pour divertir vos Empereurs. On y voit qu'on fit un statuë humaine qui s'avançoit tous les matins dans la chambre de l'Empereur, & qui l'éveilloit en le frappant doucement. On y lit encore qu'on a fabriqué des oyseaux qui voloient en l'air. Or il est certain que toutes ces machines n'avoient point d'ames, & cependant on les voyoit se mouvoir, comme si elles eussent esté animées. Si des hommes ont pu faire des ouvrages si parfaits, Dieu n'aura-t il pas pu faire des corps d'animaux, avec la même impression de mouvement, que donne l'ame ? Je voulois continuer, mais le Brame me

regardant d'un air dédaigneux ; faites-vous réflexion, me dit-il, à ce que nous voyons faire tous les jours aux Elephans & aux Singes ? & sur cela, il me raconta plusieurs histoires, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, & il finit en me disant, que c'estoit par pure malice que les Singes ne vouloient pas parler, de peur qu'on ne les appliquast au travail, dont leur legereté & leur paresse ne pouvoient pas s'accommoder: Si j'avois un parti à prendre, ajoûta-t-il, il me semble que je préfererois l'ame qui est dans les bestes à celle qui est dans les hommes : car enfin, il paroist beaucoup plus d'industrie dans leur travail, que dans ce que font la pluspart des hommes. Il ne faut que voir les ouvrages des abeilles & des fourmis. Je com-

pris de cet entretien qu'il ne falloit pas même en riant, proposer aux Indiens le systeme des Philosophes modernes : mais j'eus bien-tost réduit le Brame au silence, en employant contre lui les raisons, ausquelles je sçai par experience que les Indiens n'ont point de replique.

Enfin, nous ramassons plusieurs absurditez dans lesquelles ils s'engagent ; & bien qu'elles choquent la vrai-semblance, ils ne laissent pas de les croire. En cela ils sont encore semblables aux Pythagoriciens, qui croyoient les fables les plus extravagantes, dès-là qu'elles appuyoient le dogme ridicule de la Metempsycose : témoin ce qu'ils ont dit de la cuisse d'or de Pythagore, de la fléche d'Aba-

ris, &c. Eunapius fort instruit des opinions de Pythagore a fait un Recüeil de pareilles fables, qu'il propose pourtant comme autant de véritez. Ce qui a fait dire à Jamblique, quoique d'ailleurs plein d'estime pour Pythagore, que les Disciples de ce Philosophe prouvoient leur doctrine par une infinité de contes fabuleux, & qu'ils traittoient même d'insensez, ceux qui avoient la sagesse de ne les pas croire. C'est pour cela aussi que Xenophon parlant de la doctrine des Pythagoriciens, dit qu'elle est περιπώδης, c'est-à-dire, toute pleine de prodiges.

Voilà le vrai portrait des Indiens. Il n'y a point de fables si grossiérement inventées qu'ils ne croyent, & qu'ils ne proposent aux autres, comme estant

dignes de toute croyance. Ils vous diront froidement, par exemple, qu'un certain asne ne vouloit point manger de paille, & aimoit mieux se laisser mourir de faim, parce qu'il se ressouvenoit que dans un autre temps il avoit esté Empereur, & qu'il avoit fait des repas délicieux.

Nous ne laissons pas de tirer de grands avantages de ces absurditez. Comme les Indiens sont convaincus que l'ame est immortelle, que les péchez sont punis & la vertu recompensée après la mort; nous nous servons du même argument que Tertulien employoit contre Laberius, pour lui prouver la resurrection des morts. Celui-ci soûtenoit conformément à la doctrine de Pythagore, que l'homme estoit changé en mulet, & la femme

en couleuvre : ſurquoi ce grand homme, ſans s'arreſter à rendre cette penſée ridicule, ſe contenta d'en tirer cette conſéquence, par rapport à la réſurrection des morts ; s'il eſt vrai, diſoit-il, & diſons nous aux Indiens, que les ames des hommes en ſortant de leurs corps, peuvent animer un mulet ou quelque autre beſte, à plus forte raiſon ces mêmes ames peuvent-elles animer une ſeconde fois le corps qu'elles ont abandonné.

C'eſt ainſi, MONSEIGNEUR, que le menſonge même nous ſert à faire connoiſtre la vérité à ces Peuples. Quand ils ſont une fois bien perſuadez de l'aveuglement dans lequel ils ont vécu juſqu'ici ; la vérité ne trouvant plus d'obſtacles, commence à éclairer leurs

esprits, & quand Dieu daigne agir dans leurs cœurs, par les impressions de sa grace, l'ouvrage de leur conversion s'accomplit. J'ai l'honneur d'estre avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Grandeur.

Vostre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S.
P. BOUCHET, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU
PERE BOUCHET,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

Au Pere J. B. D. H. de la même Compagnie.

A Pontichery ce 14. Février 1716.

MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

La Relation que je vous adresse m'a paru singuliére, &

j'ai cru vous faire plaiſir de vous la communiquer. Elle eſt du R. P. Florentin de Bourges, Miſſionnaire Capucin, qui arriva à Pontichery vers la fin de l'année 1714. La route extraordinaire qu'il a tenuë pour venir aux Indes, les dangers & les fatigues d'un long & pénible voïage, le détail où il entre de ces floriſſantes Miſſions du Paraguay, qui ſont ſous la conduite des Jeſuites Eſpagnols, & qu'il a parcouruës dans ſa route; la certitude avec laquelle il m'a aſſuré qu'il n'avance rien dont il ne ſe ſoit inſtruit par ſes propres yeux; tout cela m'a paru digne de l'attention des perſonnes qui ont du zele pour la converſion des Infideles. C'eſt ſon original même que je vous envoye : il a eu la bonté de m'en laiſſer le maiſtre pour en diſpoſer à mon gré. Je ſuis, &c.

Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Perou, &c.

Ce fut du Port-Louis le 20. Avril de l'année 1711. que le R. P. Florentin mit à la voile pour les Indes. Il raconte d'abord divers incidens qui le conduisirent à *Buenos-ayres*; & comme c'eſt-là que commence cette route extraordinaire, qu'il fut contraint de prendre pour ſe rendre à la Côte de Coromandel, c'eſt-là auſſi que doit proprement commencer la Relation qu'il fait de ſon voïage. Tout ce qui ſuit, ſont ſes propres paroles qu'on ne fait ici que tranſcrire.

A mon arrivée à *Buenos-ayres*, je me trouvai plus éloigné du terme de ma Miſſion, que lorſ-

que j'estois en France ; cependant j'estois dans l'impatience de m'y rendre ; & je ne sçavois à quoy me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs Navires François à la côte du Chili & du Perou. Il me falloit faire environ sept cens lieuës par terre pour me rendre à la Conception ville du Chili, où les Vaisseaux François devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'esperance que j'avois d'y trouver quelque Vaisseau, qui de-là feroit voile à la Chine, & ensuite aux Indes Orientales.

Comme je me disposois à executer mon dessein, deux gros Navires que les Castillans appellent *Navios de registro*, aborderent au Port ; ils portoient un nouveau Gouverneur pour Buenos-ayres, avec plus de cent

Miſſionnaires Jeſuites, & quatre de nos Sœurs Capucines, qui alloient prendre poſſeſſion d'un nouveau Monaſtere qu'on leur avoit fait baſtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occaſion favorable d'aller au *Callao*, qui n'eſt éloigné que de deux lieuës de Lima: c'eſt de ce Port que les Vaiſſeaux François vont par la Mer du Sud à la Chine, & il me ſembla que j'y trouverois toute la facilité, que je ſouhaittois pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faiſoit pour le voyage de ces bonnes Religieuſes, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long ſéjour qu'elles devoient faire dans toutes les Villes de leur paſſage, je revins à ma premiére penſée, & je reſolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma derniére visite aux perſonnes que le devoir & la reconnoiſſance m'obligeoient de ſaluer ; je partis de Buenos-ayres vers la fin du mois d'Août de l'année 1712. & au bout de huit jours j'arrivai à *Sancta-fè* ; c'eſt une petite Bourgade éloignée d'environ 60. lieuës de Buenos-ayres : elle eſt ſituée dans un Payis fertile & agréable, le long d'une riviére qui ſe jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de *Corduba*. J'avois déja marché pendant cinq jours lorſque les guides qu'on m'avoit donnez à *Sancta-fè*, diſparurent tout-à-coup ; j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle ; le peu d'eſpérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les détermina ſans dou-

te à prendre parti ailleurs.

Dans l'embarras où me jetta cet accident au milieu d'un Payis inconnu, & où je ne trouvois perſonne qui puſt m'enſeigner le chemin que je devois tenir, je pris la réſolution de retourner à *Santa fè*, prenant bien garde à ne pas m'écarter du ſentier qui me paroiſſoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois; les traces que j'y remarquai, me firent juger que c'eſtoit le chemin de *Santa-fè*. Je marchai quatre jours, & je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaiſſes foreſts ſans y voir aucune iſſuë. Comme je ne rencontrois perſonne dans ces bois deſerts, je fus tout-à-coup ſaiſi d'un certaine frayeur qu'il ne m'eſtoit pas poſſible de vaincre, quoique je miſſe toute ma con-

fiance en Dieu. Il estoit difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim & de miseres ; mes petites provisions estoient consommées, & je sçavois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déja passé, au lieu que dans ces bois, je trouvois des ruisseaux, & des sources dont les eaux estoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oyseaux, des œufs d'Autruche, & même du gibier dans les endroits où l'herbe estoit plus épaisse & plus haute. Je ne le croirois pas, si je n'en avois esté témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de *Buenos-ayres*, & dans le Tucuman.

Ceux qui font de longs voyages dans ce Payis, se servent

d'ordinaire de chariots. Ils en menent trois ou quatre plus ou moins ſelon le bagage & le nombre de Domeſtiques qu'ils ont à leur ſuite. Ces chariots ſont couverts de cuirs de bœuf ; celui ſur lequel monte le maiſtre eſt plus propre : on y pratique un petite chambre, où ſe trouvent un lit & une table. Les autres chariots portent les proviſions, & les Domeſtiques. Chaque chariot eſt traîné par de gros bœufs. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le Payis, fait qu'on ne les épargne pas.

Bien que cette voiture ſoit lente, on ne laiſſe pas de faire dix à douze grandes lieuës par jour : on ne porte guéres d'autres proviſions que du pain, du biſcuit, du vin, & de la viande ſallée : car pour ce qui eſt de la viande

fraîche, on n'en manque jamais sur la route : il y a une si grande quantité de bœufs & de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, & quelquefois cinquante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur aux voïageurs qui se trouvent engagez au milieu de cette troupe de bestiaux ; il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarasser.

Les Navires qui arrivent d'Espage à Buenos-ayres, chargent des cuirs pour leur retour : c'est alors que se fait la grande *Matanca*, comme parlent les Espagnols : l'on tuë jusqu'à cent mille bœufs, & même davantage suivant la grandeur & le nombre des Vaisseaux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après dans les endroits où l'on a fait

un ſi grand carnage; on n'y trouve plus que les oſſemens de ces animaux. Les chiens ſauvages, & une eſpece de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe, ont déja dévoré & conſumé les chairs, qui ſans cela infecteroient le Payis.

Si un voyageur veut du gibier, il lui eſt facile de s'en pourvoir. Avec un bâton au bout duquel ſe trouve un nœud coulant, il peut prendre ſans ſortir de ſon charriot, & ſans interrompre ſon chemin, autant de perdrix qu'il ſouhaitte. Elles ne s'envolent pas quand on paſſe, & pourvû qu'elles ſoient cachées ſous l'herbe, elles ſe croïent en ſeureté. Mais il s'en faut bien qu'elles ſoient d'un auſſi bon gouſt que celles d'Europe: elles ſont ſéches, aſſez inſipides, & preſque auſſi petites que des cailles.

Quoiqu'au milieu de ces forests où je m'estois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois estoit moins épais. Elles se laissoient approcher de si près, qu'il eust fallu estre bien peu adroit, pour ne les pas tuer avec un simple bâton : je pouvois aisément faire du feu pour les cuire ; les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le Payis.

L'étenduë de ces forests est quelquefois interrompuë par des terres sablonneuses & stériles de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un Soleil brûlant, la faim, la

ſoif, la laſſitude me faiſoient regretter les bois d'où je ſortois ; & les bois où je m'engageois de nouveau, me faiſoient bien-toſt oublier ceux que j'avois paſſez. Je continuai ainſi ma route ſans ſçavoir à quel terme elle devoit aboutir, & ſans qu'il y euſt perſonne qui puſt me l'enſeigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déſerts des endroits enchantez. Tout ce que l'étude & l'induſtrie des hommes ont pû imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la ſimple nature y avoit raſſemblé de beautez.

Ces lieux charmans me rappelloient les idées que j'avois eu autrefois en liſant les vies des anciens Solitaires de la Thebaïde. Il me vint en penſée de paſſer le reſte de mes jours dans ces

forests où la Providence m'avoit conduit, pour y vacquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais comme je n'estois pas le maistre de ma destinée, & que les ordres du Seigneur m'estoient certainement marquées par ceux de mes Superieurs, je rejettai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence.

J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude, lorsqu'enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande riviére, d'où je découvrois une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme

de clocher. Cette vûë me cauſa une vraye joye, m'imaginant que cette Ville que je voyois pouvoit bien eſtre Corduba, & qu'apparemment j'avois pris le droit chemin, lorſque je croyois retourner ſur mes pas. On ſe perſuade aiſément ce que l'on ſouhaitte; mais je fus bien-toſt détrompé: quelques Indiens que je rencontrai, me dirent en langue Eſpagnole, que c'eſtoit une Peuplade du Paraguay, qu'on appelloit la Peuplade de ſaint François Xavier. Je me conſolai de mon erreur, parce que je ſçavois que les Peres Jeſuites ont ſoin de cette Miſſion, & que j'eſtois ſeur de trouver parmi eux la même charité, dont ils m'avoient donné tant de marques à *Buenos-ayres*.

Dans cette confiance j'entrai dans la Peuplade, & j'allai droit à l'Egliſe

à l'Egliſe : elle fait face à une grande place, où aboutiſſent les principales ruës, qui ſont toutes fort larges & tirées au cordeau. Auſſi-toſt que les Peres apprirent qu'un Religieux étranger venoit d'arriver, ils deſcendirent tous pour me recevoir ; ils me conduiſirent d'abord à l'Egliſe, où le Superieur me préſenta de l'Eau-benîte ; on ſonna les cloches, & les enfans qui s'aſſemblérent ſur le champ, chanterent quelques Priéres, pour rendre graces à Dieu de mon arrivée. Quand la Priére fut achevée, on me conduiſit dans la maiſon pour m'y rafraîchir, & on me logea dans une chambre commode. Je racontai en peu de mots à ces RR. PP. le deſſein de mon voyage, les divers incidens qui m'avoient conduit à *Buenos-ayres*, la ma-

niére dont je m'eſtois égaré dans le chemin de *Santa-fé* à *Corduba*, ce que j'avois ſouffert dans les bois, & comment la Providence m'avoit conduit dans leur
„ Maiſon. Dites plûtoſt la vôtre,
„ me répondirent-ils obligeam-
„ ment; car vous eſtes ici le maî-
„ tre, & nous n'omettrons rien
„ pour vous délaſſer de vos fati-
„ gues. Ils m'embraſſerent enſuite d'une maniére ſi tendre & ſi cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma réconnoiſſance que par des larmes de joye. Je ne voulois reſter que cinq à ſix jours dans cette Peuplade; mais ils me retinrent dix-ſept jours entiers, & j'y ſerois demeuré bien plus long-temps, ſi j'avois voulu me rendre à leurs inſtances. Cette Communauté eſtoit compoſée de ſept Preſtres pleins de vertu & de mérite. La prié-

re, l'estude, l'administration des Sacremens, l'instruction des Enfans, & la Prédication les occupoit continuellement, & ils n'avoient d'autre relâche que les entretiens qu'ils faisoient ensemble après le repas : encore estoient-ils souvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions Apostoliques, ausquelles ils se portoient avec un zéle admirable aussi-tost qu'on les appelloit.

La maniére dont ils cultivent cette nouvelle Chrestienté me frappa si fort, que je l'ai toûjours présente à l'esprit. Voici l'ordre qui s'observe dans la Peuplade où j'estois, laquelle est composée d'environ trente mille ames. On sonne la cloche dès la pointe du jour pour appeller le peuple à l'Eglise : un Missionnaire fait la Priére du matin, on

dit enſuite la Meſſe, après quoi chacun ſe retire pour vacquer à ſes occupations. Les Enfans depuis l'âge de ſept à huit ans, juſqu'à l'âge de douze, ſont obligez d'aller aux Ecoles, où des Maiſtres leur enſeignent à lire, & à écrire, leur apprennent le Catéchiſme & les Priéres de l'Egliſe, & les inſtruiſent des devoirs du Chriſtianiſme. Les filles ſont pareillement obligées juſqu'à l'âge de douze ans d'aller dans d'autres écoles, où des Maîtreſſes d'une vertu éprouvée leur apprennent les Priéres & le Catéchiſme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, & tous les autres ouvrages propres du ſexe. A huit heures ils ſe rendent à l'Egliſe, où après avoir fait la Priére du matin, ils récitent par cœur & à haute voix le Catéchiſme, les garçons placez

dans le Sanctuaire, & rangez en plusieurs files commencent, & les filles placées dans la nef répétent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la Messe, après laquelle ils achevent de reciter le Catéchisme, & s'en retournent deux à deux aux Ecoles. J'estois attendri en voyant la modestie & la piété de ces jeunes Enfans. Au Soleil couchant on sonne la Priére du Soir après laquelle on récite le Chapelet à deux chœurs : il n'y a guéres personne qui se dispense de cet exercice, & ceux que des raisons empêchent de venir à l'Eglise, ne manquent pas de le réciter dans leurs maisons.

Pendant l'Avent & le Carême on fait le Catéchisme tous les Samedis & les Dimanches dans l'Eglise ; & comme elle ne peut contenir tout le monde,

trois ou quatre Miſſionnaires vont trois fois la ſemaine accompagnez d'une troupe d'Enfans faire le Catéchiſme dans divers quartiers de la Peuplade. On le finit toûjours par l'Acte de Contrition.

Les Dimanches & les Feſtes on célébre trois Meſſes hautes, la premiére à ſix heures, la ſeconde à ſept heures & demie, & la troiſiéme à neuf heures : à chaque Meſſe il y a prédication. Les Confréries du Scapulaire & du Roſaire y ſont établies ; mais celle du ſaint Sacrement a quelque choſe qui frappe. Tous les Jeudis on donne la Bénédiction du ſaint Sacrement ſelon la permiſſion qu'on en a obtenuë du Pape, & à voir le concours des Fidéles qui s'y rendent, on croiroit que tous les Jeudis de l'année ſont autant de Feſtes. Tou-

tes les fois que l'on porte le Viatique aux malades, un certain nombre de Confréres doivent accompagner nôtre Seigneur avec des flambeaux. Leur foi est si vive, que la pénitence à laquelle ils sont le plus sensibles, quand ils ont commis quelque faute considerable, c'est d'estre privez de cet honneur.

La fréquentation des Sacremens y est fort en usage, & il n'y a guéres de fidéles qui ne se confessent & communient tous les mois, d'autres le font plus souvent, & même tous les huit jours: ce sont certaines Ames prévenuës d'une grace particuliére, qui aspirent à la perfection Evangélique. Ceux que l'Esprit-Saint ne conduit pas par une voye si parfaite, ne laissent pas de mener une vie très-innocente, & qui ne cede guéres à

celle des Chreſtiens de la primitive Egliſe. L'union & la charité qui regnent entre ces Fidéles eſt parfaite ; comme les biens ſont communs, l'ambition & l'avarice, ſont des vices inconnus, & on ne voit parmi eux ni diviſion ni procez. On leur inſpire tant d'horreur de l'impudicité, que les fautes en cette matiére ſont très-rares : ils ne s'occupent que de la priére, du travail, & du ſoin de leurs familles.

Bien des choſes contribuent à la vie innocente que menent ces nouveaux Fidéles ; premiérement, le ſoin extrême qu'on apporte à les inſtruire parfaitement de nos myſteres, & de tous les devoirs de la vie Chreſtienne. Secondement les exemples de ceux qui les gouvernent en qui ils ne voyent rien que d'édifiant. En troiſiéme lieu le peu de

communication qu'ils ont avec les Européans. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or & d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir ; & quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potosi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque Peuplade, ainsi qu'il a esté ordonné par la Cour d'Espagne ; on le loge dans une maison destinée à recevoir les Etrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, & les trois jours expirez, il doit continuer son voyage, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arreste. Quatriémement, enfin l'ordre établi par les premiers Missionnaires qui s'est perpetué jusqu'à nos jours, & qui s'observe avec beaucoup

d'uniformité dans toutes ces Missions.

Dans toutes les Peuplades, il y a un chef qu'on nomme Fiscal : c'est toûjours un homme d'âge & d'experience qui s'est acquis de l'autorité par sa piété & par sa sagesse. Il veille sur toute la Peuplade, principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits par nom & par sur-nom tous les habitans de la Peuplade ; les Chefs de famille, les Femmes, & le nombre des Enfans. Il observe ceux qui manquent à la Priére, à la Messe, aux Prédications, & il s'informe des raisons qui les ont empesché d'y assister. Il a sous lui, pour l'aider dans cette fonction un autre Officier qui s'appelle *Teniente* ; celui-ci est chargé du soin des enfans ; sa charge prin-

cipale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles, s'ils s'appliquent, & si les Maistres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'Eglise pour les contenir dans la modestie par sa présence.

Ces deux Officiers ont encore des subalternes, dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela la Peuplade est partagée en différens quartiers, & chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens Chrestiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il se commet quelque faute, il en donne aussi-tost avis au Fiscal, qui fait ensuite son rapport aux Missionnaires; si la faute est secrette, on donne secrettement au coupable les avis capables de le faire rentrer dans lui-même:

ſi c'eſt une récidive, on lui impoſe une pénitence conforme à la faute commiſe : mais ſi cette faute eſt publique & ſcandaleuſe, la reprimande ſe fait en préſence des autres Fidéles. Les fervens Chreſtiens l'écoutent avec une attention & une docilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le Miſſionnaire du ſoin qu'il prend de ſon ſalut. Ils ſont élevez à cela dès leur plus tendre jeuneſſe, & ce ſeroit parmi eux un ſigne certain d'un mauvais naturel, ſi quelqu'un manquoit à cet uſage. On a ſoin de marier les jeunes gens dès qu'ils ſont en âge de l'eſtre, & par-là on prévient bien des déréglemens. Tel eſt l'ordre qui s'obſerve pour la conduite ſpirituelle de cette Chreſtienté. Je ſerois infini ſi j'entrois dans le détail

de toutes les saintes industries que le zéle du salut des ames inspire à ces Missionnaires, pour entretenir & augmenter la piété dans le cœur de leurs Néophytes.

La maniére dont s'administre le temporel, a quelque chose de singulier, & je ne croi pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune autre Mission. Avant que les Peres Jesuites eussent porté la lumiére de l'Evangile dans le Paraguay; ce Payis estoit habité par des Peuples tout-à-fait barbares, sans Religion, sans loix, sans société, sans habitation ni demeure fixe, errans au milieu des bois ou le long des riviéres. Ils n'estoient occupez que du soin de chercher dequoi se nourrir eux & leur famille, qu'ils traînoient par tout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle

connoiſſance de l'agriculture, ou qu'ils ne vouluſſent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits ſauvages qu'ils trouvoient dans les bois, du poiſſon que les Riviéres leur fourniſſoient en abondance, & des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe; & ils ne demeuroient dans chaque endroit, qu'autant de temps qu'ils y trouvoient dequoi vivre.

Les Jeſuites animez de ce zéle du ſalut des ames qui eſt ſi propre de leur Inſtitut, ſe répandirent il y a plus de cent ans dans ce nouveau Monde, pour conquerir à l'empire de JESUS-CHRIST des Peuples, que la valeur de leurs Compatriotes avoit déja ſoumis à la Monarchie d'Eſpagne. Ils pénétrérent dans ces immenſes foreſts avec un courage à toute épreuve: il n'eſt

pas aisé de concevoir quels travaux, ils essuyerent afin de rassembler ces Barbares, pour en faire d'abord des hommes raisonnables, avant que d'essayer à en faire des Chrestiens : ils les suivoient dans leurs courses continuelles ; la patience, la douceur, la complaisance de ces hommes Apostoliques, fit enfin impression sur ces esprits grossiers ; peu à peu ils devinrent dociles, ils écouterent les instructions qu'on leur faisoit, & la grace qui agissoit en eux achevant l'ouvrage de leur conversion, un grand nombre se soumit au joug de l'Evangile.

Mais pour entreprendre quelque chose de solide, il falloit fixer l'inconstance de ces Peuples accoustumez à une vie vagabonde & errante, & pour les rassembler en société, leur en fai-

re gouſter les douceurs & les avantages. C'eſt à quoi penſérent d'abord les Miſſionnaires : ils firent venir de *Buenos-ayres* des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux, & des mules : ces beſtiaux multipliérent ſi fort en peu de temps, qu'on euſt bien-toſt ce qui ſuffiſoit pour la ſubſiſtance des Néophytes. On commença dès-lors à former des Peuplades ; on apporta de Buenos-ayres, tous les outils néceſſaires, ſoit pour couper des bois, & mettre en œuvre les pierres & les materiaux que le Payis fourniſſoit, ſoit pour défricher & cultiver les terres : On fit proviſion de bled, de legumes, & de differentes ſortes de grains, dont les terres puſſent eſtre enſemencées : on enſeigna aux Indiens la maniére de faire de la brique & de la chaux, on leur

traça le plan des maisons qu'il falloit construire : les Missionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, & ils eurent la consolation de voir bien-tost trois Peuplades habitées.

Ces nouveaux Citoyens animez de l'esprit de charité, que la vraye Religion inspire, & pressez par les sentimens d'un amour naturel, s'empressérent de faire part à leurs Parens & à leurs compatriotes du bonheur dont ils joüissoient ; ils faisoient des excursions dans les endroits les plus écartez, & ils ne revenoient jamais de leur course, qu'ils n'amenassent avec eux un grand nombre d'Infideles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus, & les témoignages de tendresse qu'on leur donnoit, apprivoisoient insensible-

ment ces Barbares : Tous les habitans s'empreſſoient à leur bâtir des maiſons, tandis que les Miſſionnaires les diſpoſoient à recevoir la grace du Baptême. A peine l'avoient-ils reçu, que devenus eux-mêmes de nouveaux Apôtres, ils alloient chercher leurs Alliez & leurs amis, pour les rendre participans des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'eſtant accru dans chaque Peuplade, on ſongea à en former de nouvelles : les Chreſtientez qui eſtoient déja fondées, fourniſſoient tout ce qui eſtoit néceſſaire aux nouvelles qu'on vouloit établir ; & celles-ci à leur tour, quand elles eſtoient bien établies, contribuoient aux beſoins des autres, qu'on avoit deſſein de fonder.

Sur ce plan en moins d'un ſiécle, on a réduit en plus de cent

Peuplades plusieurs milliers d'Indiens, qui sont parfaitement instruits des veritez Chrestiennes, & dont les mœurs sont très-innocentes. Les Missionnaires qui les gouvernent, n'ont dégénéré en rien du zéle de leurs Prédecesseurs : ils avancent sans cesse du costé du Nord, & font tous les jours de nouvelles conquestes à JESUS-CHRIST. Quand il arrive d'Espagne une recruë de Missionnaires, le P. Provincial du Paraguay les envoye dans les endroits les plus éloignez, pour relever ceux qui ont déja passé plusieurs années à courir au milieu des forests après ces Barbares, & qui ont consumé leurs forces & leur santé dans des Missions si pénibles : ceux-ci sont envoyez dans les anciennes Peuplades pour y avoir soin des Chrestiens. Dans

celle où j'eſtois, il y avoit quatre de ces anciens Miſſionnaires reſpectables par leur âge, & beaucoup plus encore par la ſainteté de leur vie : j'eſtois ſurpris de voir qu'on regardaſt comme un repos, le travail dont chacun en particulier eſtoit chargé, & qui certainement occuperoit en Europe trois des Eccleſiaſtiques le plus zélez pour le ſalut des ames.

A meſure qu'on formoit de nouvelles Peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes & les murmures. A quelques-unes on aſſigna trente à quarante lieuës aux environs : à d'autres moins, ou même davantage ſelon la grandeur de la Peuplade, le nombre des habitans, & la qualité du terroir. Dans chaque Peuplade on examina la différence des terres,

& à quoi elles estoient propres ; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pasturage ; on destina les autres à estre ensemencées : On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, & de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres : On fit venir de Buenos-ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile ; leur application, & le génie qu'ils ont pour les arts méchaniques, leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit ; avec le temps & l'experience ils se sont perfectionnez, & il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles, & les étoffes dont ils ont besoin ; l'esté ils s'habillent de toile de coton ; & l'hyver, ils se font des

veſtemens de laine. Comme cette fabrique eſt aſſez conſiderable, car l'oiſiveté eſt bannie de toutes les Peuplades, lorſque les habitans ſont ſuffiſamment pourvûs de toiles & d'étoffes, on envoye le ſurplus à Buenos-ayres, à *Corduba*, & au *Tucuman*; l'argent qui ſe retire du débit de ces Marchandiſes, eſt employé à acheter les diverſes choſes qui viennent d'Europe, & qui ne ſe trouvent point chez eux. Ils font pareillement un aſſez grand commerce d'une herbe qui croiſt dans le Paraguay, & qui eſt fort en uſage dans le Chili & dans le Perou, à peu près comme le Thé qui vient de la Chine l'eſt en Europe; avec cette difference que l'herbe du Paraguay eſt beaucoup moins chere, puiſqu'on ne la vent que trente ſols la livre dans le Perou. L'argent

ou les denrées qui reviennent de ce trafic, ſont partagez également entre les habitans de la Peuplade.

Les maiſons qu'ils ſe ſont bâties eux-mêmes ſont d'un ſeul étage; elles ſont ſolides, & ſans nul ornement d'Architecture, n'ayant eu en vûë que de ſe garantir des injures de l'air. Celle des Peres Jeſuites eſt à peu près ſemblable à la reſerve qu'elle a deux étages. Mais l'Egliſe eſt vaſte & magnifique, le deſſein en eſt venu d'Europe, & les Indiens l'ont très-bien executé. Elle eſt toute de pierre de taille: le dedans eſt orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens: les rétables des Autels ſont d'un bon goût & tout dorez: la Sacriſtie eſt bien fournie d'argenterie & d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai

veu dans la Peuplade où j'eſtois : cette Egliſe ſeroit certainement eſtimée dans les plus grandes Villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre & la maniére dont on pourvoit à la ſubſiſtance de tous les habitans de la Peuplade : ceux qui font la recolte, ſont obligez de tranſporter tous les grains dans des Magazins publics : Il y a des gens établis pour la garde de ces magazins, qui tiennent un regiſtre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les Officiers qui ont l'adminiſtration des grains, délivrent aux Chefs des quartiers, la quantité néceſſaire pour toutes les familles de leur diſtrict ; & ceux-ci les diſtribuent auſſi-toſt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, ſelon qu'elle eſt plus

ou

ou moins nombreuse.

Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la Peuplade un certain nombre de bœufs & de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci après les avoir tuez font avertir les Chefs de quartier, qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille, à qui ils en distribuent à proportion du nombre de personnes qui la composent.

Par-là on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette Chrêtienté : on n'y voit ni pauvre ni mendiant, & tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a outre cela dans chaque Peuplade plusieurs grandes maisons pour les malades : les unes sont destinées pour les hommes, & les autres

pour les femmes. Comme les Preſtres ne s'occupent que de l'inſtruction, & de la conduite ſpirituelle de ces nouveaux Chreſtiens, il y a encore trois freres, dont l'un qui a une Apoticairerie bien garnie, prépare les remédes néceſſaires aux malades; les deux autres préſident à l'adminiſtration du temporel, & obſervent ſi dans la diſtribution journaliere qui ſe fait à chaque famille, tout s'y paſſe avec la droiture & l'équité convenable.

Pendant le temps que je demeuray à Buenos-ayres, j'avois entendu faire de grands éloges de la Miſſion du Paraguay; mais j'avouë que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien, n'approche point de ce que j'en ai vû moi-même. Je ne ſçache pas qu'il y ait dans le monde Chreſtien de

Mission plus sainte. La modestie, la douceur, la foi, le desintéressement, l'union & la charité qui regnent parmi ces nouveaux Fideles, me rappelloient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Eglise, où les Chrestiens détachez des choses de la terre, n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame, & rendoient par l'innocence de leurs mœurs la Religion qu'ils professoient, respectable même aux Gentils.

J'aurois passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi; je sentois même que ces grands exemples de vertu faisoient sur moi des impressions extraordinaires; mais les ordres de la Providence m'appelloient ailleurs. J'avois déja demandé plusieurs fois à ces Révérends Peres la

permiſſion de partir, mais leur charité ingénieuſe à trouver des raiſons de m'arreſter, m'avoit retenu parmi eux dix-ſept jours : Enfin, ils ſe rendirent à mes inſtances ; ils me donnerent des guides pour me conduire, & un de leurs Domeſtiques chargé de toutes les proviſions néceſſaires pour le chemin que j'avois à faire de la Peuplade de ſaint Xavier juſqu'à Corduba. On compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cens lieuës : je fus un mois à m'y rendre. Je paſſay par ſaint Nicolas & par la Conception, deux autres Peuplades de la Miſſion de Paraguay, où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille ames. Elles ſont placées au bord d'une petite Riviére, à trois journées l'une de l'autre : les ruës en ſont droites & bien allignées, les maiſons ſo-

lides & d'un seul étage. Les deux Eglises sont face chacune à une grande place ; elles sont grandes, bien basties, & richement ornées. Les PP. Jesuites qui en ont la conduite, me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux Peuplades, comme dans toutes les autres de la Mission, le même ordre que dans celle dont je viens de parler. On prendroit chaque Peuplade pour une nombreuse famille, ou pour une Communauté Religieuse bien réglée.

Je rencontrai sur ma route une *Jaccra* qui appartenoit à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines Terres, dont les Rois d'Espagne recompensérent les Officiers, & les Soldats qui s'estoient signalez dans la conqueste du Payis. On trouve quantité de *Jaccras* dans

toute l'Amerique ; il y a dans chacune un petit Village composé de Maisons, de Huttes, & de Cabanes où demeurent les Caffres & les autres Esclaves, qui cultivent les terres.

Le maistre de cette *Jaccra* me reçut fort bien, & comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avois déja causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'à mon terme, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'estoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doive faire de la peine à un Capucin, c'est certainement dans celle-ci. J'estois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à

ces bonnes gens : il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté, & de la promesse que je leur fis de ne les pas oublier dans mes foibles priéres.

Ils réprirent la route de la Peuplade de saint Xavier, & moi après m'estre reposé un jour dans la *Jaccra* de ce Gentilhomme Espagnol, je pris la route de *Corduba*, où j'arrivai après huit jours de marche. *Corduba* est une Ville assez considerable, & plus grande que *Buenos-ayres* : elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau & assez fertile. Il y a un siége Episcopal & un Chapitre, plusieurs maisons Religieuses, & un College de Jesuites qui rendent des services continuels au public, & qui sont dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le R. P.

Recteur du College qui me retint quatre jours dans sa maison.

De *Corduba* j'allai à la *Punta*. C'est un petit Bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaisne de montagnes que les Espagnols appellent *Las-Cordilleras*. Un incident qui m'arriva dans le chemin me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que 35. lieuës jusqu'à la *Punta*, & qu'on trouvoit sur la route quantité de *Jaccras*, je m'obstinai à ne point prendre de guide ; je partis donc tout seul, & après trois jours de marche, je me trouvai dans un Pays desert & sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, & je resolus de la passer sous un gros

arbre qui estoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un leger repas, & récité quelques Priéres ; je ne sçai quel pressentiment me détermina à monter sur l'arbre : je m'attachai aux branches avec la corde qui me servoit de ceinture, & je commençois déja à sommeiller, lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre ; je baissai aussi-tost la teste, & j'apperçus au clair de la lune un gros tygre, lequel après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre, s'élançoit le long du tronc, & faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps ; mais voyant que ses tentatives étoient inutiles, & que je n'avois pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à pa-

roiſtre ; je regardai de tous côtez, & m'eſtant bien aſſuré que cet animal avoit diſparu, je deſcendis de l'arbre & continuai ma route.

J'arrivai ce jour-là même d'aſſez bonne heure à la *Punta*. Je trouvai cette Bourgade déſolée par la maladie contagieuſe qui avoit enlevé plus des deux tiers des habitans. J'aſſiſtai à la mort le Curé du lieu, deux RR. PP. Dominiquains, & pluſieurs autres habitans. Je ne reſtai que trois jours dans cette Bourgade preſque déſerte & abandonnée, & je pris la route de *Mendoza*, qui eſt éloignée de 25. lieuës.

Mendoza eſt une Ville aſſez grande ; mais peu peuplée : elle eſt ſituée au pied des Cordilleres, c'eſt cette longue chaiſne de montagnes dont j'ai parlé plus haut, leſquelles vont du

Nord au Sud, & partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à *Mendoza* plusieurs maisons Religieuses & un grand College des Peres Jesuites; elle dépend pour le spirituel de l'Evesque de *Santiago* du Chili. J'arrivai dans cette Ville vers midi, & comme je passois au milieu de la place, je rencontrai un Ecclesiastique qui me salua fort honnestement, & m'invita à disner; c'estoit le Curé des Espagnols.

Après le repas, je le priai de me faire conduire chez les PP. Jesuites, & il voulut m'y accompagner lui-même. Les Peres sçavoient déja que je devois passer par *Mendoza*, pour me rendre par le Chili au Perou: cinquante Missionnaires destinez au Chili, du nombre de ceux que j'avois trouvez à Buenos-ayres,

estoient arrivez depuis deux mois, & les avoient informez de ma marche. C'est pourquoi le R. P. Recteur me dit en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avoit euë à mon sujet redoubloit la joye qu'il avoit de me voir, & qu'il avoit apprehendé long-temps qu'il ne me fut arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je son-
» geois à me retirer; Vous ne
» logerez point ailleurs, me ré-
» pondit obligeamment le Pere
» Recteur, en me prenant la
» main, M. le Curé est assez de
» nos amis, pour ne pas trou-
» ver mauvais que je vous re-
» tienne: Le grand nombre de
» Missionnaires qui viennent
» d'arriver, m'empêche de vous
» donner une chambre en par-
» ticulier, ce qui me mortifie

beaucoup, mais nous partagerons ensemble la mienne, & « j'ai donné ordre qu'on vous y « préparast un endroit commode. « Cette invitation estoit trop pressante pour ne pas l'accepter : la joye que je ressentis de me voir avec tant de fervens Missionnaires me fit bien-tost oublier toutes mes fatigues passées.

J'estois cependant toûjours occupé de mon voyage au Chili, où j'esperois trouver quelque vaisseau François, qui allant à la Chine passeroit aux Isles Marianes, où j'attendrois le Galion qui va de la nouvelle Espagne à Manille, d'où je pourrois me rendre aisément à la Coste de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de *Mendoza* à *Santiago* : La premiére est de traverser les Cordilleres; la seconde est de cô-

toyer ces Montagnes, & de marcher au Nord jusqu'à une Bourgade appellée *S. Juan de la Fontera*, d'où ensuite l'on tourne vers le Sud, côtoyant toûjours les montagnes jusqu'à *Santiago*, qui est situé presque à la même élevation du pole que *Mendoza*. Par la premiére route il n'y a que 25. lieuës à faire, mais il y en a plus de cent par la seconde. Je m'informai si l'on pouvoit passer les Cordilleres : on me répondit que l'on pouvoit absolument tenir cette route ; mais qu'elle estoit très-difficile & très-dangereuse, à cause des neiges dont ces montagnes sont toûjours couvertes, & que les Espagnols ne la prenoient jamais, aimant mieux faire un long détour que de s'exposer aux dangers d'un chemin si peu pratiquable.

L'envie que j'avois de me rendre promptement au Chili, me détermina à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fust le plus difficile : je faisois réfléxion que nous estions au mois de Décembre qui est le temps d'Esté dans ces contrées méridionales ; qu'estant en Europe j'avois passé les Alpes & les Pyrenées, & que les Cordilleres ne seroient pas peut-estre plus difficiles à traverser ; que d'ailleurs allant à pied je pourrois passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens à cheval. Je communiquai mon dessein au R. P. Recteur du College, qui fit tout ce qu'il pût pour m'en détourner ; il vouloit que j'attendisse le départ des Missionnaires qui devoient passer dans deux mois au Chili : le voyage m'eust esté plus agréable ; mais comme j'estois

preſſé, je perſeverai dans ma premiére reſolution.

Les deux premiéres journées ne furent pas fort rudes ; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultez preſque inſurmontables ; tantoſt il me falloit grimper ſur des montagnes eſcarpées, & toutes couvertes de neiges, & enſuite me laiſſer gliſſer ſur la neige dans des vallons où je n'appercevois nul ſentier. Enfin, après des fatigues incroyables, que j'eus à eſſuyer durant ſept jours, je me trouvai au de-là des Cordilleres.

Je marchai droit à *Santiago*, dont je n'eſtois éloigné que de quatre lieuës, & que depuis deux jours j'avois apperçu du ſommet des plus hautes montagnes. Après avoir traverſé un lac, partie à gué, partie à la nâge ; j'en-

trai dans une belle *Jaccra*. Je fus agréablement surpris d'y trouver un Pere Jesuite, qui me donna toute sorte de marques d'amitié : mais il fut bien plus surpris lui-même, lorsque lui ayant remis une Lettre du Pere Recteur de Mendoza, il connut par la datte, qu'il n'y avoit que huit jours que j'en estois parti. Cette *Jaccra* appartenoit au College de *Santiago*. Il y a une petite Eglise fort propre pour les Negres & les Esclaves, qui forment un Village de trois à quatre cens personnes : le Pere a soin de leur instruction, & il a pour compagnon un Frere qui veille à leur travail. Après m'y estre reposé deux jours, je me mis en chemin pour *Santiago*.

Cette Ville est la Capitale du Royaume du Chili ; elle est grande, bien peuplée, située

dans une plaine agréable, laquelle eſt arroſée d'une belle Riviére, & d'un grand nombre de ruiſſeaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au Payis, tous ceux qu'on y a tranſportez d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat, la commodité du commerce, la fertilité des Terres qui fourniſſent tout ce qu'on peut ſouhaitter pour les délices de la vie, y ont attiré pluſieurs familles Eſpagnoles qui y ont fixé leur ſéjour. Les ruës ſont larges & bien allignées, les maiſons ſolidement baſties & commodes. Il y a un ſiége Epiſcopal, un Chapitre, & pluſieurs Communautez Religieuſes.

La premiere choſe que je fis en arrivant dans la Ville, fut de rendre mes reſpects à M. l'Evêque; il me témoigna beaucoup

de bonté, & donna ordre qu'on me préparaſt une chambre dans ſon Palais. Les amitiez de ce grand Prélat redoublerent, quand il ſçut le ſujet de mon voyage. Le lendemain je rendis viſite aux Peres Jeſuites, qui ont un College & une maiſon de Noviciat dans la Ville. Je n'y fis pas un long ſéjour, parce que j'appris que trois vaiſſeaux François eſtoient arrivez à la Conception, qui eſt à cent lieuës de *Santiago*. Je m'y rendis en douze jours. Ce Payis me parut un des plus beaux & des plus fertiles que j'aye encore vûs.

La Conception eſtoit autrefois la Capitale du Chili ; c'eſt une petite Ville ſituée dans le fond d'une grande Baye, où les vaiſſeaux ſont en ſeureté. Une Iſle que la nature a formée au milieu de la Baye, les met à l'a-

bri de la fureur des flots & des vents. Je trouvai dans le port les trois vaiſſeaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne faiſoient que d'arriver, ils n'eſtoient pas ſi-toſt preſt de remettre à la voile. C'eſt ce qui m'engagea à aller à *Valparayſſo*, où l'on m'aſſura qu'il y avoit un Navire, qui eſtoit ſur ſon départ pour le Perou. Si j'avois eſté bien inſtruit lorſque j'eſtois à *Santiago*, je me ſerois épargné bien des fatigues, car *Valparayſſo* n'en eſt éloigné que d'environ vingt lieuës, & j'en fis deux cens pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaiſſeau déja tout chargé & qui ſe préparoit à partir.

Lorſque nous fûmes à quarante lieuës de ce Port, une chaloupe qui ſortoit de la rade de *Piſco*, vint droit à nôtre bord :

elle estoit envoyée par le Capitaine d'un navire François, appellé le Prince des Asturies, qui avoit moüillé dans cette rade. J'appris d'un Officier qui estoit dans la Chaloupe qu'un vaisseau François nommé l'Eclair, commandé par M. Boislorée, devoit incessamment se rendre à *Pisco*, d'où il passeroit au *Callao* pour aller ensuite à Canton ; c'est ce qui me porta à aller à *Pisco* pour l'y attendre ; il arriva quelques jours après & m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du *Callao*, je m'embarquai dans un petit bastiment Espagnol qui faisoit voile pour ce Port.

Le *Callao* est le principal & le plus fameux Port de toute l'Amerique méridionale ; c'est le rendez-vous général de tous les Négocians de ces vastes Provin-

ces. Il n'eſt éloigné que de deux lieuës de Lima qui eſt la Capitale du Perou, & le centre de tout le Commerce de ce Royaume, & de celui du Chili. Les Eſpagnols y ont baſti une petite Ville le long du rivage, qui eſt entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de pluſieurs piéces d'Artillerie, toutes de fonte. Il y a un Gouverneur & une garniſon de 500. hommes entretenuë par le Roi d'Eſpagne.

A peine fûmes-nous arrivez au port du *Callao*, que je pris la route de *Lima*. Cette ville la plus riche du nouveau Monde, a deux lieuës de circuit : elle eſt ſituée à deux lieuës de la Mer, au milieu d'un vallon le plus étendu, & le plus beau de tous ceux qui ſont le long de cette Côte. Elle n'eſt fermée que d'une

muraille de terre. Une petite Riviere qui descend des montagnes, coule auprès des murs, & sépare la Ville du Faux-bourg. Les eaux de cette Riviére qu'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile & agréable, sans quoi elle seroit séche & sterile ; ainsi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette Côte. Cette Capitale du Pérou est très-agréable & par sa situation, & par la douceur du climat, & par le grand nombre de maisons Religieuses, & d'Eglises, qui sont magnifiques & richement ornées. Le plan en est régulier, les ruës y sont larges, & tirées au cordeau ; les maisons quoique d'un seul étage sont spacieuses, bien basties, & très-commodes. Elles estoient

autrefois plus élevées ; mais le furieux tremblement de terre, qui renverſa preſque toute la Ville ſur la fin du ſiécle paſſé, a fait prendre aux habitans la précaution de les conſtruire plus baſſes. Il s'en faut bien que cette Ville ſoit peuplée à proportion de ſon étenduë : on n'y compte pas plus de trente cinq à quarante mille ames.

Auſſi-toſt que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au Viceroi. C'eſtoit l'Evêque de *Quito*, qui en faiſoit les fonctions : Le Viceroi eſtoit mort, auſſi-bien que l'Archevêque de Lima qui eſt Viceroi né, quand celui qui a eſté établi par la Cour d'Eſpagne vient à mourir. Au défaut de l'un & de l'autre, la Viceroyauté tombe à l'Evêque de Quito, juſqu'à ce que celui qu'il plaiſt à Sa Majeſté Catholique de

de nommer pour ce poste, soit venu en prendre possession. Ce Prélat me fit un accüeil très-favorable, & après m'avoir retenu deux jours dans son Palais, il me permit d'aller loger chez les PP. Jesuites, dont il me fit de grands éloges.

Outre le College que ces Peres ont au *Callao*, ils ont encore quatre maisons à *Lima*, sçavoir la maison Professe, le College qui est fort beau, le Noviciat, & la Paroisse des Indiens, qui est à l'une des extremitez de la Ville, & que l'on nomme *El Cercado*. C'est-là que les jeunes Prestres qui ont achevé leurs études, font une troisiéme année de Noviciat. J'allai d'abord à la maison Professe, où le R. P. Provincial me combla d'honnestetez: après y avoir demeuré trois jours, je lui témoignai que vou-

lant profiter du loisir & du repos que j'avois, mon dessein estoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligeamment que j'estois le maistre de choisir entre les quatre Maisons de la Compagnie celle qui m'agréeroit davantage, & que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la maison du Noviciat : mais avant que de m'y retirer, le R. P. Recteur du College m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre & de la régularité de cette grande Communauté, composée de plus de cent personnes, dont la pluspart sont de jeunes Etudians. Leur application à l'étude ne diminuoit rien de leur piété & de leur ferveur. Je demeurai trois jours au College, & j'allai ensuite me renfermer dans le No-

vicia. La modestie, la piété, le silence, & la régularité de ces fervens Novices que j'avois tous les jours devant les yeux, me rappelloient sans cesse le souvenir de mes premiéres années de Religion ; & les saintes réflexions qu'ils me donnoient lieu de faire, m'humilioient devant le Seigneur, & m'animoient à estre à l'avenir plus fidelle à ses graces.

J'achevois ma retraite lorsque je reçus une Lettre de M. Boisflorée qui m'apprenoit son arrivée au *Callao*, je me rendis aussi-tost à son bord, & dès le lendemain on mit à la voile. C'estoit le premier jour de Mars de l'année 1713. Nous eusmes trois mois d'une navigation très-douce ; les vents alizez qui regnent sur cette Mer, nous porterent très-commodément aux

Iſles Marianes. Comme le Galion d'Eſpagne que je venois chercher, n'avoit pas encore paru, je reſolus de l'attendre dans l'Iſle de *Guahan* où nous avions moüillé.

A peine eſtois-je à terre que les RR. PP. Jeſuites, qui ſont les ſeuls Miſſionnaires de ces Iſles, vinrent audevant de moi accompagnez d'une troupe d'enfans; ils me conduiſirent en proceſſion à leur Egliſe, au milieu d'une multitude de fideles qui s'eſtoient rendus en foule au rivage. L'air retentiſſoit des loüanges du Seigneur que chantoient ces Enfans avec une devotion qui m'attendriſſoit juſqu'aux larmes. La priére finie, les Peres me menerent dans leur maiſon qui eſt aſſez mal baſtie: ils n'oubliérent rien pour me marquer leur affection, &

pour dissiper l'ennui qu'on ne peut guéres éviter dans un Payis si sauvage.

Il n'y a qu'un zele ardent pour le salut des ames, qui ait pû porter ces hommes Apostoliques à entreprendre la conversion de ces Barbares, & à consacrer le reste de leur vie dans ces Isles séparées du reste de l'Univers, & qui peuvent passer pour un exil affreux. Cependant ils me paroissoient plus contens que s'ils eussent esté dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix interieure qu'ils goustoient, & qui se répandoit jusques sur leur visage, me firent comprendre que ce n'est pas dans les Missions les plus laborieuses, & les plus destituées des commoditez de la vie, que les Ouvriers Evangéliques sont le plus à plaindre. Dieu

ſçait les dédommager par l'onction de ſa grace de toutes les douceurs de la vie, dont ils ſe ſont privez pour ſon amour. Tous ces Inſulaires ſont maintenant ſoûmis à l'Evangile. Dans la principale de ces Iſles qu'on appelle *Agadagnna*, il y a un Séminaire fondé & entretenu par les Rois Catholiques, où les Miſſionnaires élevent avec grand ſoin la jeuneſſe.

Il y avoit douze jours que j'eſtois dans cette Iſle, lorſque le Galion arriva. Le Capitaine me prévint obligeamment & m'offrit le paſſage que je ſouhaittois ſur ſon bord. Je m'y embarquai, & après douze jours de navigation, nous découvrîmes ſes premieres Terres des Iſles Philippines, & nous moüillâmes à *l'Emboccadero*: c'eſt ainſi que les Eſpagnols, appellent l'entrée du

Canal. On a un grand nombre d'Isles à passer avant que d'arriver au Port de *Cavite*, qui est à trois lieuës de Manille. Les * basses, les rochers, & les courans qui sont très-rapides, rendent le passage de ce Canal très-difficile, & très-dangereux. La mousson avoit changé, les vents qui estoient au Sud-Oüest nous estoient contraires, & nous fusmes plus d'un mois & demi à faire 80. lieuës dans ce Canal. Les Officiers estant résolus d'attendre la mousson favorable pour conduire seurement le Galion au Port, je pris le parti, ainsi qu'avoient fait d'autres passagers, de me jetter dans la Chaloupe, & de prendre terre à l'Isle de Luçon, d'où je me rendis

* C'est un fond meslé de sable, de roche, & de pierre qui s'éleve vers la surface de l'eau.

en trois jours à Manille.

Cette Ville ſituée dans l'Iſle de Luçon, eſt baſtie au fond d'une Baye, qui a plus de dix-huit lieuës de circuit : c'eſt la Capitale de toutes les Iſles qu'on appelle Philippines : elle eſt environnée d'une bonne muraille, & a un Chaſteau bien fortifié. Le Roi d'Eſpagne y entretient une garniſon de 500. hommes. Elle a un Gouverneur, une Cour de Juſtice, un Archevêque, un Chapitre, & pluſieurs maiſons Réligieuſes : Toutes les Egliſes y ſont belles, & richement ornées. On compte dans ces Iſles près de 800. Paroiſſes, qui ſont partagées pour la conduite entre les Preſtres ſeculiers & Réguliers. Cette nombreuſe Chreſtienté eſt cultivée avec beaucoup de ſoin, & eſt parfaitement inſtruite de nos myſteres.

Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille, me réduisit à l'extremité. On désespéroit absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand Apôtre des Indes, saint François Xavier. Ma priére ne fut pas plustost achevée, que je me sentis beaucoup mieux, & deux jours après, je fus en estat de célébrer le saint Sacrifice de la Messe. Ceux qui après m'avoir vû au lit deux jours auparavant, me voyoient à l'Autel, ne douterent pas qu'une guérison si soudaine, ne fust l'effet de la puissante protection du saint que j'avois invoqué.

Je partis de Manille le 15. de Février de l'année 1714. sur la sainte Anne Vaisseau Armenien, qui alloit à la Côte de Coromandel. Une furieuse tempeste qui nous surprit entre l'Isle de la

Paragua & le *Paracel*, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage ; nos mats, nos voiles, & le gouvernail furent emportez ; ce fut par une espece de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un Vaisseau Danois prest à faire voile pour *Trancambar*: c'est une place située sur la Côte de Coromandel qui appartient aux Danois. La sainte Anne estant hors d'estat de se mettre en Mer, je demandai passage au Capitaine Danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse.

La saison qui estoit déja avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage: nous perdîmes le Capitaine qui mou-

rut entre mes bras, avec de grands sentimens de piété. Enfin après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Trancambar*. Je passai de-là à *Madras*, d'où je me rendis aisément à *Pontichery*, qui estoit le lieu de ma Mission, & le terme de mon voyage.

LETTRE

DU PERE D'ENTRECOLLES, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

Au Pere de BROISSIA, *de la même Compagnie.*

A Jao tcheou le 10. *May* 1715.

MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Il eſt juſte que je vous rende compte de la Miſſion de

Kim-te-tchim, puisqu'elle doit ce qu'elle est à vôtre illustre famille : elle a esté fondée, & elle est entretenuë des libéralitez de M. le Marquis de Broissia votre frere : c'est l'ouvrage du feu P. de Broissia qui l'a conduite plusieurs années avec un zéle vrayement Apostolique. Sa mémoire est toûjours chere à nos Néophytes, qui ont grand sujet de le regretter, puisqu'il s'en faut bien que j'aye les qualitez nécessaires pour remplacer un si fervent Missionnaire.

Je partis de Jao-tcheou dans le mois de Décembre, afin de me rendre à *Kim-te-tchim*, quelques jours avant les festes de Noël ; ma barque s'estant arrestée par hazard près d'un hameau, un habitant du lieu aborda mon Catéchiste qui avoit mis pied à terre, & il lui demanda,

ſi l'Européan qu'il voyoit n'eſtoit pas *Si-lao-ye*, (c'eſtoit le nom Chinois du P. de Broiſſia vôtre frere) qu'il avoit connu autrefois à *Jao-tcheou*. Non, ce n'eſt pas lui, répondit le Catéchiſte, & moi tout confus de ma tiédeur au ſouvenir de la ſainte vie de *Si-lao-ye*, je répétay pluſieurs fois ces paroles de ſaint Jean: Non je ne le ſuis pas, *non ſum*.

Ce fut la veille de ſaint Thomas que j'arrivai à *Kim te-tchim*. Je trouvai qu'il s'y eſtoit fait de grands changemens parmi les Mandarins: de quatre qu'ils eſtoient, il n'en reſtoit pas un ſeul, & d'autres leur avoient ſuccedé qui m'eſtoient tout-à-fait inconnus. Le premier de ces Mandarins eſtoit monté au rang de Gouverneur d'une Ville du premier Ordre, & comme il m'ho-

noroit de son amitié, il m'en donna aussi-tost des marques, en se déclarant hautement le protecteur de la nouvelle Eglise que nôtre Mission Françoise y a établie depuis peu. Le second Mandarin venoit de perdre son Pere, & il estoit obligé, selon les Loix de l'Empire, de quitter sa charge, pour n'y rentrer qu'après les trois années de son deüil. Le troisiéme Mandarin estoit mort durant mon absence; & le quatriéme venoit d'estre chargé de chaînes, à cause des injustices & des vexations qu'il avoit faites. Un Commissaire envoyé de la Cour parcouroit diverses Villes, & s'informoit secrettement de la conduite des Mandarins: ayant assisté à quelques jugemens iniques de nôtre Mandarin, il le fit arrester sur le champ; & il instrui-

soit son procès selon toute la rigueur des loix, sans nul égard aux interceſſions réïtérées du Viceroi qui le protégeoit.

Je n'avois nulle habitude avec les nouveaux Mandarins, dont la protection nous eſt cependant ſi néceſſaire pour la liberté de nos fonctions, & pour le repos de nos Néophytes. J'appris en arrivant que celui qui nous a vendu le terrein où eſt baſtie notre Egliſe, ſongeoit à nous inquietter, pour peu que les Mandarins ne paruſſent pas favorables à la Religion. C'eſt pourquoi je réſolus de les viſiter au pluſtoſt, & de ménager leur amitié & leur protection par quelques préſens d'Europe, qu'on ne peut ſe diſpenſer de leur faire.

Je differai néanmoins ma viſite juſqu'après la ſolemnité de

Noël, afin de n'eſtre occupé que du ſoin de préparer les Chreſtiens à célébrer dignement cette grande feſte. Ils avoient déja amaſſé une petite ſomme pour avoir la ſimphonie Chinoiſe ; je leur repreſentai qu'ils honoreroient bien mieux la pauvreté de JESUS naiſſant, ſi l'argent deſtiné à leurs fanfares de hautbois, de fluttes, de tambours & de trompettes, ils le diſtribuoient aux pauvres. C'eſt ce qui ſe fit avec beaucoup d'édification. Grand nombre de confeſſions & de communions ferventes, jointes au chant des priéres, firent tout l'agrément de cette nuit, qui nous rappelloit les merveilles operées depuis tant de ſiécles. Au reſte ſans les libéralitez de M. le Marquis de Broiſſia, ce langage des Cieux n'auroit pas, ſelon les apparen-

ces, eſté ſi-toſt entendu à *Kim-te-tchim.*

Outre la multitude des Néophytes, que j'eus à confeſſer pendant les deux mois que j'y demeurai, je conférai encore le bapteſme à ſoixante & dix Infideles preſque tous adultes, j'en aurois baptiſé un plus grand nombre, ſi j'avois pû y faire un plus long ſéjour J'y laiſſai pluſieurs Catéchumenes qui s'aſſembloient régulierement dans ma petite maiſon, & qui ſe partageoient en diverſes troupes que les Catéchiſtes, les principaux Chreſtiens, & moy nous inſtruiſions ſeparément de nos ſaints myſteres. Je prenois plaiſir à les voir s'échauffer quelquefois dans la diſpute; car il ne faut pas croire que les Chinois ayent toujours autant de flegme qu'on leur en attribuë.

Plusieurs Pescheurs qui estoient occupez pendant tout le jour de leur travail, venoient me trouver la nuit pour entendre la parole de Dieu, & cette divine semence qui tomboit dans des cœurs dociles, fructifioit au centuple. J'estois charmé de la naïveté avec laquelle ils me proposoient leurs doutes, & de l'ardeur qu'ils faisoient paroistre pour estre régénerez dans les eaux du baptesme.

Aussi-tost que j'eus un peu de loisir, j'allai visiter les nouveaux Mandarins, & j'en fus bien reçû. Le principal de ces Mandarins agréa mes présens, & m'admit jusques dans l'interieur de son hôtel, où il me témoigna beaucoup de bonté. Deux jours après un Valet de l'audience vint m'avertir que son Maistre

approchoit, & il parut tout-à-coup avec tout son train, qui bordoit la ruë des deux côtez. J'allai le recevoir à la porte de mon Eglise, où il entra, & où il demeura plus d'une heure. On lui présenta ensuite du thé dans des porcelaines très-fines, & par là j'eus occasion de lui dire que ces porcelaines estoient un gage de l'amitié dont m'honoroit son prédecesseur.

Nôtre entretien roula sur les sciences, & sur les curiositez d'Europe, & nous tombâmes insensiblement sur les matiéres de la Religion. Il avoit reçu parmi les présens que je lui avois faits, un Livre qui en prouve la vérité; il me répéta plusieurs » fois ces paroles: Ce que vous » me dites, & ce que vos Livres » enseignent du premier princi- » pe de toutes choses, est con-

forme à la saine doctrine : je « sçai que l'empereur estime vo- « tre Religion, & effectivement « elle est bonne. «

Quand il apperçut au haut de la salle où nous estions, le saint Nom de JESUS, ainsi qu'on le peint en Europe, auquel le vernis & la dorure donnoient un vif éclat, il me fit diverses questions qui m'engagérent à l'entretenir quelque-temps de ce signe de nôtre sainte Religion. C'est-à-dire, reprit-il, que tou- « tes les Maisons qui ont sur la « porte une semblable figure, sont « habitées par des familles Chres- « tiennes. Vous voïez, mon R. P. « que la croix se montre icy à découvert, & que nos Chrestiens ne rougissent pas d'y faire une profession publique du Christianisme. On auroit compté pour beaucoup cet avantage dans les

premiérs siécles de l'Egliſe, & que ne devons-nous pas faire pour le grand Prince de qui nous tenons un tel bien-fait ?

Toute la Ville eut connoiſſance de l'honneur que nous faiſoit le Mandarin, parce que pour venir de ſon hôtel à nôtre Egliſe, il traverſa preſque toutes les ruës de *Kim-te tchim.* Il me fit à ſon tour quelques préſens ſelon la coûtume qui ſe pratique à la Chine à l'égard des Etrangers. Il m'envoya de la volaille, de la farine, du vin, des chandelles, &c. La ſomme d'argent qu'on eſt obligé de diſtribuer aux Domeſtiques dans une pareille occaſion, eſt ſouvent plus conſidérable que les préſens; mais c'eſt une diſtinction que les principaux d'une ville acheteroient bien cher, afin de ſe mettre à couvert des avanies, & d'eſ-

tre en droit d'en faire impunément.

Ce fut un Vendredi que ce Magistrat visita nôtre Eglise : quelques-uns de nos Chrestiens passerent ce jour-là dans des exercices continuels de piété. Vous avez pû voir dans une de mes Lettres, combien le Seigneur a répandu de bénédictions sur la retraite de huit jours que j'ai donnée à nos Néophytes, à l'imitation de celles qui se donnent dans nos Maisons de Bretagne : plusieurs de ces Néophytes ont formé d'eux-mêmes une espece de société, pour s'assembler un Vendredi de chaque mois, & pour faire ce jour-là en abregé, tous les exercices de la retraitte. Je fus surpris & édifié d'une si sainte pratique, que je ne leur avois pas inspirée. Ainsi tandis qu'un

Grand du siécle, rendoit au lieu saint un honneur de pure cérémonie, & où le cœur n'avoit pas beaucoup de part, nos Chrestiens faisoient monter au Ciel leurs priéres ferventes, & adoroient le vrai Dieu en esprit & en vérité.

Vous ne doutez pas, mon R. Pere, que nous n'ayions beaucoup à souffrir de la geſne que nous impose le commerce qu'il nous faut avoir malgré nous avec ces Grands de l'Empire; presque sans nulle esperance de les convertir. Le jour que je visitai le Mandarin en habit de cérémonie, j'avois porté dès le matin le Viatique & donné l'Extreme-Onction à un bon vieillard qui estoit logé dans une méchante chaumiére. Ce sont-là les véritables délices d'un Missionnaire: quand il fait pour un

temps

temps un autre personnage, c'est toûjours contre son gré, & il en gémit au fond du cœur.

La ferveur de nos Chrestiens nous dédommage d'une contrainte si importune, mais en même-temps si nécessaire pour le bien de la Religion. Je ne pouvois retenir mes larmes, quand je les voyois venir se purifier dans le Sacrement de la Pénitence pour des fautes très-legéres & presque imperceptibles. Ils estoient inconsolables, par exemple, lorsqu'ils avoient donné entrée dans leurs cœurs à quelque petit sentiment de vanité, en expliquant les mysteres de la Foi à leurs Parens ou à leurs amis. Un d'eux me disoit avec une simplicité admirable: On me doit, & « je souffre beaucoup de ce qu'on « ne me paye pas; mais je ne veux « aucun mal à ces débiteurs injus- «

» tes : depuis que j'ai fait la re-
» traitte, je me regarde comme
» un homme qui seroit déja mort,
» & je ne fatigue plus ceux qui me
» doivent.

Le frere de ce Néophyte qui demeure à neuf lieuës de *Kim-te-tchim*, n'eut pas plustost appris mon arrivée, qu'il partit à l'instant pour se rendre à l'Eglise nonobstant la rigueur de l'hyver, & sans faire nulle attention à un dangéreux abcez qui lui estoit venu sur le pied. Il fallut le mettre aussi-tost au lict; je l'allai voir souvent, & je le trouvois toûjours occupé de la priére & de la lecture des Livres-saints: il estoit beaucoup moins inquiet de son mal que je ne l'estois moi-même.

Il ne se trouve guéres de Catéchumenes qui n'aïent à souffrir quelque persécution de leurs

familles, lorsqu'ils embrassent la Religion. Un de ces Catéchumènes vient d'estre mis pour cette raison à une rude épreuve : il tenoit le livre de compte de son Oncle, qui est un riche Marchand ; il n'eut pas plustost reçû le Baptême qu'il fut chassé de la maison, & il fut réduit pendant plus d'un an à une extrême misère. De faux amis semblables à ceux du célébre Eleazar, lui conseilloient d'abandonner la Foi en apparence, & de mener en secret une vie Chrêtienne, parce que c'estoit-là l'unique moyen de rentrer dans son premier emploi. Il rejetta bien loin cette indigne proposition ; & il aima mieux conduire sa femme & ses Enfans dans un Village où il en coûte peu pour vivre, tandis qu'il subsistoit lui-même d'un travail auquel il n'estoit

nullement accoûtumé. Son Oncle touché enfin de sa misére, vient de lui rendre son amitié, & de le rappeller à son service : il m'en informa aussi-tost, & je l'exhortai à moderer son zele ; car l'ardeur avec laquelle il prêchoit les véritez de la Religion, rassembloit autour de lui tous les ouvriers qui quittoient leur travail pour l'entendre, & c'est principalement ce qui lui avoit attiré la disgrace de son Oncle. Il sera bien-tost en estat d'assister les Chrestiens qui sont dans l'indigence, & peut-estre ceux-là-mêmes dont il a reçu du secours.

Les Artisans & les Ouvriers sont le plus grand nombre des Chrestiens de *Kim-te-tchim* : ils ont raisonnablement dequoi vivre, lorsqu'ils sont en santé, & qu'ils ont de l'ouvrage ; mais

s'ils viennent à tomber malades ou que les ouvrages ceſſent, ils ſont à plaindre dans un lieu où les vivres ſont chers, & où éloignez la pluſpart de leurs Payis, ils ne trouvent nulle reſſource. La charité qui regne parmi les Chreſtiens les porte à s'aider les uns les autres ; j'adminiſtrai il y a peu de jours les derniers Sacremens à un jeune Ouvrier étranger qui eſtoit attaqué d'une diſſenterie maligne ; une famille Chreſtienne, quoique logée à l'eſtroit, l'avoit recüeilli, & lui rendoit les ſervices les plus rebutans, ſans s'effrayer d'un mal qui de ſa nature eſt infect & contagieux. Le malade mourut le dernier jour de l'an Chinois ; c'eſt une circonſtance qui rendoit cette œuvre de charité plus recommandable, ſur-tout parmi les Infidelles ; car c'eſtoit

ſelon leurs idées ſuperſtitieuſes, un très-mauvais préſage pour l'année ſuivante : une coûtume du dernier jour de l'an eſt de ne ſouffrir chez ſoy aucun étranger, pas même les plus proches Parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit deſcendre ſur la maiſon,& ne le détourne chez lui au préjudice de ſon hôte. Ce jour-là chacun ſe renferme dans ſon domeſtique, & ſe réjoüit uniquement avec ſa famille.

Rien n'eſt plus ordinaire à la Chine que de voir des Peres de famille vendre juſqu'à leurs propres enfans. Quand l'enfant eſt Chreſtien, & qu'il eſt livré à un Infidele, ſon ame eſt pour ainſi dire, venduë avec ſon corps : c'eſt ce que j'ai eu la douleur de voir dans mon dernier voyage

de *Kim te-tchim.* Un Chrestien avoit acheté un de ces Enfans pour le préserver de tomber en des mains infidéles. Le pere de cet enfant avoit un second fils, & se voyant pressé par des créanciers intraittables, il le vendit à un Idolâtre. Les Chrestiens qui vouloient prévenir ce malheur, se taxerent volontairement pour le racheter; mais il n'estoit plus temps, & le marché estoit conclu.

C'est dans ces tristes conjonctures, mon R. Pere, qu'un Missionnaire voudroit donner tout ce qu'il a, & s'il le pouvoit, sans nuire à la Prédication de l'Evangile, se donner lui-même à l'exemple du grand Evêque saint Paulin, pour racheter ses freres en JESUS-CHRIST. Je n'ay pas laissé de trouver dans ma pauvreté dequoi soulager la

miſére extrême de deux pauvres Chreſtiens. Le premier avoit vû bruſler ſa maiſon, ſes meubles, & tous les outils propres de ſon métier. Le ſecond eſtoit un Medecin de profeſſion, & des voleurs lui avoient enlevé pendant la nuit ſes habits les plus propres : c'eſtoit lui avoir dérobé ſa ſcience & ſa réputation ; car icy un Medecin mal veſtu paſſe toûjours pour ignorant, & n'eſt employé de perſonne.

Lorſque je voyois des Chreſtiens mourir de pure miſére, ou des enfans devenir les eſclaves des Infidéles ; j'ai penſé pluſieurs fois, que ſi des perſonnes zelées pour la converſion des Chinois ménageoient un fonds, dont le revenu ſerviſt de reſſource dans ces beſoins extrêmes, rien ne feroit plus d'hon-

neur à la Religion, ni ne serviroit davantage à l'étendre.

Vous me demanderez peut-estre si je compte beaucoup de lettrez parmi le grand nombre de pauvres Néophytes, qui font profession du Christianisme à *Kim te-tchim*. A cela je vous répondrai que quelques-uns d'eux se font un plaisir de me voir & de m'entretenir. J'en connois un sur-tout, avec qui j'ai de fréquentes conversations, & qui paroist s'approcher du Royaume de Dieu. Il est peu de nos mysteres, sur lesquels il ne m'ait proposé ses difficultez; comme il a de l'esprit, & qu'il est réglé dans ses mœurs, j'espere de la Divine misericorde qu'elle lui donnera la force d'executer ce qu'elle lui a inspiré. Il vient de faire baptiser une de ses filles qui estoit à l'extremité, & cet en-

fant eſt maintenant au Ciel qui preſſe la converſion de ſon pere.

Un autre Lettré habile & riche tout enſemble, me témoigne de l'amitié ; mais il n'en eſt pas plus affectionné au Chriſtianiſme. Sa tante eſt Chreſtienne, & ſa mere ſe diſpoſe à recevoir le Bapteſme. A peine ce Lettré fut informé du deſſein de ſa mere, qu'il éclata contre elle par toute ſorte de réproches & d'invectives. Il en vint juſqu'à la menacer que le jour même qu'elle ſeroit baptiſée, il prendroit un habit de deüil, & qu'en cet eſtat il parcoureroit toutes les ruës de *Kim-te-tchim*, pour déplorer publiquement ſa malheureuſe deſtinée.

J'inſtruis actuellement pluſieurs Catéchuménes d'une même famille que j'eſpere baptiſer

au premier jour ; un Lettré de leurs parens qui brigue le Mandarinat, est allé les trouver pour s'opposer à leur dessein ; mais il en a reçû une réponse qui l'a couvert de confusion. Quoi, lui ont-ils dit : Vous sçaviez il y a « quelque-temps que nous manquions de tout dans nôtre mai « son, & que nous n'avions pas « même de ris à manger ; vous « ne parûtes point alors pour « nous aider de vos libéralitez, « & aujourd'hui que vous apprenez la disposition où nous sommes de nous faire Chrestiens, « vous accourez avec empressement pour nous en détourner? « Vous craignez sans doute que « cette démarche ne vous deshonore, mais nôtre parti est « pris, & vous ne devez pas croire que pour vous obliger, nous « nous privions d'un bonheur «

» que nous préferons à tous les » biens de la terre.

Voici encore un trait de l'averſion que l'eſprit d'orgüeil inſpire aux Lettrez pour le Chriſtianiſme. La fille d'un de nos Chreſtiens avoit été promiſe dès le berceau au fils d'un Lettré : ces ſortes de promeſſes ſont ordinaires à la Chine , & les Loix les autoriſent. Cette jeune fille eſtoit élevée dans la maiſon de ſon beau-pere ; c'eſtoit pour elle une très-mauvaiſe école. Elle tomba peu à peu dans un eſtat de langueur dont nul reméde ne pouvoit la guérir · on la renvoya chez ſes parens , dans l'eſperance qu'elle ſe rétabliroit par leurs ſoins. Ceux-ci qui venoient d'embraſſer la Foi , l'inſtruiſirent des véritez Chreſtiennes, & je la baptiſai qu'elle n'avoit

encore que dix ans. Aussi-tost qu'elle fut rétablie, sa belle-mere la rappella auprès d'elle. Quand le Lettré s'apperçut qu'elle estoit Chrestienne, il se répandit en toute sorte d'invectives & de calomnies contre les Chrestiens, & courut sur le champ au Tribunal du Mandarin, pour y porter ses plaintes : mais le principal Officier auquel il s'adressa d'abord, l'empêcha de passer outre. Vous n'y pensez pas, lui « dit-il, comment parlez-vous de « la Religion Chrestienne ? Ne « sçavez-vous pas que le Manda- « rin mon maistre & le vôtre, « en juge autrement que vous ? « Direz-vous qu'il se trompe ? & « quand cela seroit vrai de lui, « oseriez-vous en dire autant de « l'Empereur qui autorise cette « Religion, & qui en fait l'éloge ? «

C'eſt ainſi que fut conjuré l'orage qui eſtoit tout preſt de ſe former.

Les Lettrez de *Kim-te-tchim*, ont peine à me croire, quand je leur dis, qu'il y a dans pluſieurs Villes grand nombre de Bacheliers & de Docteurs qui font profeſſion du Chriſtianiſme. Ce ſeroit un grand bien pour cette Miſſion ſi nos Lettrez ſe rendoient dociles aux Véritez de la foi ; car le peuple eſt prévenu pour eux d'une grande eſtime, & leur exemple fait de fortes impreſſions ſur les eſprits. Vos priéres, celles de vôtre illuſtre Famille, & de tant d'ames ſaintes qui s'intereſſent aux progrez de la Religion procureront peut-eſtre la converſion de ces Lettrez : c'eſt à ces priéres que j'attribuë principalement les bénédictions que Dieu répand ſur

cette Chrestienté naissante.

J'ai baptisé un vieux *Sieou-tsai*, ou *Gradué*, qui demeure dans les montagnes à une lieuë de *Kim-te-tchim*. C'est un homme d'esprit & d'une candeur admirable. Il y a deux ans qu'à cause de son grand âge, il fut exempté des examens que les Graduez doivent subir de trois en trois ans. La Cour a coûtume d'envoyer un Examinateur dans chaque Province : il punit les Graduez dont la composition est médiocre, ou il les casse tout-à-fait, si elle est audessous de la médiocrité. Tout Gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal, est dès-là privé de son titre, & est mis au rang du simple peuple. Il n'y a que deux cas où il puisse s'en dispenser legitimement, sçavoir quand il est malade, ou bien quand il porte

le deüil de ſon pere ou de ſa mere. Les vieux Graduez après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur habileté & de leur vieilleſſe, ſont diſpenſez pour toûjours de ces ſortes d'examens, & ils conſervent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachez à l'eſtat de Gradué. Tel eſtoit celui dont je parle. Il eſt le ſeul Chreſtien de ſon Village, & je l'ai entendu gémir pluſieurs fois, de ce qu'il n'avoit pû encore perſuader à ſes parens d'imiter ſon exemple.

Les jugemens de Dieu ſur la converſion des Infidelles ſont impénétrables. Tel qu'on deſeſpere de gagner à JESUS-CHRIST, ſe convertit tout-à-coup lorſqu'on s'y attend le moins : tel autre dont la conqueſte paroiſſoit comme aſſu-

réee . trompe l'attente la plus certaine, & perſevere dans ſon aveuglement. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples parmi une infinité d'autres, qui vérifient ces terribles paroles du Sauveur : * *On prendra l'un , & on laiſſera l'autre.*

Je m'eſtois ſouvent entretenu des véritez de la Religion avec un Chinois , qui me paroiſſoit en eſtre vivement touché, & qui ne ſoupiroit , ce ſemble , qu'après la grace du bapteſme. Dans un repas où il ſe trouva chez une de ſes parentes , un os de poulet s'arreſta au milieu de ſon goſier ; & quelques efforts qu'il fiſt , il ne put ni le jetter dehors, ni le pouſſer en dedans. On le conduiſit à demi-mort dans ſa

* *Unus aſſumetur , & alter relinquetur.* Luc. c. 17. v. 35.

maiſon, & comme il paſſoit devant nôtre Egliſe, il m'envoya dire de prier Dieu pour lui, en m'aſſurant que s'il guériſſoit, il ſe feroit auſſi-toſt Chreſtien. J'envoyai à l'inſtant un Catéchiſte pour invoquer ſur lui le ſaint Nom du Seigneur, & pour le baptiſer en cas de néceſſité. Les Miniſtres de Satan nous avoient prevenus: Un de ſes amis idolâtre lui avoit donné un breuvage, ſur lequel il avoit jetté un ſort que les Infidelles employent en de pareilles occaſions, & qu'ils nomment *Kieou-lom-hia-hai*, c'eſt-à-dire, que les neuf dragons ſe précipitent dans la Mer. Le malade ſe trouva ſoûlagé, & l'enfer conſerva ſa proye que j'eſtois preſt de lui ravir.

L'autre exemple que j'ai promis de vous rapporter eſt plus

conſolant. Le pere de deux de mes Chreſtiens âgé de 80. ans perſéveroit dans ſon infidélité avec une opiniâtreté, que je n'avois jamais pû vaincre. L'un de ſes deux Enfans eut un voyage à faire : il communia avec beaucoup de piété avant que de s'embarquer. Trois jours après comme il paſſoit pendant la nuit le Lac de *Jao-tcheou*, qui a trente lieuës de circuit ; ſa barque toute remplie de paſſagers, heurta contre une autre beaucoup plus forte qui eſtoit à l'ancre, & qu'on n'avoit pas apperçuë : elle ſe briſa à l'inſtant, & preſque tous les paſſagers périrent. Ce jeune homme fut de ceux qui ſe ſauverent, il revint au plus viſte à *Kim-te-tchim* : Son pere reconnut la protection de Dieu dans la maniére dont ſon fils s'eſtoit tiré de ce péril : il l'exhorta à en remer-

cier le Seigneur, & il vint auſſitoſt me trouver à l'Egliſe, pour me prier de l'inſtruire & de le baptiſer.

La Providence m'adreſſa en même-temps un autre vieillard âgé de 68 ans, & qui eſtoit plein de force & de vivacité. La ſeule curioſité l'avoit conduit à l'Egliſe, il ſouhaittoit avec paſſion de voir un Européan, & comme la porte eſtoit entrouverte, il cherchoit à me rencontrer des yeux. Un Catéchiſte l'apperçut, & l'invita honneſtement à entrer; je le reçûs avec amitié, & je lui laiſſai tout le temps de me contempler à loiſir. Je l'entretins enſuite des véritez de la Réligion, il les goûta; je ſentis même qu'il avoit un autre maiſtre qui l'inſtruiſoit au fonds du cœur. Il vint me revoir le lendemain, & le troiſiéme jour il

m'amena un de ses amis qui revenoit de la campagne, auquel il vouloit, me disoit-il, faire part du trésor qu'il avoit découvert. Celui-ci de retour à son village en devint, pour ainsi dire, l'Apôtre : il enseigna à ses Concitoyens les véritez qu'il venoit d'apprendre, & plusieurs ne demandent maintenant qu'à estre instruits. C'est dans ces occasions où je voudrois, s'il estoit possible, me multiplier moi-même. Du moins si j'avois trois ou quatre Catéchistes de plus, combien d'ames ne gagnerois-je pas à JESUS-CHRIST? Ce bon vieillard m'apporta quelques jours après un sac rempli d'Idoles, dont quelques-unes estoient de prix : elles furent mises en piéces & jettées au feu. Je le baptisai ensuite aussi-bien que plusieurs Ouvriers qui travaillent dans sa

maiſon, & qui ont eſté touchez de ſes inſtructions & de ſon exemple.

Un autre Infidelle vient d'éprouver un effet non moins ſenſible de la miſéricorde de Dieu à ſon égard. Un Chreſtien avec lequel il eſtoit aſſocié, l'avoit inſtruit de nos ſaints myſteres; il tomba malade, & il demanda le bapteſme. Le Chreſtien négligea de m'en avertir ſur l'heure; le malade fut ſurpris tout-à-coup d'un délire qui le menaçoit d'une mort prochaine. Son ami le voyant ſans connoiſſance, douta s'il lui eſtoit permis de le baptiſer, & ce ne fut qu'avec une extrême repugnance qu'il ſe détermina à le faire. Le malade reçut donc le bapteſme, & il expira un moment après l'avoir reçu. Ce doute qu'avoit eu le Chreſtien, m'engagea à faire

une instruction publique à tous les Néophytes assemblez, sur la maniére dont ils devoient se comporter dans de semblables conjonctures.

La petite verolle avoit réduit la fille d'un Infidéle à la derniére extremité, & elle estoit desesperée des Medecins. Son pere sçut qu'un Chrestien avoit sauvé deux de ses enfans attaquez de la même maladie, par un remède que le Missionnaire lui avoit donné. Il alla le trouver, & le pria de lui procurer le même secours. Le Chrestien vint m'en donner avis ; la résolution fut prise de baptiser la petite fille à l'insçû des parens, en tirant d'eux néanmoins une promesse, que si elle guérissoit ils permettroient qu'elle fust instruite des véritez de la Réligion. Ses parens s'y engagerent volontiers :

mais le remede vint trop tard. Du reſte, & c'eſt ce qui importoit le plus, la fille fut baptisée vers le midy, & le ſoir elle entra en poſſeſſion de l'heritage des enfans de Dieu. Son pere ne laiſſa pas d'avoir recours aux ſuperſtitions qui ſont en uſage pour honorer la Déeſſe de la petite verolle ; & comme on lui repreſentoit que cette fauſſe Divinité ne lui avoit pas eſté propice, & qu'elle étoit devenuë indigne des honneurs qu'il lui rendoit ; N'importe, répondoit-il, j'ai d'autres enfans, & ſi je manquois à mon devoir, elle pourroit bien me les enlever, comme elle m'a enlevé celle-ci.

La maniére dont quelques Medecins Chinois traittent ceux qui ont la petite verolle, mérite d'eſtre rapportée : ils ſe vantent d'avoir le ſecret de la tranſplanter

ter en quelque sorte, & ils appellent le moyen dont ils se servent *Miao*; c'est le nom qu'on donne au ris en herbe qu'on transplante d'un champ dans un autre, & aux œufs de poisson déja animez dont on peuple les étangs. Voici donc comme ils s'y prennent; quand il tombe entre leurs mains un enfant dont la petite verolle sort avec abondance, & sans aucun fâcheux accident, ils en prennent les croûtes qu'ils font sécher, qu'ils pulverisent, & qu'ils gardent avec soin. Lorsqu'ils apperçoivent dans un malade les symptômes d'une petite verolle naissante, ils aident la nature, à ce qu'ils prétendent, en lui mettant dans chaque narine une petite boule de coton, où cette poussiére est semée, & ils s'imaginent que ces esprits passant du cerveau dans

la masse du sang, forment une espece de levain qui produit une fermentation utile ; & que par ce moyen la petite verolle sort abondamment & sans aucun danger, parce qu'elle se trouve entée, pour ainsi dire, sur une bonne espece. Pour moi j'ajoûte peu de foi à ce remède, & je lui préfererois sans difficulté une prise de poudre de vipére si j'en avois.

Vous jugerez sans doute de ce que j'ai l'honneur de vous dire, que je me mesle quelquefois de donner des remédes. Il est vrai, mon R. Pere, & je vous avoüerai même qu'il n'y a point de métier que je ne fisse de bon cœur, pour peu qu'il pust contribuer à la conversion des ames. J'ai souvent regret de n'avoir pas pris des leçons de Pharmacie, lorsque j'estois en Europe ;

Vous ſeriez étonné de voir le gros volume tout rempli de receptes que j'ai écrit de ma main. Je m'imagine que ce Recüeil ſera dans la ſuite entre les mains de quelque fervent Miſſionnaire, encore plus de bien que dans les miennes.

L'Egliſe de *Kim-te-tchim* eſt trop petite pour contenir la multitude de mes Néophytes, ſur tout aux grandes Feſtes : je viens d'acquerir un emplacenent pour l'agrandir, & je juge ce beſoin ſi preſſant que je ſuis reſolu d'y employer une partie de la ſomme qu'on m'envoye pour ma propre ſubſiſtance. Je me repoſe ſur la Providence, & j'eſpere qu'elle me procurera des ſecours qui remplaceront l'argent que je tire de mon petit fonds. Deux cens taëls ſuffiront pour executer mon projet. Il faudra

enſuite bâtir un petit logement pour le Miſſionnaire, mais je n'y penſerai que quand j'aurai acheté une maiſon dont je puiſſe faire une autre Egliſe que je dédierai à la ſainte Vierge, & où j'aſſemblerai nos Dames Chreſtiennes. A mon dernier voyage elles tinrent leur aſſemblée dans une boutique qu'on tint fermée pendant ce temps-là. Le lieu, comme vous voyez, n'eſtoit guéres décent pour la célébration de nos ſaints Myſteres, & pour l'adminiſtration des Sacremens.

Je ne puis m'empêcher, mon R. Pere, d'ajoûter encore icy quelques traits du zéle qu'ont nos Chreſtiens pour la converſion de leurs Concitoyens. Une jeune femme dont le mary eſt Chreſtien, n'eſtant encore que Catéchumene, a ſçû gagner à JESUS-CHRIST ſa grand'

mere, sa mere, son pere, ses deux freres, & une belle sœur. Outre cela elle trouva le moyen de mettre dans le Ciel un grand nombre de petits enfans d'Infidelles qu'elle baptisoit secrettement dans un temps de mortalité. Je ne balançai pas à répandre au plustost les eaux salutaires du baptême sur une Proselite, qui les avoit fait couler si à propos sur tant d'autres.

Au reste on ne doit pas s'imaginer que nôtre Catéchumene ait trouvé de la facilité à toutes ces conversions qu'elle a operées. Sa grand' mere qui a 86. ans, a long temps exercé son zéle & sa patience. Ce qu'on appelle en Europe le sexe devot, est icy le sexe superstitieux à l'excès. Celle dont je parle faisoit profession du jeûne le plus austere : elle vivoit selon toute la rigueur

de sa secte, & depuis quarante ans, elle n'avoit rien mangé qui eust vie. De plus c'estoit une devote du Dieu *Fo*, à longues priéres : elle estoit enrôlée dans la Confrérie du fameux Temple de la montagne *Kicou-hoa chan*. On va de fort loin en pelerinage à ce Temple ; les Pelerins, dès qu'ils sont au bas de la montagne, s'agenoüillent & se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent pas faire le pelerinage, chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feüille imprimée & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feüille est la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*, & tout au tour de sa figure sont une infinité de petits cercles. Les devots & les devotes au Dieu *Fo*, prononcent mille

fois cette priére *Na-mo-o-mi-to Fo*, à laquelle ils ne comprennent rien ; car elle leur eſt venuë des Indes avec la ſecte de *Fo*. Ils font de plus cent genuflexions, après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure eſt toute couverte. De temps en temps on invite les Bonzes à venir à la maiſon pour y faire des priéres, & pour ſceller & autentiquer le nombre des cercles qui ont eſté remplis. On les porte en pompe aux funerailles dans un petit coffre bien ſcellé par les Bonzes : c'eſt ce qu'ils appellent *Lou in*, c'eſt-à-dire, paſſe-port pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce paſſeport ne s'accordepoint qu'il n'en coûte quelques taëls, mais auſſi ſelon eux, on eſt aſſuré d'un voyage heureux.

La grand' mere de nôtre Ca-

téchumene avoit lieu d'eſtre contente de ſes faux Dieux ſur la durée de ſa vie future, dont elle avoit un bon garant dans ſes prétendus mérites. Son *Lou-in* eſtoit rempli, & lui avoit coûté trente *taels* à diverſes repriſes. Vous voyez par-là combien de liens l'attachoient au Dieu *Fo*, & s'il eſtoit facile de mettre en liberté cette fille d'Abraham, que le Démon tenoit captive depuis tant d'années. Néanmoins, elle jetta elle-même au feu ſon *Lou-in*, & elle renonça à ſes indulgences imaginaires, pour être regénérée dans les eaux du bapteſme. On ne voulut point lui laiſſer une eſpece de Chapellet, quoiqu'on euſt pû le conſacrer à un ſaint uſage, afin d'effacer de ſon eſprit toute idée de ſes ſuperſtitions, & je loüai fort ce trait de prudence. Les

devots de cette secte ont continuellement pendu au col ou autour du bras une sorte de Chapellet de prix composé de cent grains médiocres & de huit plus gros : à la teste & dans l'endroit où nous plaçons une croix, se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatieres faites en forme de callebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles mysterieuses ; *Na mo o-mi-to-Fo*, l'usage de ces Chapelets dans la secte de *Fo*, est de beaucoup de siécles plus ancien que celui du saint Rosaire parmi les Chrestiens.

Quand on expliqua à cette bonne Catéchumene l'auguste signe de la Croix, & combien il est redoutable aux Démons, elle fit une remarque que je ne dois pas omettre. Cela est ad-

mirable, s'écria-t-elle ; n'avez-vous pas fait réfléxion qu'aux réjoüiſſances du cinquiéme jour, de la cinquiéme Lune ; nous faiſons aux petits enfans qu'on méne dehors, une Croix avec du vermillon au milieu du front, & cela afin de les préſerver du malin eſprit. En effet, un de mes Chreſtiens qui eſt du même Village, convient de cette coûtume ; c'eſt ce qui confirme, ce que quelques-uns aſſurent, que la Religion Chreſtienne a eſté connuë anciennement à la Chine, ſous le nom de *Che-tſe-kiao*, c'eſt à dire Religion de la Croix.

Un de mes Chreſtiens eſtant allé dans ſon Pays, qui eſt éloigné de 30. lieuës de *Kim-te-tchin*, prêcha la Foi à ſes Concitoyens, & en convertit cinquante par ſes exhortations & par ſes bons exemples. Le Miſ-

sionnaire qui les a baptisez m'en a rendu témoignage. *Kim-te-tchim* estant l'abord d'une infinité d'étrangers que le commerce y attire, l'Eglise qui y est placée, sert infiniment à étendre la foi, & il se peut faire, que bien que je l'ignore, d'autres Chrestiens qui seront retournez dans leurs Provinces, y auront jetté la semence Evangelique avec un égal succez. C'est ainsi que M. le Marquis de Broissia, sans avoir traversé les Mers recevra la recompense duë aux hommes Apostoliques*, & que JESUS-CHRIST lui tiendra compte de tout le bien qui se fait à *Kim-te tchim*, où il se trouve tant de Chrestiens qui doivent à ses liberalitez leur conversion & leur salut.

* *Mercedem Propheta accipiet.* Matt. c. 10. v. 41.

Je finirai ce qui regarde nos Chreſtiens par un dernier trait de l'attachement qu'ils ont pour leur Religion, qui me donnera lieu de vous inſtruire des mœurs & des coûtumes Chinoiſes. Un fervent Chreſtien fut atteint d'une phtiſie l'année derniere : il voyoit les approches de la mort avec une fermeté, & une conſtance que tout le monde admiroit : il n'avoit d'inquiétude que par rapport à ſa femme qui eſtoit près de ſes premiéres couches, & il craignoit avec raiſon qu'elle ne fuſt livrée à quelque Infidelle qui la pervertiroit, ou du moins qui ne lui laiſſeroit pas la liberté de faire une profeſſion ouverte de ſa foi. Pour la préſerver de ce malheur, il ne donna point de repos à un Chreſtien de ſes amis, qu'il ne lui euſt promis de l'épouſer après ſa

mort, & il détermina sa Femme par de pareilles instances à consentir à de secondes nopces.

C'est la coûtume à la Chine que les Veuves, quand elles sont de qualité, passent le reste de leurs jours dans le veuvage; & c'est une marque du respect qu'elles conservent pour la mémoire de leur mary deffunt. Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre: Les Parens qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mary, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le Mary est arrêté & l'argent livré, sansqu'elle en ait la moindre connoissance. Si elle a une fille, & qu'elle soit encore à la mammelle, elle entre dans le marché de la mere. Il n'y a qu'un moyen pour une Veuve

de ſe délivrer de cette oppreſſion, c'eſt qu'elle ait dequoi ſubſiſter, & qu'elle ſe faſſe Bonzeſſe : mais cette condition eſt fort décriée, & elle ne peut guéres l'embraſſer ſans ſe déshonorer.

La femme dont je parle accoucha d'une fille trois jours après la mort de ſon Mary. La ſucceſſion appartenoit de droit au Neveu qui eſtoit infidelle. Car c'eſt encore une coûtume de la Chine que les filles n'héritent pas des biens immeubles, & le deffunt n'avoit pour tout bien qu'un laboratoire en porcelaine. Ce Neveu comme le plus proche heritier vendit auſſi-toſt la Veuve à un Infidelle, & celuici ne manqua pas dès le lendemain matin d'envoyer une chaiſe à porteur, avec bon nombre de gens affidez, qui enlevérent

cette pauvre Veuve, & la transporterent dans la maison du nouveau Mari. Une pareille violence la desespera : elle mit en piéces la chaise où on l'avoit enfermée, & quand elle fut arrivée dans la maison de celui à qui on venoit de la livrer, elle ne fit que pleurer & gémir : elle ne mangeoit point, & elle ménaçoit de se laisser mourir de faim, plûtôt que d'estre la femme d'un Idolâtre, qui ne lui permettroit pas l'exercice de sa Religion, & qui vendroit sa fille à quelque autre Idolâtre.

Cependant les Chrestiens délibérerent ensemble des mésures qu'ils avoient à prendre pour la mettre en liberté. Leur partie estoit riche, & il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir à la Chine avec de l'argent : on empêche même les Requestes d'aller

juſqu'au Mandarin. Il fut conclu néanmoins qu'on porteroit une plainte à ſon Tribunal. Un Chreſtien quoique parent éloigné du premier mary de cette femme infortunée, eut le courage de ſe faire chef de l'acculation : il va à l'Hôtel du Mandarin, & frappe trois coups ſur une eſpece de timbale qui eſt à côté de la Salle où l'on rend juſtice. C'eſt un ſignal qui ne ſe donne que dans les malheurs extrêmes, & alors le Mandarin, quelque occupé qu'il ſoit, doit tout quitter ſur l'heure, pour accorder l'audience qu'on lui demande. Il eſt vrai qu'il en couſte la baſtonnade à celui qui donne l'allarme, à moins qu'il ne s'agiſſe de quelque injuſtice criante, qui mérite un prompt remede.

Nôtre charitable Chreſtien

s'estoit préparé au châtiment. Il le reçut, & ensuite il presenta sa Requeste au Mandarin. Il n'eut garde d'alleguer pour raison qu'il n'estoit pas permis à une Chrestienne d'épouser un Infidelle; mais il prit l'affaire au criminel, il la traitta d'un rapt violent, & il se plaignit de l'inexécution de de la Loi qui défend de vendre une femme à un nouvel Epoux, avant qu'elle ait achevé le mois de son deüil. Cette loy est souvent négligée, néanmoins quand on se plaint de son infraction, on embaraſſe le Mandarin pour peu qu'il cherche à conniver. Le Mandarin ne put donc se dispenser de répondre la Requeste, & les parties furent citées.

Comme cette généreuse Néophyte sçait lire, ce qui est icy aussi rare parmi les personnes du sexe, qu'il est ordinaire parmi

les hommes; on trouva le moyen de lui faire tenir plusieurs billets, qui lui donnoient avis des mésures qu'on avoit prises. Elle fut conduite à l'audience, où elle soûtint que presque aussi-tôt après la mort de son mary, elle avoit esté enlevée de force; preuve de cela, dit-elle, c'est que me trouvant alors sans défense, je mordis à l'épaule celui qui m'enleva, & qui me jetta dans la chaise, c'est ce qu'il est aisé de vérifier. Comme le Mandarin biaisoit, & qu'il cherchoit des temperamens pour accommoder l'affaire, elle tira des cizeaux, & fit semblant de vouloir se couper les cheveux, pour lui faire entendre qu'elle aimoit mieux renoncer tout-à-fait au Mariage, que de consentir à estre l'épouse de celui qui l'avoit ravie. Le Mandarin se vit obligé de pro-

noncer, & il ordonna qu'elle seroit mise en liberté.

Tout estoit fini, ce semble, après ce Jugement, & les Chrestiens se retirérent fort satisfaits. Mais leur joye fut bien courte. A peine cette pauvre femme fut-elle dans la ruë, qu'on l'enleva une seconde fois. On comprit aisément que ce ravisseur injuste se sentoit appuyé. La Néophyte s'abandonna de nouveau à toute sa douleur, laquelle jointe aux insomnies & à l'abstinence, lui causa une fiévre des plus violentes. Alors son prétendu Mari consentit à la remettre entre les mains de celui qui le rembourseroit de son argent. Le Chrestien qui avoit promis de l'épouser, accepta la condition; & c'est ainsi que se termina cette fâcheuse affaire. Nôtre Néophyte fut long-temps l'admira-

tion des Chinois, ils ne parloient d'elle que comme d'une héroïne. A mon arrivée à *Kim-te-tchim*, je baptisai sa petite fille, dont le salut avoit couru tant de risques.

Vous voyez, mon R. Pere, combien il y a d'obstacles à surmonter pour embrasser ou conserver la foi au milieu de ces Nations Infidelles : au lieu que dans le régne de l'Eglise, pour se damner, il faut en quelque sorte s'obstiner à sa perte, & franchir toutes les barriéres que les loix Ecclesiastiques & Civiles opposent au libertinage. On trouve à chaque pas de pieux monumens qui prêchent la vertu, & qui inspirent l'horreur du vice. Mais icy combien de sortes de professions ausquelles il faut absolument renoncer, quand on veut se faire Chrestien ; &

où trouver des ressources pour subsister ? Un de nos Missionnaires a baptisé depuis peu deux Bonzes ; j'en baptiserai un dans trois ou quatre jours qui est sorti de son Monastere, & qui a quitté l'habit de Bonze : nous regardons la conversion de ces gens-là comme un miracle de la grace de JESUS-CHRIST ; non pas qu'il soit difficile de leur persuader la vérité & la nécessité de nôtre sainte Religion ; mais c'est qu'estant la plusparт sur l'âge, & incapables de faire autre chose que de mendier leur vie avec quelque sorte d'honneur, ils ne peuvent se resoudre à une mendicité qui devient honteuse hors de leur profession de Bonze. Néanmoins il arrive je ne sçai comment, qu'on s'endurcit sur l'aveuglement des Bonzes, aussi-bien que sur celui

des Magiciens, & de ceux qui diſent la bonne fortune, leſquels inondent cet Empire. Ce qui nous touche infiniment, c'eſt de voir les écüeils continuels que nos Chreſtiens de tout eſtat ont à éviter pour ſe maintenir purs de toute ſuperſtition. Il faut qu'ils ayent toûjours en main, ainſi que s'exprime l'Apôtre; *Les* armes de la juſtice pour ſe défendre à droit & à gauche*, & qu'ils ſoient continuellement en garde contre une infinité de ſuperſtitions qui régnent dans la forme des Contrats, dans les corvées qu'on impoſe, dans les voïages qui ſe font de compagnie, dans les réjouiſſances & les feſtes publiques, dans les maladies populaires, dans les grandes calamitez cauſées par la ſechereſ-

* *Per arma juſtitiæ à dextris & à ſiniſtris.* Cor. c. 6. v. 7.

se ou par la pluye, dans les cérémonies des Mariages, dans l'appareil des obséques; & pour s'en préserver, nos Néophytes sont souvent obligez de renoncer à un gain considerable, de rompre avec des amis ou avec des parens, de perdre un protecteur, de resister à un Maistre, ou de s'exposer à la colere d'un Magistrat. Après tout, les Chinois devenus une fois Chrestiens, trouvent dans leur foi des armes puissantes pour vaincre tous ces differens obstacles.

Mais à quels stratagêmes ridicules, les ministres de Satan n'ont-ils pas recours pour aliener les esprits du Christianisme? Il semble que le commerce que les Marchands de Porcelaine font aux Indes & aux Philippines, ne servent qu'à confirmer les extravagances qui se débi-

tent contre la Religion. Les Chinois Idolâtres venus de Manile, de Malaca, de Batavie veulent paroître instruits de nos pratiques, & donnent cours à une infinité de calomnies; telles que sont celles-ci, par exemple, que nous arrachons les yeux aux malades, (ils parlent de l'Extrême-Onction que nous leur donnons); que nous trainons sourdement une révolte pour nous emparer de l'Empire; que nous faisons des Disciples à force d'argent; que l'argent ne nous manque pas puisque nous avons le secret de le contrefaire; enfin que notre Religion est infâme, & que les deux sexes se trouvent confondus dans des assemblées secrettes. Tout cela se débite à *Kim-te-tchim*, & nuit infiniment au progrez de la foi.

Je viens d'apprendre tout recemment

cemment qu'on avoit tâché de séduire par de semblables extravagances, quelques Néophytes qui ont reçu cette année le baptesme. Un Chinois estant allé voir un de ses amis à son retour de Manile, apperçut l'image du Sauveur qui estoit placée dans l'endroit où il mettoit ses idoles avant sa conversion. Je sçai, lui dit-il, quel est ce *Ye-sou*, (c'est ainsi qu'ils prononcent le saint Nom de JESUS) je viens d'un Payis de Chrestiens, & je suis au fait de tout ce qui concerne leur Religion. Pauvre aveugle, ne voyez-vous pas que ce que vous adorez est le *Heou-tsim*, c'est à-dire, l'Esprit singe, dont parle un de nos Livres, qui fut chassé du Ciel, pour avoir voulu y dominer. Il embellit cette fable avec une confiance capable d'imposer à un esprit credule.

Mais comme on lui proposa de venir à l'Eglise pour m'entretenir, il le refusa; & le Chrestien indigné de ses blasphêmes, jugea de son refus, que c'estoit un fourbe qui feignoit d'estre instruit de nos mysteres pour le pervertir.

Un autre Marchand venu de Batavie assuroit à un Néophyte qu'il avoit découvert le véritable dessein des Prédicateurs de l'Evangile. Ils viennent chez nous, disoit-il, pour faire des recruës d'ames, dont il y a disette en Europe. Quand il meurt des Chrestiens dans cet Empire, comme ils se sont livrez aux Européans en recevant le Baptesme, ils ne peuvent leur échaper : par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les ames, ils les forcent de passer en Europe. Voyez, ajoûtoit-il, à quoi

on s'engage quand on ſe fait Chreſtien. Comme on trouve à la Chine des gens aſſez inſenſez pour débiter ces imaginations ridicules; il s'en trouve auſſi d'aſſez crédules pour y ajoûter foi, ou du moins pour former des doutes qui les éloignent du Chriſtianiſme.

Le *Lien-tan*, ou le ſecret de faire de l'argent, qu'on attribuë aux Chreſtiens, eſt une autre calomnie qui empêche la converſion de beaucoup d'Infidelles. La Chine a ſes ſouffleurs, & ce métier auquel on ſe ruine infailliblement, n'y eſt guéres moins décrié, que le peut eſtre celui de faux-monnoyeur en Europe. Comme il y en a qui diſent que nous arrachons les yeux des Chreſtiens pour en faire des lunettes; d'autres prétendent que ces yeux arrachez ont la vertu

de transformer le cuivre blanc en argent.

Cependant cette calomnie a donné lieu à la converſion d'une nombreuſe famille, & le pere de menſonge a eſté vaincu par ſes propres armes. Le Chef de cette famille poſſedoit une charge dans un Tribunal de Mandarin, & il avoit ſouvent eſſayé de faire de l'argent. Un Chreſtien alla le trouver, & s'inſinua dans ſes bonnes graces en flattant ſa paſſion. Je ſuis Chreſtien, lui dit-il, & j'ai ſujet de croire que dans ma Religion on a le ſecret du *Lien-tan*. Si vous deveniez Chreſtien comme moi, ſans doute que ce ſecret vous ſeroit communiqué. L'Officier agréa la propoſition, & ſe mit à lire quelques Livres qui traittent de la Religion; il les goûta, il avoüa même qu'il eſtoit perſuadé que ceux

qui avoient de si belles connoissances sur l'origine & la nature deschoses, avoient aussi l'admirable secret du *Lien-tan.* Vous avez raison, reprit le Chrestien ; mais ne croyez pas qu'on vous confie jamais ce secret, que vous ne donniez des preuves certaines de votre habileté dans les matiéres de la Religion. Il continua donc à s'instruire, & peu à peu avec le secours de la grace il fut convaincu de la vérité de notre sainte Religion, & du prix inestimable des biens qu'elle promet à ceux qui la suivent. On lui découvrit alors le stratagême, & il sçut bon gré à celui qui l'avoit ainsi trompé. Toute sa famille gagnée par ses instructions a esté baptisée. Je ne laissai pas de blâmer la conduite du Néophyte qui avoit usé d'un pareil artifice ; car outre le men-

fonge dont il s'eſtoit rendu coupable, il appuyoit encore des ſoupçons, qui ne ſont que trop préjudiciables à la propagation de la foi.

Après vous avoir entretenu de la Chreſtienté de *Kim-te-tchim*, en particulier, il faut vous dire quelque choſe de la Miſſion de la Chine en général. Elle fut il y a trois ans ſur le penchant de ſa ruine par la malignité d'un des plus puiſſans & des plus cruels ennemis du Chriſtianiſme; mais la main du Seigneur la protegea d'une maniére ſenſible, dans le temps même que nous avions le plus de ſujet de nous allarmer. J'entrerai ſur cela dans un détail, que je ne puis refuſer au zéle que vous avez pour cette chere Miſſion. Vous compâtirez ſans doute à la triſte ſituation où nous nous trouvâ-

mes alors, & vous bénirez les miséricordes du Seigneur qui a confondu d'une maniére si avantageuse à la Religion un ennemi accrédité.

Ce fut le 23. Décembre de l'année 1711. que *Fan-tchao-tso* Mandarin, & l'un des Censeurs de l'Empire, attaqua ouvertement le Christianisme, & prit le dessein de le faire proscrire de toute la Chine. Le devoir des Censeurs publics est d'avertir des désordres qui se glissent dans l'estat, de relever les fautes des Magistrats, & de ne pas même épargner la personne de l'Empereur lorsqu'ils le croyent répréhensible. Ils se font extremement redouter, & je sçai des traits étonnans de leur hardiesse & de leur fermeté. On en a vû accuser des Vicerois Tartares, quoiqu'ils fussent sous la

protection de l'Empereur. Il eſt même aſſez ordinaire que ces ſortes de Cenſeurs, ſoit par enteſtement, ſoit par vanité, aiment mieux tomber dans la diſgrace du Prince, & eſtre mis à mort, que de deſiſter de leurs pourſuites, quand ils croyent qu'elles ſont conformes à l'équité, & aux régles d'un ſage gouvernement.

Le Cenſeur *Fan* avoit naturellement de l'averſion pour le Chriſtianiſme : la conſtance d'une jeune Néophyte, fut la cauſe innocente des meſures violentes auſquelles il ſe détermina, pour perdre abſolument tous les Chreſtiens de l'Empire. Les Jeſuites François ont une Chreſtienté nouvelle dans une Ville nommée *Ouen-ngan*, qui n'eſt qu'à 24. lieuës de Pekin. C'eſt la patrie du Cenſeur. Il avoit un

petit-fils assez affectionné au Christianisme qui épousa une jeune Néophyte ; on estoit convenu avec lui & avec ses parens, qu'elle auroit une liberté entiére de pratiquer les exercices de sa Religion. Cependant le jour même que se fit le Mariage, après quelques cérémonies indifférentes, on la conduisit dans une chambre où il y avoit plusieurs Idoles bien ornées. On lui proposa de les honorer, & comme elle le refusoit constamment, sa belle-mere, & d'autres Dames ses parentes usérent de violence, pour la forcer malgré elle, de baisser la teste & d'adorer les Idoles. Après bien des efforts inutils ; voyant qu'elles ne gagnoient rien sur son esprit ni par leurs caresses, ni par leurs menaces, elles la traittérent pendant plusieurs jours avec toute

ſorte de rigueur : mais la Néophyte demeura toujours ferme, & c'eſt ce qui offenſa infiniment le Cenſeur, grand-pere du nouveau marié. Il dreſſa ſur le champ une Requeſte contre la Religion Chreſtienne, & il la préſenta à l'Empereur le jour que ce Prince devoit partir pour la chaſſe. L'Empereur reçut la Requeſte, & mit au bas ſelon la coûtume quatre Lettres qui ſignifient : Que le *Ly*pou*, délibére ſur cette affaire, & qu'il m'en faſſe ſon rapport. Le P. Parennin me fit ſçavoir auſſi-toſt cette triſte nouvelle, en me priant d'ordonner des priéres, parce que la Religion eſtoit dans un extrême danger. Vous verrez, me mandoit-il, dans la gazette publique, la Requeſte de ce Cenſeur ; il ne ſe peut

* Tribunal des Rits.

rien imaginer de plus violent. « Pour comble de disgrace, « l'Empereur a renvoyé l'exa- « men de cette affaire au *Ly-pou*, « & vous sçavez combien ce Tri- « bunal est peu favorable à la « Religion. S'il répond dans « quinze jours, ainsi qu'il a ac- « coûtumé de faire, l'Empereur « ne sera pas de retour, & si la « réponse nous est contraire, « quel sera nôtre embarras? «

Peu de jours après, c'est-à-dire, le 14. Janvier, le même Pere m'écrivit pour m'informer d'un évenement qui n'a pû estre menagé que par la divine Providence. « L'affaire, me « disoit-il, que le Censeur *Fan* « nous a suscitée, n'est pas enco- « re finie; mais elle n'est pas de- « sespérée. Ce même Censeur « vient de présenter à l'Empe- « reur un autre Mémoire, sur «

» les digues de *Ouen-ngan* & de
» *Pa-tcheou*, qui ſont proprement
» l'ouvrage de l'Empereur; & il propoſe d'ouvrir un
» Canal pour y recevoir la Riviére. Sa Majeſté a répondu à
» ce Mémoire, par un aſſez long
» raiſonnement, qui tend à prouver que le Cenſeur eſt un homme ignorant & inconſideré.
» C'eſt ainſi que finit le *Tchi* ou
» là réponſe de l'Empereur,
» comme vous le lirez dans la
» Gazette; *Fan tchao-tſo*, n'entend pas l'affaire des Digues,
» ce qu'il propoſe ſur le nouveau
» Canal eſt impraticable, c'eſt
» un étourdi qui ne ſçait ce qu'il
» dit, & qui cherche à broüiller: Tout ce qu'il a repréſenté
» ne convient nullement: qu'on
» lui faſſe une verte reprimande. Les Chreſtiens ont grand
» ſoin de publier ce *Tchi* Impe-

rial, & nous de le montrer au «
Ly-pou, car l'affaire des Di- «
gues est du ressort d'un autre «
Tribunal. On nous fait bien es- «
perer; je crains néanmoins que «
la délibération ne finisse par «
quelque clause peu avantageu- «
se à la Religion; car ces Mes- «
sieurs ne veulent presque ja- «
mais donner le tort aux Cen- «
seurs; ils craignent d'estre ac- «
cusez eux-mêmes. Nous avions «
fait un Mémoire pour estre «
présenté à l'Empereur; nul de «
nos amis n'a voulu s'en char- «
ger: ils disent pour raison qu'il «
faut attendre la réponse du «
Tribunal, auquel sa Majesté «
a renvoyé l'affaire. «

Enfin je reçus une troisiéme Lettre du Pere Parennin, dattée du 21. Janvier, qui estoit conçûë en ces termes: Je sçai «
quelle est votre inquiétude «

» ſur l'affaire préſente : je joins
» ici en Chinois la déliberation
» du *Ly-pou* ; elle partit le 18.
» pour la Tartarie, la réponſe
» peut venir dans trois jours.
» L'Empereur n'a qu'à dire *Y Y.*
» que cela ſoit ainſi. Nous ſom-
» mes contens. Dieu nous a bien
» ſecourus, & que d'actions de
» graces ne lui devons-nous pas ?
» Le Préſident du *Ly-pou* nous
» a envoyé par ſon fils la délibé-
» ration, afin de la mettre dans
» nos Archives, ne doutant pas
» qu'elle ne ſoit confirmée par
» l'Empereur. Hier trois des
» Conſeillers nous firent avertir
» qu'ils viendroient aujourd'hui
» pour nous en feliciter ; nous
» préparons quelques curioſitez
» d'Europe pour leur en faire
» des préſens avant que de leur
» rendre la viſite.
» On a peine à concevoir que

le *Ly-pou* qui nous a toujours « eſté infiniment oppoſé, ſoit « devenu ſi favorable dans cet- « te occaſion : on s'attendoit « bien que l'Edit accordé par « l'Empereur la 31. année de ſon « Régne, empêcheroit ce Tri- « bunal de proſcrire la Religion « Chreſtienne ; mais on avoit « tout lieu de craindre que con- « formément à la Requeſte du « Cenſeur, il ne miſt des clau- « ſes tout-à-fait contraires à la « publication de l'Evangile, qu'il « ne deffendiſt, par exemple, « aux femmes de venir à l'Égli- « ſe, aux Chreſtiens de mettre « ſur la porte de leurs Maiſons « le ſaint Nom de JESUS ou « l'image de la Croix, d'avoir « des Images de nôtre Seigneur « & de la très-ſainte Vierge dans « leurs appartemens, &c. Une « reforme de cette nature euſt «

» ruiné le Christianisme. La déli-
» bération du *Ly-pou* fut envoyée
» en Chinois aux* *Colaos*, qui l'ap-
» prouvérent & la traduisirent
» en Tartare, pour l'envoyer à
» Sa Majesté.

La Lettre du P. Parennin, finit par ces mots consolans : « Le
» *Tchi* Imperial est venu, il est
» tel que nous le souhaittons ;
» Dieu en soit à jamais beni. Cet-
» te réponse du *Ly-pou* & de
» l'Empereur vont estre publi-
» ques dans toutes les Gazet-
» tes, & rien ne sera plus hono-
» rable à la Religion.

Dans une autre Lettre du 28. il me parloit ainsi : « L'Empe-
» reur est de retour, & nous eus-
» mes l'honneur de le remercier
» avant-hier ; il ne nous dit mot,
» mais avant-hier il nous en-
» voya le *Tchao*, le *Tcham*, &

* Ministres d'Estat.

les deux *Ouam* (ce sont quatre « Mandarins) qui nous ayant « fait mettre à genoux nous don- « nérent les avis suivans ; Vous « estes à milliers dans cet Em- « pire, qui suivez la Loi Chres- « tienne, il y en a parmi vous de « sages & d'autres qui ne le sont « pas ; soyez sur vos gardes pour « ne point donner prise à vos « Ennemis. Nous leur répondis- « mes que nous estions infini- ment obligez à l'Empereur des bontez dont il nous honoroit, que Sa Majesté vouloit nôtre bien, & que nous ne fissions point de faute, que nous estions réso- lus de redoubler nôtre précau- tion pour ne donner aucun su- jet de plainte.

C'est-là tout ce que j'ai ap- pris de la Cour, touchant le commencement, le progrez, & la fin de l'accusation faite par le

Censeur de l'Empire. Comme le maistre des Postes est Chrestien, il n'a pas manqué de faire imprimer dans les Gazettes la Requeste du Censeur *Fan* sur les Digues, & les reprimandes qui lui ont esté faites de la part de l'Empereur ; mais il n'a rien dit de celle que ce Censeur a présentée contre le Christianisme. Il n'y a que dans la Province de *Xan-si* où est le P. du Tartre, que les Gazettes en parloient dans un grand détail. Des Officiers du Mandarin firent plus ; ils répandirent des copies de cette Requeste ; & pour jetter la consternation parmi les fidéles, ils y ajoûterent de leur façon une réponse de l'Empereur qui proscrivoit la Religion Chrestienne de ses Estats. Cet écrit fut porté au P. du Tartre qui m'en écrivit dans les termes suivans.

J'ai quelque soupçon que cette réponse Imperiale est supposée : ce n'est pas la premiere fois que les Infidelles auroient employé un semblable artifice. Quoiqu'il en soit, nous sommes entre les mains de Dieu, & graces à sa miséricorde, je n'en suis pas plus ému. On ne nous accuse dans la Requeste du Censeur, que d'avoir presché JESUS-CHRIST & JESUS-CHRIST crucifié ; que nous avons entrepris de le faire adorer dans ses images, au grand mépris de la doctrine de l'Empire : si nous souffrons, nous aurons le bonheur de souffrir pour des articles de nôtre foi. J'ai fait mettre en gros caractere dans l'Eglise, l'écrit Chinois que le P. Adam-Schal, à ce qu'on dit, adressa autrefois à l'Em-

» pereur même, pour l'inſtruire
» du myſtére de l'Incarnation,
» & de la maternité de la ſainte
» Vierge; ce ſont les deux prin-
» cipaux articles de l'accuſation
» du Cenſeur, & nous devons
» confeſſer hautement que ce
» ſont auſſi les deux principaux
» articles de nôtre foi. Mes
» Chreſtiens ſont tout diſpoſez
» à ſouffrir les plus cruels tour-
» mens pour une pareille cauſe.
» Quoique l'Edit de l'Empereur
» vrai ou ſuppoſé me ſoit venu
» immediatement du Tribunal
» d'un grand Mandarin; on n'a-
» git point encore en conſéquèn-
» ce, & c'eſt ce qui me le rend
» ſuſpect, à moins que ce ne ſoit
» un de ces écrits avant-cou-
» reurs, leſquels précedent l'au-
» tentique de l'Empereur, qui
» doit émaner par la voye des
» Tribunaux de Pekin.

Le P. du Tartre m'écrivit le jour suivant une seconde Lettre en ces termes : L'Auteur de « ce faux Edit Imperial, sçachant « que j'instruisois les Missionnaires de Pekin de tout ce qui se « passoit, est venu me découvrir « sa supercherie, & me prier de « n'en point parler. «

Je ne vous cite ces divers extraits de Lettres, que pour vous faire connoistre ce que contenoit la Requeste du Censeur. J'ajoûterai quelques particularitez à l'idée générale qu'en vient de donner le P. du Tartre.

Les Européans, dit ce Censeur, débitent dans l'Empire « une doctrine fausse & dangereuse : ils enseignent que le Seigneur du Ciel est né en Judée « au temps que *Han-gai-ti* regnoit à la Chine, qu'il a pris le « plus pur sang d'une fille sainte «

» & vierge, nommée *Ma-li-ya*,
» qu'il en a formé un corps hu-
» main, qu'il lui a donné l'ame
» d'un homme, qu'il s'appelle
» JESUS, qu'ayant vécu 33. ans
» il a souffert sur une Croix,
» qu'il y a expié les péchez des
» hommes. Nous n'avons pas
» cette croyance, & ancienne-
» ment on ne l'a point euë: ceux
» qui embrassent cette loi, re-
» çoivent selon eux le saint Ba-
» ptesme; les anciens Chrestiens
» sont instruits des mysteres se-
» crets, ils boivent la sainte sub-
» stance; je ne sçai quelle sorte
» de magie ce peut estre. Ils se
» nomment entre eux parens de
» la loi; quand ils parlent d'eux-
» mêmes, ils s'appellent hom-
» mes pécheurs.

Il parle ensuite de nos Festes, de nos Assemblées, des instructions qu'on y fait, & il employe

des termes peu convenables qu'il a tirez des ſectes *Fo* & *Tao*. Ils « s'aſſemblent, dit-il, par trou- « pes, & cela, durant la nuit, le « jour ils ſe ſéparent. (Je croi « qu'il fait alluſion aux ſolemni- « tez de Noël & de la nuit du « Jeudi-Saint.) Dans les Aſſem- « blées le maiſtre & le valet ſont « aſſis peſle-meſle ; les hommes « & les femmes ſe trouvent réü- « nis dans la même Egliſe, ils « parlent avec peu de reſpect de « nos Saints, & de nos Sages ; « enfin ils ne gardent point les « coûtumes de l'Empire, ils en « ont de particuliéres qu'ils ob- « ſervent, & ils ont des Livres « qui leur ſont propres. «

Après avoir loüé le gouvernement, la morale, & la doctrine de l'Empire, à quoi, dit-il, il faut abſolument s'en tenir, il pourſuit ainſi : Ces Chreſ- «

» tiens ſont la pluſpart des gens
» pauvres ou d'une condition
» médiocre ; ils ont dans leurs
» maiſons des images du Dieu
» qu'ils adorent ; ils y recitent
» leurs priéres ; ils mettent des
» Croix ſur leurs portes : N'eſt-
» ce pas-là renverſer le gouver-
» nement ? Les Européans ſça-
» vent l'Aſtronomie & l'Alge-
» bre ; Vôtre Majeſté les em-
» ploye utilement : Pourquoi ſe
» meſlent-ils de troubler la Chi-
» ne en voulant la reformer,
» d'introduire de nouvelles doc-
» trines, & de ſéduire un Peu-
» ple crédule ? Eſt-ce que nô-
» tre ancienne doctrine n'eſt pas
» ſuffiſante ? Il y a grand nom-
» bre de ces Chreſtiens dans le
» voiſinage de la Cour ; & ſi l'on
» ne s'oppoſe que mollement à
» leurs progrès, le mal ſe répan-
» dra par tout, & ils inonde-
» ront

ront l'Empire. On voit même « beaucoup de Lettrez embraſ- « ſer cette Religion. Or voici « quel eſt mon avis : Qu'on dé- « fende très-ſévérement au « Peuple de mettre ſur les por- « tes de leur Maiſon aucune « marque de la Religion Chreſ- « tienne, ou d'avoir chez eux « des images : qu'on les arrache « & qu'on les mette en piéces « par tout où on les trouvera : « qu'on ne permette plus aux « Chreſtiens de s'aſſembler, ni « le jour, ni la nuit, pour les en- « tretiens & les fonctions de leur « Religion : Enfin, qu'on publie « que les tranſgreſſeurs de ces « ordres ſeront punis ſelon toute « la ſévérité des loix, & que « leurs parens ſeront mis à mort. «

Telle eſtoit la Requeſte du Cenſeur *Fan*. Le *Ly-pou* en faiſant l'extrait de cette Requeſte,

ne daigna pas rapporter certains articles qui ſont également faux & odieux ; par exemple, que les hommes & les femmes s'aſſemblent dans une même Egliſe. Il ne fit pas mention non plus de nos myſtéres, & il ne cite de la Requeſte que ce qui tend directement à appuyer les défenſes qui en font la concluſion.

Pour répondre à ce Cenſeur, on commence par citer les Edits anterieurs donnez en faveur de la Religion, par leſquels il eſt permis de la preſcher & de l'exercer. Ce Tribunal, en citant ces Edits, dit qu'il ne ſçait ce que c'eſt que de varier dans ſes reproches, pour montrer que les Edits précedens n'ayant pas eſté donnez legerement, ne devoient pas auſſi eſtre revoquez ſans de fortes rai-

sons. Il appuye principalement sa réponse sur l'Edit que porta l'Empereur, la trente uniéme année de son régne, & il en fait le précis en neuf lignes ; il s'estend sur les services que les Européans ont rendus à l'Empire, & il rend témoignage de leur sage conduite. Enfin, après avoir cité les Edits où les Prédicateurs de l'Evangile sont loüez, autorisez, & déclarez exempts de tout reproche, & incapables de troubler l'Estat, le Tribunal conclut ainsi en peu de mots, mais d'une maniére claire & qui ne laisse ni doute ni embarras : La Requeste du Censeur *Fan* « par laquelle il demande qu'on « proscrive la Religion Chrestienne, n'est pas recevable, & « l'on ne doit y avoir nul égard. « Cela nous paroist ainsi ; nous «

„ le déclarons à Vôtre Majeſté, „ nous attendons avec reſpect „ ſa déciſion. La déciſion de l'Empereur fut conforme au ſentiment du Tribunal ; il ré- „ pondit: Cela eſt bien ; telle eſt „ ma volonté ; je confirme cet „ ordre, qu'il ſoit enregiſtré. Car ces deux Lettres Imperiales *Y Y.* peuvent avoir tous ces ſens qui reviennent au même.

Je ſuis encore aujourd'hui tout occupé de la protection ſinguliére que Dieu nous a donnée dans une conjoncture ſi fâcheuſe, & je la regarde comme le fruit des priéres de tant de ſaintes ames, qui loin de la Chine levent continuellement les mains au Ciel pour la conſervation de cette Egliſe. Peut-eſtre auſſi que le Seigneur touché des larmes & des ſouffrances de cette jeu-

ne Chreſtienne de nôtre Miſſion Françoiſe de *Ouen-ngan*, a permis que le Cenſeur s'aveuglaſt juſqu'au point de préſenter une ſeconde Requeſte contre des Ouvrages Imperiaux. Cette ſeconde Requeſte n'a pas peu ſervi à faire échoüer la premiére. Du moins elle a fait connoiſtre aux Mandarins quelle eſtoit la diſpoſition de l'Empereur à l'égard des Européans: Il eſtoit naturel de penſer que l'Empereur n'avoit ſi fort éclaté contre la Requeſte ſur les digues, que parce qu'il eſtoit offenſé de l'accuſation faite contre la Religion Chreſtienne, qu'il protege hautement, & plus encore que les Chinois ne ſe l'imaginent; la politique ne lui permettent pas de s'en expliquer trop ouvertement.

Ce ſont-là ſans doute les raiſons qui ont déterminé le Tribunal des Rits à nous eſtre favorable. Les Mandarins qui le compoſent, ont porté d'eux-mêmes un jugement conforme aux inclinations du Prince ; & par-là ils ont voulu s'attirer des éloges de ſa part, & quelque marque de reconnoiſſance de la nôtre. Je croi même qu'ils ont regardé ce jugement comme une eſpece de récompenſe des ſervices que l'Empereur a tiré & tire actuellement des Miſſionnaires, dont pluſieurs ſont occupez depuis quelques années à tracer la Carte Géographique de ſon vaſte Empire. Les Peres Jartoux & Regis y travaillent encore avec des fatigues incroyables. Mais à quoi toute l'Europe ne nous exhortera-t-elle pas pour

le service d'un si grand Monarque, & pour applanir de plus en plus le chemin à la prédication de l'Evangile ?

De tout ce que je viens de rapporter, mon R. Pere, vous voyez que la Chrestienté de la Chine est très-nombreuse, & que la Religion est sur le point de faire encore de plus grands progrez ; que c'est là-même ce que les Gentils apprehendent. Helas ! pourquoi le monde Chrestien ne s'empresse-t-il pas davantage à seconder ces progrez ?

Vous voyez encore que nous ne cachons pas à nos Néophytes nos saints mystéres, de l'Incarnation, de la Mort, & de la Passion du Sauveur. Faut-il que nos Freres nous calomnient en Europe, tandis que les Payens nous en font un crime à leurs Tribunaux.

Enfin, vous voyez quelle eſt la ferveur & la fermeté de nos Chreſtiens : cette jeune Néophyte perſecutée, & toûjours inébranlable dans ſa foi, trouveroit une infinité d'autres qui imiteroient ſa conſtance, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Elle ne s'eſt peu-eſtre ſoutenuë dans ce rude combat, que par les exemples des Dames Chreſtiennes qu'elle a eu devant les yeux. Car l'Egliſe de la Chine a ſes Confeſſeurs : cette Miſſion de *Jaotcheou* où je ſuis, en compte pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe. Les Chreſtiens du P. du Tartre ont eſté mis ſouvent à ces ſortes d'épreuves par les Infidelles, & ce qu'il rapporte de la diſpoſition où ils eſtoient à l'occaſion de la Requeſte du Cenſeur *Fan*, n'eſt pas en eux une ferveur nou-

velle & passagére. Je vous demande pour eux, & pour moi un peu de part dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec bien du respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S.
P. D'ENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU PERE
CHOLLENEC,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
en la nouvelle France.

Au Pere J. B. D. H. de la même Compagnie.

MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

J'apprends avec beaucoup de consolation qu'on a esté édifié

en France du précis que j'y ai envoyé des vertus de la jeune * Vierge Iroquoiſe qui eſt morte icy en odeur de Sainteté, & que nous regardons comme la protectrice de cette Colonie. C'eſt la Miſſion de ſaint François Xavier du Sault qui l'a formée au Chriſtianiſme, & les impreſſions que ſes exemples y ont laiſſées, durent encore, & dureront long-temps, comme nous l'eſperons de la miſéricorde de Dieu. Elle avoit prédit la mort glorieuſe de quelques Chreſtiens de cette Miſſion long-temps avant qu'elle arrivaſt, & il eſt à croire que c'eſt elle qui du Ciel où elle eſt placée, a ſoûtenu le courage de ces généreux fidelles, leſquels ont ſignalé leur conſtance & leur foi dans les plus

* Catherine Tegahkoüita, dont il eſt parlé dans le XII. Recüeil.

affreux ſupplices. Je vous rapporterai en peu de mots l'hiſtoire de ces fervens Néophytes, & je me perſuade que vous en ſerez touché.

Les Bourgades Iroquoiſes ſe dépeuploient inſenſiblement par la déſertion de pluſieurs Familles, qui ſe refugioient dans la Miſſion du Sault, pour y embraſſer le Chriſtianiſme. Eſtienne *te Ganonakoa* fut de ce nombre. Il vint y demeurer avec ſa femme, une belle-ſœur, & ſix enfans. Il avoit alors environ 35. ans; ſon naturel n'avoit rien de barbare, & la ſolidité de ſon Mariage dans un Payis où regne la licence, & où l'on change aiſément de femmes, eſtoit une preuve de la vie innocente qu'il avoit menée. Tous ces nouveaux venus demandérent inſtamment le Bapteſme, & on le leur ac-

corda après les épreuves & les instructions accoustumées. On fut bien-tost édifié dans le Village de l'union qui estoit dans cette Famille, & du soin qu'on y avoit d'honorer Dieu. Estienne veilloit à l'éducation de ses enfans avec un zele digne d'un Missionnaire. Il les envoyoit tous les jours soir & matin aux Priéres & aux instructions qu'on fait à ceux de cet âge ; il ne manquoit pas lui-même de leur donner l'exemple par son assiduité à tous les exercices de la Mission, & par la fréquente participation des Sacremens.

C'est par une conduite si Chrestienne qu'il se préparoit à triompher des ennemis de la Religion ; & à défendre sa foi au milieu des plus cruels tourmens. Les Iroquois avoient mis tout en œuvre, pour engager tous ceux

de leur Nation qui eſtoient au Sault à retourner dans leur terre natale ; les priéres & les préſens ayant été inutiles, ils en vinrent aux menaces, & ils leur ſignifiérent que s'ils perſiſtoient dans leur refus, ils ne les regarderoient plus comme parens ou amis ; mais que leur haine deviendroit irréconciliable, & qu'ils les traitteroient en ennemis déclarez. La guerre qui eſtoit alors entre les François & les Iroquois, ſervit de prétexte à ceux-ci, pour aſſouvir leur rage ſur ceux de leurs compatriotes, qui après les avoir ainſi abandonnez, tomboient entre leurs mains. Eſtienne partit en ce temps-là, vers le mois d'Aouſt de l'année 1690. pour la chaſſe d'Automne : il eſtoit accompagné de ſa femme & d'un Sauvage du Sault. Le mois de Sep-

tembre suivant, ces trois Néophytes furent surpris dans les bois, par un parti ennemi de 14. *Goïogoens*, qui se saisirent d'eux, les enchaînerent, & les menérent captifs dans leur Payis.

Aussi-tost qu'Estienne se vit à la merci des *Goïogoens*, il ne douta point qu'il ne dust estre bientost livré à la mort la plus cruelle. Il s'en expliqua ainsi à sa femme, & il lui recommanda sur toutes choses de perseverer dans la foi, & au cas qu'elle retournast au Sault, élever ses enfans dans la crainte de Dieu. Il ne cessa pendant tout le chemin de l'exhorter à la constance, & de la fortifier contre les dangers où elle alloit estre exposée parmi ceux de sa Nation.

Les trois Captifs furent con-

duits non pas à *Goïogoen*, où il estoit naturel qu'on les menast d'abord, mais à *Onnontagué*. Dieu vouloit, ce semble, que la force & la constance d'Estienne éclatast dans un lieu qui estoit pour lors célébre par la quantité de Sauvages qui s'y estoient assemblez en foule, & qui s'y plongeoient dans les plus infâmes débauches. Quoique ce soit la coûtume d'attendre les Captifs à l'entrée du Village, la joye qu'ils eurent d'avoir entre leurs mains des habitans du Sault, les fit tous sortir de leur Bourgade pour aller assez loin au devant de leur proye. Ils s'estoient parez de leurs plus beaux habits, comme pour un jour de triomphe : ils estoient armez de coûteaux, de haches, de bâtons, & de tout ce qu'ils avoient trouvé sous la main ; la fureur estoit

peinte ſur leur viſage. Quand ils eurent joint les Captifs, l'un de ces Barbares abordant Eſtienne; Mon frere, lui dit-il, tu es « mort; ce n'eſt pas nous qui te « tuons, c'eſt toi qui te tuës toi- « même, puiſque tu nous as quit- « té, pour demeurer parmi ces « chiens de Chreſtiens du Sault. « Il eſt vrai, répondit Eſtienne, « que je ſuis Chreſtien, mais il « n'eſt pas moins vrai que je fais « gloire de l'eſtre. Faites de moi « tout ce qu'il vous plaira, je « ne crains ni vos outrages, ni « vos tourmens: je donne volon- « tiers ma vie pour un Dieu qui « a répandu tout ſon ſang pour « moi. «

A peine eut-il achevé ces paroles, que ces furieux ſe jetterent ſur lui, & lui firent de cruelles inciſions aux bras, aux cuiſſes, & par tout le corps qu'ils en-

ſanglanterent en un inſtant. Ils lui coupérent pluſieurs doigts des mains, & lui arracherent les ongles. Enſuite un de la troupe lui cria ; Prie Dieu. Oüi je le prierai, dit Eſtienne, & levant ſes mains liées, il fit le mieux qu'il put le ſigne de la Croix en prononçant à haute-voix en leur langue ces paroles : Au nom du Pere, &c. Auſſi-toſt ils lui coupérent la moitié des doigts qui lui reſtoient, & ils lui criérent une ſeconde fois : Prie Dieu maintenant. Eſtienne fit de nouveau le ſigne de la Croix ; & à l'inſtant, ils lui coupérent tous les doigts juſqu'à la paume de la main. Puis ils l'inviterent une troiſiéme fois à prier Dieu, en l'inſultant & en vomiſſant contre lui toutes les injures que la rage leur dictoit. Comme ce généreux Néophyte ſe mettoit en

devoir de faire le ſigne de la Croix avec la paume de la main, ils la lui coupérent entierement. Non contens de ces premiéres ſaillies de fureur, il lui tailladérent la chair dans tous les endroits qu'il avoit marquez du ſigne de la Croix, c'eſt-à-dire, au front, à l'eſtomac, & au devant de l'une & de l'autre épaule, comme pour effacer ces auguſtes marques de la Religion qu'il venoit d'y imprimer.

Après ce ſanglant prélude, on mena les Captifs au Village. On arreſta d'abord Eſtienne auprès d'un grand feu qui y eſtoit allumé, & où l'on avoit fait rougir des pierres. On lui mit ces pierres entre les cuiſſes, en les preſſant violemment l'une contre l'autre. On lui ordonna alors de chanter à la maniére Iroquoiſe; & comme il refuſa de le

faire, & qu'au contraire, il repetoit à haute voix les prieres qu'il recitoit tous les jours, un de ces furieux prit un tiſon ardent & le lui enfonça bien avant dans la bouche. Puis ſans lui donner le temps de reſpirer on l'attacha au poteau.

Quand le Néophyte ſe vit au milieu des fers rouges & des tiſons ardens, loin de témoigner de la frayeur, il jetta un regard tranquille ſur toutes ces beſtes feroces qui l'environoient, & il » leur parla ainſi : Répaiſſez-» vous, mes freres, du plaiſir bar-» bare que vous vous faites de » me bruſler ; ne m'épargnez-» pas, mes pechez méritent en-» core plus de ſouffrances, que » vous ne m'en procurerez ; plus » vous me tourmenterez, plus » vous augmenterez la récom-» penſe qui m'eſt préparée dans » le Ciel.

Ces paroles ne servirent qu'à enflammer leur fureur : chacun des Sauvages prit à l'envi des tisons ardens & des fers rouges dont ils brulerent lentement tout le corps d'Estienne. Le courageux Néophyte souffrit tous ces tourmens sans pousser le moindre soupir. Il paroissoit tranquille, les yeux élevez au Ciel, où son ame estoit attachée par une oraison continuelle. Enfin, lorsqu'il sentit ses forces défaillir, il demanda tréve pour quelques instans, & alors ranimant toute sa ferveur, il fit sa derniere priére; il recommanda son ame à JESUS-CHRIST, & il le pria de pardonner sa mort à ceux qui le traittoient avec tant d'inhumanité. Enfin après de nouveaux tourmens soufferts avec la même constance, il rendit son ame

à ſon Créateur, triomphant par ſon courage de toute la eruauté Iroquoiſe.

On donna la vie à ſa femme, comme il l'avoit prédit. Elle reſta encore quelque-temps captive dans le Payis, ſans que ni les priéres ni les menaces puſſent ébranler ſa foi. S'eſtant rendu à *Agnié* qui eſt le lieu de ſa naiſſance, elle y demeura juſqu'à ce que ſon fils l'allât chercher, & la ramenât au Sault.

Au regard du Sauvage qui fut pris en même temps qu'Eſtienne, il en fut quitte pour avoir quelques doigts coupez avec une grande inciſion qu'on lui fit à la jambe. Il fut conduit enſuite à *Goïogoen* où on lui accorda la vie. On mit tout en œuvre pour l'engager à s'y marier, & à ſe livrer aux deſordres ordinaires de la Nation; mais il répondit con-

ſtamment que ſa Religion lui défendoit ces ſortes d'excez. Enfin eſtant venu avec un parti de Guerriers vers Montreal, il ſe déroba ſecrettement de ſes Compagnons, & il ſe rendit à la Miſſion du Sault, où il a vécu depuis avec beaucoup de piété.

Deux ans après une femme de la même Miſſion fit paroiſtre une conſtance égale à celle d'Eſtienne, & finit comme lui ſa vie dans les flammes. Elle s'appelloit Françoiſe *Gonannhatenha*. Elle eſtoit d'Onnontagué, & avoit eſté baptiſée par le P. Fremin. Toute la Miſſion eſtoit édifiée de ſa pieté, de ſa modeſtie, & de la charité qu'elle exerçoit envers les pauvres. Comme elle eſtoit à ſon aiſe, elle partageoit ſes biens à pluſieurs Familles qui ſe ſoûtenoient de ſes liberalitez.

Ayant perdu ſon premier Mari, elle épouſa un vertueux Chreſtien qui eſtoit d'*Onnontagué* comme elle, & qui demeuroit depuis long-temps à *Chaſteau-Guay*, qui eſt à trois lieuës du Sault. Il y paſſoit tous les Eſtez à la peſche, & il y eſtoit actuellement, lorſqu'on apprit la nouvelle d'une incurſion des Ennemis. Auſſi-toſt Françoiſe ſe mit en canot avec deux de ſes amies pour aller chercher ſon mari, & le délivrer du péril où il ſe trouvoit. Elles y arrivérent à temps, & cette petite troupe ſe croyoit en ſeureté, lorſqu'à un quart de lieuë du Sault elle fut priſe à l'impourvu par l'Armée ennemie, qui eſtoit compoſée d'*Onnontaguez*, de *Tſonnontouans*, & de *Goïogoens*. On coupa ſur le champ la teſte au Mari, & les trois femmes furent emmenées captives. La

La cruauté qu'on exerça sur elles, la premiére nuit qu'elles passerent dans le Camp Iroquois, leur fit juger qu'elles devoient s'attendre aux traittemens les plus inhumains. Ces Barbares se divertirent à leur arracher les ongles, & à leur fumer les doigts dans leurs calumets : c'est, dit-on, un tourment très-sensible. Des avant-coureurs portérent à *Onnontagué* la nouvelle de la prise qu'on venoit de faire. Les deux amies de Françoise furent aussi-tost données à *Onneïout* & à *Tsonnontouan*, & l'on donna Françoise à sa propre sœur, qui estoit fort considérée dans le Village. Celle ci se dépoüillant de la tendresse que la nature & le sang devoient lui inspirer, l'abandonna à la discretion des Anciens & des Guerriers, c'est-à-dire, qu'elle

la deſtina au feu.

A peine les Captives furent-elles arrivées à *Onnontagué* qu'on fit monter Françoiſe ſur un échaffaut qui eſtoit dreſſé au milieu du Village. Là en préſence de ſes Parens & de tous ceux de ſa Nation, elle déclara à haute voix qu'elle eſtoit Chreſtienne de la Miſſion du Sault, & qu'elle s'eſtimoit heureuſe de mourir dans ſon Payis & par la main de ſes proches, à l'exemple de J. C. qui avoit eſté mis en Croix par ceux mêmes de ſa Nation qu'il avoit comblé de bien-faits.

Un des Parens de la Néophyte qui eſtoit préſent, avoit fait un voyage au Sault cinq ans auparavant, pour l'engager à retourner avec lui. Tous les artifices qu'il employa pour lui perſuader de quitter la Miſſion furent inutiles ; elle lui répondit

constamment qu'elle estimoit plus sa foi que son payis & que sa vie, & qu'elle ne vouloit point risquer un si précieux dépost. Le Barbare entretenoit depuis long-temps dans son cœur l'indignation qu'il avoit conçuë d'une pareille résistance, & piqué encore plus d'entendre les discours de Françoise, il sauta sur l'échaffaut, il lui arracha un crucifix qu'elle portoit au col, & d'un coûteau qu'il tenoit à la main, il lui fit sur la poitrine une double incision en forme de croix. Tiens, lui dit-il, voilà la « croix que tu estimes tant, & « qui t'empêcha d'abandonner le « Sault, lorsque je pris la peine de « t'aller chercher. Je te remercie, « mon frere, lui répondit Fran- « çoise, je pouvois perdre cette « croix que tu m'as ôtée; mais tu « m'en donnes une que je ne per- «

» drai qu'avec la vie.

Elle continua enſuite à entretenir ſes compatriotes des myſtéres de la foi, & elle parla avec une véhemence & une onction qui eſtoient audeſſus de ſa » portée & de ſes talens. Enfin, » dit-elle en finiſſant, quelque » affreux que ſoient les tourmens auſquels vous me deſtinez, ne croyez-pas que mon » ſort ſoit à plaindre, c'eſt le » vôtre qui mérite des pleurs & » des gémiſſemens ; ce feu que » vous avez allumé pour mon » ſupplice, ne durera que quelques heures ; mais pour vous, » un feu qui ne finira jamais, » vous eſt préparé dans les Enfers. Il eſt pourtant encore en » votre pouvoir de l'éviter : ſuivez mon exemple, faites-vous » Chreſtiens, vivez ſelon les régles d'une loy ſi ſainte, & vous

vous dérobez aux flammes é- «
ternelles. Du reſte je vous dé- «
clare que je ne veux aucun «
mal à ceux que je vois tout «
preſts à m'arracher la vie ; non «
ſeulement je leur pardonne «
ma mort ; mais je prie encore «
le ſouverain Arbitre de la vie «
& de la mort d'ouvrir leurs «
yeux à la vérité, de toucher «
leurs cœurs, de leur faire la «
grace de ſe convertir & de «
mourir Chreſtiens comme «
moi. «

Ces paroles de Françoiſe, loin de fléchir ces cœurs barbares, ne firent qu'augmenter leur fureur. Ils la promenérent trois nuits de ſuite par toutes les cabannes pour en faire le joüet d'une populace brutale. Le quatriéme jour ils l'attacherent au poteau pour la bruſler. Ces furieux lui appliquerent à toutes

les parties du corps des tisons ardens, & des canons de fusil tout rouges. Ce supplice dura plusieurs heures, sans que cette sainte victime poussast le moindre cri: elle avoit les yeux sans cesse élevez au Ciel, & l'on eust dit qu'elle estoit insensible à des douleurs si cuisantes. M. de saint Michel, Seigneur de la côte de ce nom, qui estoit alors captif à *Onnontagué*, & qui s'échappa comme par miracle des mains des Iroquois une heure avant le temps où ils devoient le brusler, nous raconta toutes ces circonstances dont il fut témoin. La curiosité attiroit au tour de lui tous les habitans de Montreal, & la simple exposition de ce qu'il avoit vû tiroit des larmes de tout le monde. On ne pouvoit se lasser d'entendre parler d'un courage qui tenoit du prodige.

Quand les Iroquois ſe ſont divertis long-temps à bruſler peu à peu leurs Captifs, ils leur cernent la teſte, ils leur enlevent la chevelure, ils leur jettent ſur la teſte de la cendre chaude, & ils les détachent du poteau; après-quoi, ils prennent un nouveau plaiſir à les faire courir, à les pourſuivre avec des huées horribles, & à les aſſommer à coups de pierre. Ils en uſérent de la même ſorte à l'égard de Françoiſe. M. de ſaint Michel nous rapporta que ce ſpectacle le fit fremir; mais qu'un moment après il fut attendri juſqu'aux larmes, lorſqu'il vit cette vertueuſe Néophyte ſe jetter à genoux, & levant les yeux au Ciel offrir à Dieu en ſacrifice les derniers ſouffles de vie qui lui reſtoient. Elle fut accablée à l'inſtant d'une greſle de pierres que lui jet-

terent les Iroquois, & elle mourut, comme elle avoit vécu, dans l'exercice de la priére & dans l'union avec nôtre Seigneur.

Une troiſiéme victime de la Miſſion du Sault fut ſacrifiée l'année ſuivante à la fureur des Iroquois. Son ſexe, ſa grande jeuneſſe, & l'excez des tourmens qu'on lui fit ſouffrir, rendent ſa conſtance mémorable. On la nommoit Marguerite *Garongoüas* : elle n'avoit que 24. ans, elle eſtoit d'*Onnontagué*, & elle avoit reçu le bapteſme à l'âge de 13. ans. Elle ſe maria peu après, & Dieu benit ſon Mariage en lui accordant quatre enfans, qu'elle élevoit avoit grand ſoin dans la piété. Le plus jeune eſtoit encore à la mammelle, & elle le portoit entre ſes bras lorſqu'elle fut priſe.

Ce fut vers l'Automne de l'année 1693. qu'estant allé visiter son champ à un quart de lieuë du fort, elle tomba entre les mains de deux Sauvages d'*Onnontagué*: ils estoient de son Payis, & il est même probable qu'ils estoient de ses Parens. La joye qu'on avoit eu à *Onnontagué* de la prise des deux premiers Chrestiens du Sault, fit juger à ces Sauvages, que cette nouvelle Captive leur attireroit de grands applaudissemens. Ils la menérent donc en diligence à *Onnontagué*.

Au premier bruit de son arrivée, tous les Sauvages sortirent du Village, & allerent attendre la Captive sur une éminence où elle devoit passer. Une fureur nouvelle s'estoit emparée de tous les esprits. Dès que Marguerite parut, elle fut reçûë avec des

cris affreux, & elle ne fut pas pluſtoſt ſur l'éminence, qu'elle ſe vit inveſtie de tous ces Barbares au nombre de plus de quatre cens. On lui arracha d'abord ſon enfant, on la dépoüilla de ſes habits, enſuite tous ſe jetterent ſur elle peſle-meſle, & ils l'enſanglanterent à coups de coûteaux: Tout ſon corps eſtoit devenu une ſeule playe. Un de nos François qui fut témoin d'un ſi effroyable ſpectacle, attribuoit à une eſpece de miracle qu'elle n'ait pas expiré ſur l'heure. Marguerite l'apperçut, & le nom-
» mant par ſon nom : Hé-bien ! » lui dit-elle : vous voyez quel eſt » mon ſort, il n'y a plus que quel- » ques inſtans de vie pour moi. » Dieu en ſoit beni, je n'appre- » hende point la mort quelque » cruelle que ſoit celle qu'on me » prépare : mes pechez en méri-

tent davantage ; priez le Sei- «
gneur qu'il me les pardonne, & «
qu'il me donne la force de souf- «
frir. Elle parloit à haute-voix & «
dans sa langue. On ne pouvoit assez s'étonner que dans le triste estat où elle estoit reduite, elle eust encore l'esprit si présent.

On la conduisit pour peu de temps dans la cabanne d'une Françoise habitante de Montreal, qui estoit aussi en captivité. La Françoise prit ce temps-là pour encourager Marguerite, & pour l'exhorter à souffrir avec constance un tourment passager, en vûë des récompenses éternelles dont il seroit suivi. Marguerite la remercia des conseils charitables qu'elle lui donnoit, & elle lui répéta ce qu'elle avoit déja dit, qu'elle n'avoit nulle appréhension de la mort, & qu'elle l'acceptoit de bon cœur.

Elle ajoûta même que depuis ſon bapteſme, elle avoit demandé à Dieu la grace de ſouffrir pour ſon amour, & que voyant ſon corps tout déchiré, elle ne pouvoit douter que Dieu n'euſt exaucé ſa priére ; qu'elle mouroit contente, & qu'elle ne ſouhaittoit aucun mal à ſes parens & à ſes compatriotes qui devenoient ſes bourreaux ; qu'au contraire, elle prioit Dieu de leur pardonner leur crime, & de leur faire la grace de ſe convertir à la Foi. C'eſt une choſe remarquable, que les trois Néophytes dont je parle, ayent prié à la mort pour le ſalut de ceux qui les traittoient ſi cruellement : c'eſt une preuve bien ſenſible de la charité qui régne dans la Miſſion du Sault.

Les deux Captives s'entretenoient encore des véritez éter-

nelles & du bonheur des Saints dans le Ciel, lorſqu'une troupe de Sauvages vint chercher Marguerite pour la conduire au lieu où elle devoit eſtre bruſlée. Ils n'eurent nul égard ni à ſa jeuneſſe, ni à ſon ſexe, ni à ſa patrie, ni à l'avantage qu'elle avoit d'eſtre la fille d'un des plus diſtinguez du Village, qui en eſtoit comme le chef, & au nom duquel ſe faiſoient toutes les affaires de la Nation. Tout cela auroit infailliblement ſauvé la vie à toute autre, qu'à une Chreſtienne de la Miſſion du Sault.

Marguerite fut donc liée au poteau, & on lui bruſla tout le corps avec une cruauté qu'il n'eſt pas aiſé de décrire. Elle ſouffroit ce long & rigoureux ſupplice ſans donner aucun ſigne de douleur : On l'entendoit invoquer les ſaints noms de

JESUS, de Marie, & de Joseph, & les prier de la soûtenir dans ce rude combat, jusqu'à ce que son sacrifice fust consommé. Elle demandoit aussi de temps en temps un peu d'eau ; mais après quelques réflexions, elle pria qu'on lui en refusât, quand même » elle en demanderoit. Mon Sau- » veur, dit-elle, eut soif en mou- » rant pour moi sur la Croix, » n'est-il pas juste que je souffre » la même incommodité ? Les Iroquois la tourmenterent depuis midy jusqu'au soleil couché. Dans l'impatience où ils estoient de lui voir rendre le dernier soupir, avant que la nuit les forçast de se retirer, ils la détacherent du poteau, ils lui arracherent la chevelure, ils lui couvrirent la teste de cendre chaude, & ils lui ordonnerent de courir. Elle au contraire se mit

à genoux, & élevant les yeux & les mains au Ciel, elle recommanda son ame au Seigneur. Ces Barbares lui déchargérent sur la teste plusieurs coups de bâton, sans qu'elle discontinuast de prier. Enfin, l'un d'eux s'écriant; *Est-ce que ce chien de Chrestien ne peut mourir*, prit un coûteau flamand tout neuf, & le lui enfonça dans le bas ventre. Le coûteau quoique pousſé avec roideur, se brisa au grand étonnement des Sauvages, & les morceaux tomberent à ses pieds. Un autre prit le poteau même où elle avoit esté attachée, & lui en frappa violemment la teste: comme elle donnoit encore quelques signes de vie, ils mirent le feu à un tas de bois sec qui estoit dans la place, & ils y jetterent son corps qui fut bien-tost consumé. C'est de-là que Margue-

rite alla ſans doute recevoir au Ciel la recompenſe que méritoit une ſainte vie terminée par une mort ſi précieuſe.

Il eſtoit naturel qu'on accordaſt la vie à ſon fils ; mais un Iroquois à qui il avoit eſté donné, voulut ſe vanger ſur lui de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des François. On fut ſurpris trois jours après la mort de Marguerite, d'entendre au commencement de la nuit un cri de mort. A ce cri tous les Sauvages ſortirent de leurs cabannes pour ſe rendre au lieu d'où il partoit. L'habitante de Montreal dont j'ai parlé, y courut comme les autres. Là ſe trouva un feu allumé, & l'enfant preſt d'y eſtre jetté. Les Sauvages ne purent s'empêcher d'être attendri à ce ſpectacle ; mais ils le furent bien davantage, lorſque cet enfant qui

n'avoit qu'un an, levant ſes petites mains vers le Ciel avec un doux ſourire, appella par trois fois ſa mere, témoignant par ſon geſte qu'il vouloit l'embraſſer. L'habitante de Montreal ne douta point que ſa mere ne lui euſt apparu : il eſt du moins probable qu'elle avoit demandé à Dieu que ſon fils lui fuſt réuni au pluſtoſt, afin de le préſerver d'une éducation licentieuſe qui l'auroit tout-à-fait éloigné du Chriſtianiſme. Quoiqu'il en ſoit, l'enfant ne fut pas abandonné aux flammes, un des plus conſidérables du Village l'en délivra, mais ce fut pour le faire mourir d'une mort qui n'eſtoit guéres moins cruelle : il le prit par les pieds, & l'élevant en l'air, il lui fracaſſa la teſte contre une pierre.

Je ne puis m'empêcher, mon

R. Pere, de vous parler encore d'un quatriéme Néophyte de cette Miſſion, lequel bien qu'il ait échappé au feu qui lui eſtoit préparé, a eu pourtant le bonheur de donner ſa vie pour ne pas s'expoſer au danger de perdre ſa Foi. C'eſtoit un jeune *Agnié* nommé *Haonhouentſiontaouet.* Il fut pris par un parti d'*Agniez* qui le menérent eſclave dans leur Payis. Comme il y avoit beaucoup de Parens, on lui accorda la vie, & on le donna à ceux de ſa cabanne. Ceux-ci le ſolliciterent fortement de vivre ſelon les coûtumes de la Nation, c'eſt-à-dire, de ſe livrer à tous les deſordres d'une vie licentieuſe. Eſtienne loin de les écouter, leur oppoſoit les véritez du ſalut, qu'il leur expliquoit avec beaucoup de force & d'onction, & il les exhortoit ſans ceſ-

se à venir avec lui à la Mission du Sault pour y embrasser le Christianisme. Il parloit à des gens nez & élevez dans le vice, dont ils s'estoient fait une trop douce habitude pour se resoudre à le quitter. Ainsi les exemples & les exhortations du Néophyte, ne servirent qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Comme il s'apperçut que son séjour à *Agnié* n'estoit d'aucune utilité pour ses parens, & qu'il devenoit même dangéreux pour son salut, il prit la résolution de retourner au Sault; il s'en ouvrit à ses proches, lesquels y consentirent d'autant plus volontiers, qu'ils se voyoient délivrez par-là d'un Censeur importun, qui reprenoit continuellement les vices de sa nation. Il quitta donc une seconde fois son Payis

& ſa famille, pour conſerver ſa foi qui lui eſtoit plus chere que tout le reſte.

A peine eſtoit-il en chemin, que le bruit de ſon départ ſe répandit dans toutes les cabannes. On en parla ſur-tout dans une, où de jeunes yvrognes faiſoient actuellement la débauche : ils s'échauferent contre Eſtienne, & après bien des invectives ils conclurent qu'il ne falloit pas ſouffrir qu'on préferaſt ainſi le Village des Chreſtiens à leur Payis, que c'eſtoit un affront qui réjailliſſoit ſur toute la Nation, qu'ils devoient contraindre ce chien de Chreſtien de revenir au Village, ou lui caſſer la teſte, afin d'intimider ceux qui ſeroient tentez de ſuivre ſon exemple.

Auſſi-toſt trois d'entre-eux s'armerent de leurs haches, & coururent après Eſtienne : ils

l'eurent bien-tost atteint, & l'abordant la hache levée : Retourne sur tes pas, lui dirent-« ils brusquement, & suis-nous : « tu es mort si tu resistes, nous « avons ordre des anciens de te « casser la teste. Estienne leur ré-« pondit avec sa douceur ordinaire, qu'ils estoient les maistres de sa vie, mais qu'il aimoit mieux la perdre que de risquer sa foi & son salut dans leur Village, qu'il alloit à la Mission du Sault, & que c'estoit-là qu'il estoit résolu de vivre & de mourir.

Comme il vit qu'après une déclaration si précise de ses sentimens, ces brutaux se mettoient en devoir de le tuer ; il les pria de lui accorder quelques instans pour prier Dieu ; ils eurent cette condescendance tout yvres qu'ils estoient, & Estienne s'estant mis à genoux fit tranquil-

lement sa priére, où il remercia Dieu de la grace qu'il lui faisoit de mourir Chrestien; il pria pour ses Parens infideles, & en particulier pour ses bourreaux, qui dans le moment levérent leurs haches & lui fendirent la teste.

Nous apprîmes une mort si généreuse & si chrestienne par quelques *Agniez* qui vinrent dans la suite fixer leur demeure à la Mission du Sault.

Je finirai cette Lettre par l'histoire d'une autre Chrestienne de cette Mission, dont la vie a esté un modéle de patience & de piété. C'est la premiére compagne de Catherine *te Gahkouita*, & la plus fidele imitatrice de ses vertus. Jeanne *Goüastahra*, c'est son nom, estoit *Onneiout* de nation. Elle fut mariée à un jeune *Agnié*, dans la Mission de Nôtre-Dame de Lorette: La dou-

ceur de son naturel, & sa rare vertu, devoient lui attirer toute la tendresse de son mari ; mais ce jeune homme s'abandonna aux vices ordinaires de sa Nation, je veux dire, à l'yvrognerie & à l'impureté ; & son libertinage fut pour la Néophyte une source continuelle de mauvais traittemens. Il quitta bien-tost le Village de Lorette, & devint errant & vagabond. Sa vertueuse Femme ne voulut jamais le quitter, elle le suivit par tout dans l'espérance de le faire enfin rentrer en lui-même, & de le gagner à JESUS-CHRIST, elle supportoit ses débauches & ses brutalitez, avec une patience inaltérable, elle pratiquoit même en secret de fréquentes austéritez, pour obtenir de Dieu sa conversion. Ce malheureux s'avisa de venir au Sault où il

avoit des Parens, elle l'y accompagna, & elle eut pour lui des complaisances & des attentions capables d'amollir le cœur le plus dur. Enfin, après bien des courses, & toûjours plongé dans le libertinage & la dissolution, il renonça enfin à sa foi, & il retourna chez les *Agniez*. Ce fut l'unique endroit où la Néophyte refusa de le suivre. Elle eut cependant la prudence d'aller demeurer à Lorette chez les Parens d'un si indigne mari, se flattant que ce dernier trait de complaisance le feroit revenir de ses débauches: mais elle n'y fut pas un an, qu'elle apprit que cet Apostat avoit esté tué par des Sauvages, dont il attaquoit la cabanne, au sortir d'une débauche qu'il avoit poussée au dernier excez.

Une mort si funeste la toucha vivement;

vivement ; quoiqu'elle fut encore à la fleur de son âge, elle renonça pour jamais à l'estat du Mariage, & elle prit le parti d'aller passer le reste de ses jours auprès du tombeau de Catherine, où elle vécut en Veuve Chrestienne, & où elle acheva de se sanctifier par la pratique de toutes les vertus, & par de continuelles austéritez. Elle mourut peu après en odeur de sainteté. Une seule chose lui fit de la peine dans sa derniére maladie : elle laissoit deux enfans dans un âge encore tendre, l'un n'avoit que six ans, & l'autre n'en avoit que quatre ; elle apprehendoit qu'ils ne se pervertissent dans la suite, & qu'ils ne marchassent sur les traces de leur malheureux pere ; elle eut recours à N. Seigneur, avec cette ferveur & cette confiance, dont elle animoit

toutes ſes priéres ; & elle lui demanda la grace de ne point ſeparer les enfans de la mere. Sa priére fut exaucée : quoique ces deux enfans fuſſent alors dans une ſanté parfaite, l'un tomba auſſi-toſt malade, & mourut avant la mere. L'autre la ſuivit huit jours après qu'elle fut decedée.

Je ſerois infini, mon R. Pere, ſi je vous parlois encore de pluſieurs autres Néophytes dont la vertu & la Foi ont eſté pareillement éprouvées ; ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ſuffit pour vous donner une idée de la ferveur qui régne dans la Miſſion de ſaint François Xavier du Saul. Monſeigneur l'Evêque de Quebec qui a viſité nos Néophytes, a rendu un témoignage public à leur vertu : c'eſt ainſi qu'en parle ce grand Prélat

dans une Rélation * qu'il fit de l'estat de la nouvelle France, & qu'il rendit publique en l'année 1688. La vie commune de tous « les Chrestiens de cette Mission « n'a rien de commun, & l'on « prendroit leur Village pour un « véritable Monastere. Comme « ils n'ont quitté les commodi- « tez de leur payis, que pour assu- « rer leur salut auprès des Fran- « çois; on les voit tous portez à « la pratique du plus parfait dé- « tachement, & ils gardent par- « mi eux un si bel ordre pour « leur sanctification, qu'il seroit « difficile d'y ajoûter quelque « chose. «

J'espere, mon R. Pere, que vôtre zele vous portera à prier souvent le Dieu des misericor-

* Estat présent de l'Eglise & de la Colonnie Françoise de la nouvelle France, *page* 130.

des pour ces nouveaux fidéles, afin qu'il les conſerve dans cet eſtat de ferveur où il les a mis par ſa grace. Je ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur en N. S.
P. CHOLLENEC, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

Fautes à corriger.

Page 23. *ligne derniere*, quatre-vingt ans, *lisez*, quatre-vingts ans
Page 125. *l.* 9. servire, *lis.* servir
Page 136. *l.* 15. les, *lis.* ses
Page 139. *l.* 2. *&* 9. *page* 145. *l.* 20. la *Keoumi*, lis. *Lakchoumi*
Page 143. l. 23. *Palmapouranam*, lis. *Patmapouranam*
Page 159. *l.* 4. d'autre, *lis.* d'autres
Page 182. ligne derniere, *Chankaram*, lis. *Chankcharam*
Page 215. *l.* 4. offroit, *lis.* offrit.
Page 347. *l. derniere*, propheta, *lis* prophetæ
Page 360. *l.* 11. traînons, *lis.* tramons
Page 376 *l.* 12. cette réponse, *lis.* ces réponses
Page 376. *l.* 22. avant-hier, *lis.* hier.
Page 386. *l.* 20 reproches, *lis.* réponses.
Page 389. *l.* 22. permettent, *lis.* permettant.

TABLE.

Epistre aux Jesuites de France, Page j
Les Missions du Paraguay protegées par les Rois d'Espagne, ix
Ce qui est arrivé à M. l'Abbé Sidotti depuis son entrée au Japon, xiij
Mort des deux Missionnaires qui sont en-

trez dans les Isles des Nicobars, xvj
Estime qu'en faisoient les Insulaires de Nicobary, xxij

Lettre du Pere Martin au Pere de Villette, Page 1
Maniere de cultiver le ris aux Indes, & ses differentes especes, *pag.* 5, 6, *& suiv.*
Usure criante des Indiens, 7
Description d'un furieux ouragan, ses effets extraordinaires, 11, 12, *& suiv.*
Puissance du Prince de Marava, 16, *& suiv.*
Maladie particuliere dont on est attaqué aux Indes, & la maniere dont les Indiens traittent les malades, 19, *& suiv.*
Mort du Prince de Marava, 23
Coûtume des Dames Indiennes de se brûler après la mort de leur mari, 24
Ceremonies observées par les Dames Indiennes quand elles se brûlent, 24, 25, 26, *& suiv.*
Agrément donné par le nouveau Prince du Marava pour la construction d'une Eglise, 34
Visite des Missions de Maduré faite par M. l'Evêque de S. Thomé, 35, 36
Zele & travaux Apostoliques du Prelat, 37, 38, *& suiv.*
Artifice des Brames pour aliener le Prince de la Religion & des Missionnaires, 41, 42, *& suiv.*
Ordre donné par le Prince pour la destruction de l'Eglise, 43, 44, *& suiv.*
Empriſonnement du Pere Martin, 53

Supplice des Catechiſtes & leur conſtance dans les tourmens, 54
Caractere de ces Catechiſtes, 68, 69, *&c.*
Deſtruction de l'Egliſe, 71, 72
Le P. Martin chaſſé du Marava, conſternation des Neophytes, 79, 80
Protection accordée au Miſſionnaire & à la Religion par le Frere du Prince de Marava, 83, 84, *& ſuiv.*
Egliſe élevée dans ſes Terres,
Lettre du Pere Bouchet à Monſeigneur Huet, ancien Evêque d'Avranches, 95
Opinion de la Metempſycoſe, comment elle s'eſt répanduë 98, 99, *&c.*
Elle eſt enſeignée par les premiers Heretiques, 101
Quel a été l'inventeur de ce ſyſtême, 102, *& ſuiv.*
Principale preuve des Pythagoriciens & des Indiens, 105
Doctrine de la Reminiſcence enſeignée par les Pythagoriciens & par les Indiens, & comment, 107, 108, *&c.* 193, 194, *&c.*
Diverſes comparaiſons dont les Indiens ſe ſervent pour prouver la tranſmigration des ames, 112, 113, 114
Pouvoir attribué par les Indiens aux ames de ſortir de leur corps & d'y revenir quand il leur plaiſt, 114
Hiſtoire plaiſante à ce ſujet tirée de leurs livres, 115

Conformité du sentiment de Pythagore & de Platon sur la création du Monde, avec l'opinion des Indiens, 125, 126, 127, *&c.*
Sentiment de ces Philosophes & des Indiens sur les divers Mondes qui se succedent les uns aux autres, 129, 130, 131, *& suiv.*
Durée du monde selon les Indiens, 135, 136, *&c.*
Corps de bestes animez par les Divinitez Indiennes, 137, 138, &c.
Idée de ces Philosophes & des Indiens sur la nature de l'ame, 148, 149
Quel est l'ordre des Transmigrations, 161, 162.
Pierres, montagnes animées selon les Indiens, 165, 166. 174, *&c.*
Quelle est la cause des diverses renaissances, 179, 180, *& suiv.*
Fleuve de l'Oubli inventé par Platon, 191, 192
Raisons les plus solides qui convainquent les Indiens de l'absurdité de leur opinion sur la Metempsycose, 200, 201, *&c.*

Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Perou, &c. 228

Maniere de voyager dans les plaines de Buenos-ayres & du Tucuman, 233, 234
Multitude de bestiaux qui s'y trouvent, 235
Maniere d'y prendre le gibier, *ibid.*
Exercices des Missions du Paraguay, 243, 244, *&c.*

Pieté des Neophytes, 247, 248, *&c.*
Ordre qui s'obſerve dans la conduite ſpirituelle de cette Chrétienté, 250, 251, *& ſuiv.*
Maniere dont s'adminiſtre le temporel, 253, 254, *&c.*
Comment on a formé la Miſſion du Paraguay, 254, 255, *&c.*
Ordre qu'on obſerve pour la ſubſiſtance des Habitans de chaque Bourgade, 264, 265, *& ſuiv.*
Deſcription de Corduba, 271, 272
Deſcription de Mendoza, 274
Deſcription de Santiago, 281, 282
Deſcription de Lima, 286, 287, *&c.*
Deſcription de Manille, 296, 297

Lettre du P. d'Entrecolles au Pere de Broiſſia, 300
Viſite renduë par le principal Mandarin de Kim te chim à l'Egliſe des Chreſtiens, 308, 309
Exemple de la délicateſſe de conſcience des Neophytes Chinois, 313
Leur conſtance dans les perſecutions, 315
Leur charité, 317
Idée ſuperſtitieuſe des Chinois au premier jour de l'an, 316
Averſion des Lettrez pour le Chriſtianiſme, 322, 324, 325
Converſion d'un Lettré, 327
Examen des Graduez, ſe fait tous les trois ans, & comment, 327
Converſions extraordinaires de quelques

Infidelles, 331, 332, *&c.*
Maniere dont les Medecins Chinois traittent ceux qui ont la petite verolle, 336, 337, *&c.*
Zele des Chreſtiens Chinois pour la converſion de leurs Concitoyens, 340, 341, *&c.*
Coûtume des Veuves Chinoiſes differentes ſelon les diverſes conditions, 349
Converſion de deux Bonzes. Combien ces converſions ſont difficiles, 357
Calomnies extravagantes debitées par les Idolâtres contre la Religion, 359, 360, 361, *& ſuiv.*
Danger où s'eſt trouvé la Religion, le Cenſeur de l'Empire ayant réſolu de la détruire, 367, *& ſuiv.*
Conſtance admirable d'un jeune Neophyte. 369, 370, *& ſuiv.*

Lettre du P. Chollenec au Pere J. B. D. H. 394

Conſtance d'un Neophyte au milieu des tourmens & des flammes, 401, 402, *&c.*
Cruauté des Iroquois à l'égard d'un autre Neophyte nommé François, 409, 410, *& ſuiv*
Fermeté d'une jeune Neophyte brûlée à petit feu par les Iroquois, 417, 420, *&c.*
Mort glorieuſe d'un autre Neophyte, 426, 427, *&c.*

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé: *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il nous plaisoit lui en accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucuns lieux de nostre obéïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; Que l'Impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracte-

tes, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le douziéme de Fevrier l'an de grace mil sept cens-treize, & de nostre Regne le soixante-dixiéme.

Par le Roy en son Conseil,
FOUQUET.

Registré sur le Registre Num. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 599 Num. 671. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. Fait à Paris le 16. Avril 1713.

Signé, L. JOSSE, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

-32073-

EA703
Y58L
V.13